1: Niederle   Slavic Peoples

La
Race Slave

Statistique
Démographie — Anthropologie

PAR

LUBOR NIEDERLE

Professeur à l'Université de Prague.

TRADUIT DU TCHÈQUE

Par LOUIS LEGER, de l'Institut

AVEC UNE CARTE EN COULEURS

FÉLIX ALCAN, EDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1911

Tous droits de reproduction réservés.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1
I. Les Russes. 1
II. Les Polonais. 01
III. Les Serbes de Lusace 91
IV. Les Tchèques et les Slovaques. 99
V. Les Slovènes. 135
VI. Les Croates et les Serbes. 147
VII. Les Bulgares 187
Résumé. Total de la race slave 217
Bibliographie 21

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^{r}

PRÉFACE

I

Depuis que l'Allemagne unifiée a pris dans le centre de l'Europe une situation prépondérante, les destinées de la race slave sont devenues solidaires des nôtres. Si cette race réussit à tenir en échec l'expansion germanique vers l'est et vers le sud, autrement dit vers la Méditerranée, nous pouvons espérer maintenir notre situation du côté des Vosges et — qui sait ? la rétablir peut-être sur le Rhin. Si elle succombe définitivement dans la lutte, l'avenir de la nation française est irrémédiablement compromis.

L'alliance franco-russe a été la conséquence naturelle d'un état de choses dont pendant trop longtemps nos hommes d'Etat n'avaient point soupçonné la gravité.

Mais les Russes ne sont pas les seuls représentants de cette race slave qui s'étend de l'Océan Pacifique à l'Adriatique. A côté des Polonais, si longtemps populaires chez nous, d'une popularité qui leur a été fatale, en les excitant à des luttes sans issue, il y a toute une série de populations qui s'étendent des Carpates à l'Adriatique et qui n'ont guère lieu d'être satisfaites de leur destinée actuelle. Ces peuples n'ont pas seulement à lutter contre les ambitions allemandes ; ils se débattent encore contre celles des Magyares, des Hellènes, des Osmanlis. Et nous avons le plus grand intérêt à savoir quelle force ils représentent, quelles peuvent être leurs chances d'avenir.

Parmi les innombrables publications dont ils ont été l'objet dans ces derniers temps, il n'en est aucune qui offre un intérêt scientifique aussi sérieux que celle dont nous présentons aujourd'hui la traduction. Elle est le fruit d'un travail poursuivi sans relâche pendant de longues années par un savant de premier ordre.

L'auteur appartient à cette nation tchèque qui marche à l'avant-garde des peuples slaves et qui a donné à la science tant d'hommes remarquables sur lesquels j'ai eu à diverses reprises l'occasion d'appeler l'attention de mes compatriotes[1].

Fils d'un helléniste distingué, enlevé trop tôt à la science et à l'enseignement, M. Lubor Niederle est né à Klatovy en 1865. Il s'est de fort bonne heure intéressé aux études anthropologiques. Comme cette branche de la science n'était point représentée à l'Université de Prague, il est allé l'étudier à Munich et à Paris. Après avoir visité les principaux musées de l'Occident il s'est rendu en Russie et à dater de 1893, il s'est particulièrement consacré à l'ethnographie, à l'archéologie et à l'anthropologie slave. Il a contribué à la fondation d'une revue intitulée *Le Peuple tchèque* qui paraît depuis 1891, et qui est actuellement dirigée par son éminent collègue M. Zibrt. M. Niederle a été l'un des organisateurs de l'exposition ethnographique tchèque slovaque qui a eu lieu à Prague en 1895. J'ai eu la bonne fortune de visiter cette exposition si intéressante et on en trouvera le compte rendu dans un de mes volumes[1].

---

[1] Voir notamment mes études sur l'historien François Palacky

Les collections réunies pour cette exposition ont été le point de départ d'un musée ethnographique dont M. Niederle a été le premier conservateur et qui, après avoir été provisoirement abrité chez un généreux Mécène, le comte Sylva Taroucca, a trouvé

(*Etudes slaves*, tome II), sur le poète Kollar (*Russes et Slaves*, tome I), sur Vacslav Hanka (*Journal des Savants*, 1907), sur Vacslav Tomek (*ib.*, 1908), sur Ladislav Rieger (*Correspondant*, 1909), sur Schaffarik (*Journal des Savants*, 1910), *Paris et Prague* (*Nouvelle Revue*, 1908) et ma monographie de *Prague*. (Collection des Villes d'art.)

[1] *Russes et Slaves* (3e vol., p. 340-357, librairie Hachette, 1896. Sur le Musée ethnographique, voir le chapitre II de *Prague*.

un asile définitif dans une villa naguère occupée par la famille Kinsky.

En 1890, M. Niederle a été nommé professeur d'ethnologie et de préhistoire à l'Université tchèque. Nul n'était plus apte que lui à occuper cette chaire.

Dès l'année 1889 il avait commencé à publier quelques essais anthropologiques en langue tchèque. En 1894 il fit paraître dans la même langue un volume sur *L'humanité préhistorique, notamment dans les pays slaves*, qui a été traduit en russe et en polonais. Puis il entreprit un vaste ouvrage destiné à remplacer *les Antiquités slaves* de Schaffarik et portant le même titre. Deux volumes de ce travail ont été publiés de 1902 à 1910. D'autre part M. Niederle consacrait aux Slovaques une monographie considérable. Enfin il résumait l'ensemble de ses recherches sur les peuples slaves dans le volume dont nous donnons ici la traduction. Ce volume n'est que le développement d'un article publié peu de temps auparavant dans l'Encyclopédie tchèque publiée à Prague par la librairie Otto.

II

Ce n'est guère qu'au XIXe siècle que l'on a commencé à s'occuper sérieusement de la statistique des peuples slaves. En 1826, Schaffarik[1] dans son *Histoire de la langue et de la littérature des peuples slaves* essaya d'établir le recensement de la race. Il arrivait à un total de 55.270.000 âmes. Il était d'ailleurs assez mal documenté sur un certain nombre de questions. En Russie il confondait les Petits-Russes et les Grands-Russes et n'évaluait les Ruthènes — comme on disait alors, — qu'à environ trois millions. Il soupçonnait à peine l'existence des Bulgares. Voici quelles étaient ses évaluations :

Russes	32.000.000
Petits-Russes	3.000.000
Bulgares	600.000
Serbes en Turquie	800.000
— en Hongrie	350.000
Bosniaques	350.000
Monténégrins	60.000
Slavoniens	253.000
Dalmates	380.000
Croates	730.000
Slovènes	800.000
Tchèques	3.700.000
Polonais	10.000.000
Serbes de Lusace	200.000

Dans son Ethnographie slave publiée en 1842, il arrivait à un total de 78 millions.

En 1868, en me fondant sur les recherches de Schaffarik et sur celles que l'historien russe Pypine avait résumées dans la première édition de son *Histoire des littératures slaves*, j'ai, dans mon ouvrage sur *Cyrille et Méthode et la Conversion des Slaves au Christianisme*, présenté les chiffres suivants :

---

[1] Voir la note de la p. III.

Grands-Russes	34.000.000
Petits-Russes.	12.000.000
Russes blancs.	4.000.000
Slaves méridionaux . . . . (sur lesquels 5 millions de Bulgares).	11.400.000
Tchécoslovaques	8.000.000
Polonais	10.000.000
Serbes de Lusace	150.000

Depuis, j'ai eu l'occasion de revenir sur la question dans un travail publié à propos du livre d'un savant russe, feu Boudilovitch sur *l'Expansion des langues slaves*[1]. Je constatais qu'un géographe russe, M. Zarianko, pour l'année 1891 était arrivé à un total de 101.724.000 tandis que la statistique dressée par M. Schrader dans son Atlas ne donnait que 97 millions.

En 1905 M. Niederle reprit l'enquête pour un article destiné à l'Encyclopédie tchèque et arrivait au chiffre de 138.500.000 âmes.

Vers la même époque un savant russe, slaviste distingué, professeur à l'Université de Kiev, M. Florinsky, étudiait de son côté la statistique des peuples slaves et publiait le résultat de ses recherches dans un volume édité à Kiev en 1907 sous ce titre *La Race slave*. Voici ses chiffres :

---

[1] Voir le *Monde slave* (2e édit., Hachette, 1897).

Grands-Russes	65.000.000
Petits-Russes	31.000.000
Russes blancs	7.000.000
Bulgares	5.400.000
Serbocroates	9.000.000
Tchèques	6.641.000
Slovaques	2.600.000
Polonais	20.000.000
Kachoubes	355.000
Serbes de Lusace	150.000

soit en chiffres ronds 148 millions.

M. Florinsky estime que, la natalité annuelle de la race étant de 1,7 p. 100, elle augmente chaque année de 2.500.000 individus. Elle devra donc avec ce coefficient présenter un total de 186 millions pour l'année 1915, et de 200 millions pour l'année 1920.

Parmi les problèmes que M. Florinsky avait à résoudre, l'un des plus délicats était celui de l'ethnographie macédonienne. Le conflit auquel la Macédoine a donné lieu depuis un quart de siècle, entre les Serbes et les Bulgares, avait fort embarrassé certains publicistes russes désireux de ne s'aliéner ni l'une ni l'autre des deux parties.

Dans une carte publiée en 1889, le géographe russe M. Zarianko avait, conformément à tous les précédents, adjugé la Macédoine aux

Bulgares. Epouvanté des réclamations des Serbes qui cherchent en Macédoine des compensations pour la perte de la Bosnie et l'Herzégovine, M. Zarianko dans une édition ultérieure eut l'idée de donner à la Macédoine un lavis particulier, attendu que c'était, disait-il, un pays dont la nationalité n'était pas encore étudiée. Depuis ce temps-là les ethnographes ont eu le temps de se documenter et voici en quels termes M. Florinsky rendait son arrêt en 1908 :

« Il me semble, disait-il, qu'il n'y a point de raison suffisante pour faire des Macédoniens un groupe ethnographique spécial. Pour décider de la répartition de ce groupe entre les nationalités bulgare et serbe, le principal critérium est déterminé par les données linguistiques. D'après celles-ci, autant qu'on les connaît actuellement — il est établi que la majorité des dialectes macédoniens présente les caractères fondamentaux de la langue bulgare. C'est seulement dans la Macédoine septentrionale, dans les districts de Skoplie, Tetovo et Kratovo que les particularités de la lange serbe apparaissent nettement dans les parlers slaves, combinées d'ailleurs avec quelques particularités de la langue balkanique. »

M. Florinsky conclut en adjugeant le nord de la Macédoine aux Serbes, et le reste aux Bulgares.

« J'ignore, écrivais-je en 1908, à propos de la publication du livre de M. Florinsky[1], si ce jugement de Salomon contentera les deux parties. En tout cas on peut être sûr que les Grecs pousseront des cris de paon. Quoi qu'il en soit, je ne saurais trop recommander aux Serbes et aux Bulgares de trouver un *modus vivendi* définitif. Les Slaves ne sauraient se faire trop de concessions pour s'unir contre les éternels ennemis de leur race : l'Allemand, le Magyare, le Grec, l'Osmanli. »

En ce qui concerne les Slaves de Macédoine, M. Niederle est arrivé à peu près aux mêmes conclusions que M. Florinsky ; mais il les soutient par d'autres arguments.

III

En écrivant l'article *Slaves* pour l'Encyclopédie tchèque, M. Niederle avait été appelé à étudier certains problèmes de démographie et d'anthropologie. A ce moment précisément l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg se proposait de publier une Encyclopédie de Philologie slave sous la direction de M. V. Jagic[1], l'éminent professeur de l'Université de Vienne. Probablement à l'instigation de ce savant distingué, elle demanda à M. Niederle d'écrire pour cette collection un volume sur la race slave. Ce volume rédigé en langue russe et accompagné d'une fort belle carte a paru à Saint-Pétersbourg en 1909. Mais une édition académique est toujours une publication officielle. On ne peut pas tout dire ; on est tenu à certaines réserves diplomatiques.

---

[1] Dans l'*Energie française*, numéro du 29 février.

Aussi, peu de temps après cette édition, M. Niederle en a donné une autre à Prague dans sa langue maternelle, le tchèque, et c'est sur ce texte qu'est établie ma traduction. Elle a bénéficié de quelques additions ou rectifications que l'auteur a bien voulu m'adresser. Ma version est aussi exacte que possible ; seulement je dois prévenir le lecteur que j'ai parfois supprimé certains noms de localités qu'il ne trouverait pas sur nos cartes françaises, abrégé certaines nomenclatures qui risquaient de sembler fastidieuses, simplifié la bibliographie.

IV

Le livre de M. Niederle vient à propos au moment où les problèmes que soulève la race slave sont plus que jamais à l'ordre du jour. Ces problèmes demandent avant tout à être éclairés par la saine lumière de la statistique. Si, par exemple, nous avons en France commis tant et de si lourdes erreurs, et qui nous ont coûté si cher, à propos de la Pologne, c'est que nous ignorions le rapport exact du chiffre des Polonais au chiffre total de leurs adversaires. Le 20 avril 1840, Cousin, ministre de l'Instruction publique, présentait à la Chambre des députés l'exposé des motifs d'un projet de loi concernant la fondation de la chaire de langue et de littérature slave au Collège de France. Ce document déclarait naïvement que le plus parlé de tous les dialectes slaves était le polonais — ce qui voulait dire évidemment que les Polonais étaient plus nombreux que les Russes. Si nous avions eu connaissance de la proportion réelle des deux nations nous aurions peut-être épargné aux Polonais et à nous-mêmes de cruelles épreuves et d'amères désillusions. Le même rapport réduisait à deux millions le nombre des Slaves de Turquie et cette réduction rendait absolument incompréhensible à nos législateurs et à nos publicistes les problèmes qui s'agitaient dans la Péninsule balkanique. J'ai dit ailleurs quelles inepties s'accumulaient dans certains ouvrages d'émigrés polonais que des publicistes comme Saint-Marc Girardin avaient la faiblesse de prendre au sérieux[1], à quelles fantaisies Henri Martin et d'autres s'étaient livrés sur le prétendu touranisme des Russes. En signalant ces fantaisies ou ces erreurs je me suis naturellement fait quelques ennemis parmi ceux qui croyaient avoir intérêt à les exploiter. Mais il faut avant tout servir la vérité.

---

[1] Voir sur M. Jagic mon article du *Journal des Savants*. (Année 1908.)

C'est pour servir encore la cause de la vérité — et en même temps les intérêts de notre pays — que j'ai entrepris cette traduction. On y trouvera sous une forme impeccable et rigoureusement scientifique tout ce qui concerne la répartition des nations slaves, la statistique, la démographie, l'anthropologie de ce groupe trop peu connu. Il est à souhaiter que cet ouvrage devienne le bréviaire de nos professeurs, de nos publicistes, de nos hommes politiques. Nous avons assez divagué sur le compte des peuples slaves; le moment est venu de nous en faire une idée juste et définitive.

Louis LEGER.

---

[1] Voir *Souvenirs d'un slavophile*, passim. L'ouvrage que Saint-Marc Girardin déclarait grave, judicieux, exact, était intitulé *Recherches historiques et statistiques sur les peuples d'origine slave, magyare et roumaine*. (Paris, 1852.) L'auteur s'appelait Kubalski.

LA RACE SLAVE

INTRODUCTION

§ 1. — Les Slaves primitifs ont apparu naguère dans l'Europe centrale où, peu à peu, ils se sont, au point de vue de la langue et en partie de la civilisation, distingués des autres peuples indo-européens. Dès les origines ils diffèrent entre eux au point de vue physique; ils offrent des types différents dans la forme du crâne et la couleur des cheveux et des yeux. Dans les régions où les Slaves primitifs ont évidemment résidé de toute antiquité, nous rencontrons dès la période préhistorique différents types de crânes et des nuances différentes.

Au moment de leur entrée dans l'histoire, une partie des Slaves nous sont représentés comme des hommes aux yeux clairs et aux cheveux blonds ou roux, d'autres avec des cheveux bruns; les débris de cheveux trouvés dans les tombes confirment ces deux types.

La vie domestique présentait aussi des types différents durant la période pré-chrétienne. Par exemple à l'ouest, entre l'Elbe et la Vistule, nous trouvons un certain type de tombeaux et un matériel spécial adriatico-danubien et un autre à l'est de la Vistule où domine l'influence de la Mer Noire. Dès le moment où les Slaves se sont séparés des autres Aryens, la différenciation des langues a commencé à se produire dans le sein de la race ; cette différenciation a été renforcée par divers facteurs, par exemple par la formation de centres isolés de culture intensive, ou de vie politique, par les mouvements des divers groupes et leur mélange avec des éléments étrangers (par exemple la migration des Slaves vers le sud et leur destinée ultérieure dans la péninsule balkanique). Cette différenciation s'est tellement accusée que le peuple primitif, qui ne formait qu'un seul corps, s'est dissous en un ensemble de groupes absolument distincts les uns des autres. Aujourd'hui encore, on n'est pas complètement d'accord sur la question de savoir jusqu'où a été poussée cette désagrégation et quels sont les groupes qu'on peut considérer comme absolument indépendants ; mais tout le monde reconnaît qu'il n'y a plus une nationalité slave unique. Il n'y a plus qu'une série de nations individuelles. Aujourd'hui, l'unité slave n'est qu'une conception théorique sur laquelle s'exercent les idées ou les sentiments, mais dans la vie des Slaves ils sont bien rares les moments où l'on constate quelque ressouvenance de l'unité disparue.

Comment s'est opéré ce démembrement ?

Quelles circonstances ont déterminé l'apparition des groupes? Comment s'est opérée l'individualisation, quel est aujourd'hui l'état de la race, combien faut-il compter de nations? Ce sont là des questions qui ne sont pas encore toutes résolues par la science slave.

Voici ce qui paraît le plus vraisemblable. Le peuple slave primitif avait son noyau entre l'Oder et le Dnieper; dès les temps préhistoriques il avait par endroits atteint l'Elbe, la Sale, le Danube, la Desna, le Niémen et la Baltique. Il s'est désagrégé sur ce vaste territoire, en partie sous l'influence de certaines conditions territoriales — telles sont par exemple les influences des grands cours d'eau et des montagnes, — en partie sous l'action de courants civilisateurs qui n'étaient pas les mèmes en Orient et en Occident, enfin sous l'influence du développement linguistique. Trois fractions se sont d'abord constituées. La première, à l'ouest de la Vistule et des Karpates, s'est étendue vers l'Occident au delà de l'Elbe, de la Sale, de la Sumava (Bœhmerwald) et a produit les branches des Slaves polabes, pomoriens (poméraniens), polonais et tchécoslovaques; la seconde, dont le siège primitif était entre la haute Vistule, le Dniester et le moyen Danube, descendit peu à peu — sauf quelques tribus au sud des Karpathes — s'établir d'une part sur la Drave, de l'autre, après avoir passé la Save et le Danube, dans la région du

Balkan et forma les groupes, slovène, serbo-croate et bulgare; la troisième fraction, du bassin du Dnieper rayonna en un vaste cercle au nord jusqu'au golfe de Finlande, sur le haut Dnieper, le Volga, l'Oka, à l'est vers le Don, au sud vers la Mer Noire et le Danube inférieur, et constitua la nation russe; sous l'influence de diverses conditions, cette nation se différencia en elle-même et se modifia suivant les localités.

Les diverses branches de la famille slave ne sont pas toutes également éloignées les unes des autres. Entre le Tchèque et le Polonais la différence est plus considérable qu'entre le Tchèque et le Slovaque. Entre le Grand-Russe et le Polonais elle est plus grande qu'entre le Grand-Russe et le Petit-Russe. Aussi, dans la vie politique et dans la littérature se produisent sans cesse des conflits sur la question de savoir si telle fraction doit être considéré comme une tribu ou une nation indépendante. On n'est point d'accord sur l'emploi des termes nation, nationalité, tribu, branche, pas plus que sur le total actuel des Slaves.

Tout dépend des points de vue en matière philologique, ethnographique, historique ou politique. Même en partant du même point de vue on arrive à des conclusions différentes. Tel philologue voit deux langues là ou tel autre ne voit que des dialectes d'une même langue. Les uns tiennent plus de compte de leurs aspirations vers la renaissance, l'individualité politique, l'autonomie nationale, que des données scientifiques ; les autres, obéissant à des considérations politiques, imaginent de nouvelles nations dont leurs rivaux ne veulent même pas entendre parler. Ainsi le nombre des nations slaves, et par suite le système de la Slavie tout entière est très différent suivant les auteurs.

Ainsi Dobrowsky [1], — pour ne pas remonter trop haut, ni entrer dans trop de détails, — admettait en 1822 neuf langues vivantes et nations (russe, illyrienne ou serbe, croate, slovène, korutane [2], slovaque, tchèque, lusacienne, polonaise) ; Schaffarik [3] dans son Ethnographie slave en 1842, six langues avec treize dialectes (russe, bulgare, illyrien, léchite-polonaise, tchèque, lusacienne) ; J. Sreznevsky [4] en 1843, neuf langues : grand russe, petit russe, bulgare, serbo-croate, koroutane, polonais, lusacien, tchèque, slovaque ; Auguste Schleicher en 1865, huit langues : polonais, lusacien, tchèque, grand-russe, petit-russe, slovène, serbe, bulgare ; Fr. Miklosich, neuf langues (slovène, bulgare, serbo-croate, petit-russe, grand-russe, tchèque, polonais, haut lusacien, bas lusacien); Dm. Florinsky en 1907, neuf langues (russe, bulgare, serbo-croate, slovène, tchèque-morave, slovaque, lusacien, polonais, kachoube); V. Jagic en 1898, huit langues (polonais, lusacien, tchèque, grand russe, petit russe, slovène, serbo-croate, bulgare). Mais, si nous tenons compte aujourd'hui de certains publicistes et de nombreuses tendances séparatistes, le nombre des langues slaves s'élève de onze à quatorze, sans tenir compte de celles qui sont mortes.

---

[1] Joseph Dobrowsky, né en 1753, mort en 1829, savant tchèque, le véritable créateur de la philologie slave. Voir ma notice sur lui dans la *Grande Encyclopédie*, Tr.

[2] Korutanes, nom donné par certains ethnographes aux Slaves de la Carniole (latin Carantania). Tr.

[3] Sur Schaffarik, voir notre notice au *Journal des Savants* (mars-avril 1910). (Tr.).

[4] Philologue russe du xix^{e} siècle. Tr.

§ 2. — Nous n'avons pas l'intention d'intervenir dans ces polémiques inspirées le plus souvent par des raisons étrangères à la science. Mais, comme il faut dans une étude ethnographique établir d'abord un cadre, un plan général, nous allons procéder d'après le suivant, sans prétendre condamner les autres. Voici dans quel ordre nous allons étudier l'ethnographie slave :

1° Groupe russe dans lequel on remarque aujourd'hui une forte tendance à reconnaitre deux nations : les Grands-Russes et les Petits-Russes (Russes méridionaux, Ukrainiens, Rousines ou Ruthènes).

2° Groupe polonais dans son ensemble, en faisant remarquer pour ce qui concerne les Kachoubes, que les uns y voient des Polonais, les autres les derniers restes des Slaves baltiques disparus.

3° Le groupe lusacien serbe, divisé en deux branches bien distinctes : le haut lusacien et le bas lusacien.

4° Le groupe tchèque qui forme une unité compacte en Bohême et en Moravie, mais dont les Slovaques de Hongrie s'affranchissent de plus en plus, surtout au point de vue politique.

5° Le groupe slovène qui ne connaît point de tendances séparatistes.

6° Le groupe serbo-croate dans lequel les divisions politiques et les nuances de culture — notamment en matière religieuse — sont tellement tranchées que l'on est obligé de reconnaître aujourd'hui deux nations : des Serbes et des Croates.

7° Le groupe bulgare très homogène. Seulement, en ce qui concerne les Slaves de Macédoine, on n'est pas d'accord. Les uns les rattachent aux Bulgares, les autres aux Serbes ; d'autres prétendent reconnaître une nationalité particulière, la nationalité macédonienne.

Nous resterons, dans la suite de cet ouvrage, fidèles à ce cadre des sept groupes fondamentaux. On verra en temps et lieu à quel point sont justifiées les tendances de ceux qui veulent en détacher des groupes indépendants.

1

LES RUSSES

§ 3. Développement historique. — Dans la région orientale qui s'est constituée par suite du partage du peuple primitif en trois groupes, s'est développé le grand peuple russe, aujourd'hui divisé.

Quels ont été les commencements de ce peuple durant l'ère préchrétienne et les premiers siècles après J.-C. ? Nous n'en savons à peu près rien. Nous connaissons à la vérité quelques noms cités par Ptolémée, qui lui appartiennent évidemment, mais nous ne savons pas sur lesquels nous arrêter[1]. Au ive siècle de l'ère chrétienne apparaissent des indications vagues sur un grand peuple des Antes, dont le nom désigne les tribus russes du sud entre le Danube inférieur et le Don, mais ce nom disparaît plus tard. Les renseignements que nous fournissent les Arabes sur les Russes du xe siècle ne sont pas moins énigmatiques. Ce n'est qu'à partir de Constant[illegible]

---

[1] Ces questions ont été étudiées par l'auteur dans un vaste ouvrage en langue tchèque : *Les antiquités slaves*, qui mériterait, lui aussi, d'être traduit en français. Tr.

Porphyrogénète et, plus nettement, de la première chronique kiévienne[1] conservée dans un m.s. du XIIe siècle, que nous avons des détails un peu précis. Ces textes nous apprennent que sur le territoire de la Russie actuelle vivaient une foule de tribus qui constituaient des unités indépendantes. L'annaliste en compte douze :

Les Slaves sur le lac Iimen avec pour centre Novgorod la Grande.

Les Krivitches auprès des sources du Dnieper, de la Dvina et du Volga (ceux qui vivaient sur la rivière Polot s'appelaient Polotchanes).

Les Dregovitches entre le Pripet et la Dvina.

Les Drevlianes au sud-ouest des précédents.

Les Polianes de Teterevo à Kiev qui devint leur centre.

Les Doulièbes et Boujanes (ou Volyniens) sur le Boug.

Les Tivertsiens et les Oulitches sur le Dniester et sur le Boug.

Les Radimitches sur la Soja.

Les Viatitches sur l'Oka.

Les Siévériens sur la Desna, la Séim et la Soula.

L'annaliste qui énumère ces différents peuples les réunit sous le nom collectif de Rous. Comment ce nom de Rous s'est-il produit chez ces peuple ? C'est encore une énigme[2]. Mais quelle que soit son origine, il est certain qu'il appartenait d'abord au centre kiévien où fut fondé par les princes varègues le premier état russe et que de là il s'est rapidement répandu vers l'Orient chez les Slaves comme dénomination politique puis ethnique, et qu'il s'est appliqué à des peuples qui, d'après le chroniqueur, étaient d'origine léchite [1].

---

[1] Chronique dite de Nestor ; voir ma traduction (Leroux, 1884) et l'Index qui l'accompagne. Tr.

[2] Sur cette énigme, voir notre édition de Nestor. Tr.

Le domaine slave vers l'Orient, tel que l'indique au xii^e^ siècle le chroniqueur russe, n'est pas un territoire primitivement slave, mais naguère habité par des allogènes et colonisé par les Slaves. La preuve de cette assertion nous est fournie par les noms antérieurs, noms lithuaniens et finnois, dans la région située au nord du Pripet et aux environs des sources du Dnieper, dans les bassins de l'Oka et du Volga. Nous rencontrons sur ce sol la première colonisation slave attestée par les textes et non pas le peuple primitif. C'est là que les Slaves orientaux, avant la fin du x^e^ siècle, après avoir quitté les régions du moyen Dnieper, ont accompli la première étape de leur extension. Si l'on en croit la chronique, ils ne se dirigèrent pas du côté des pays polonais. Au contraire, ce furent les Lechs qui envoyèrent de fortes colonies vers l'Orient, à travers les tribus russes. En revanche, dès la période primitive, la colonisation russe poussa vers les tribus baltiques.

---

[1] Sur ce nom, voyez le deuxième chapitre. Tr.

Nous voyons les Dregovitches établis sur un territoire primitivement lithuanien. La colonisation s'opéra plus rapidement encore et avec plus de succès vers le nord et l'est du côté des Finnois. Ainsi, par exemple, les Slaves de l'Ilmen n'étaient que des colons établis en territoire finnois. De même les Krivitches, les Radimitches, les Viatitches (et peut-être une partie des Siévériens) avaient repoussé de leur territoire primitif les Tchoudes, les Mouromiens, les Mordvines, les Mestchériens et d'autres tribus finnoises.

Vers l'Orient les Slaves siévériens s'avancèrent de bonne heure et avec énergie et refoulèrent les tribus turco-tatares. C'est ce que nous attestent les textes qui, dès le VI^e siècle, signalent les Antes comme fort nombreux sur la mer d'Azov et qui mentionnent au IX^e et au X^e siècle de nombreuses colonies slaves sur le Don et le Volga, et, à l'embouchure du Kouban, la colonie de Tmoutorakan.

Ce n'est que vers le sud que le développement de la colonisation slave fut longtemps retardé. Il était cependant favorisé par la nature du sol; tous les fleuves descendent vers le sud, vers la Mer Noire.

Le grand obstacle ce fut l'invasion des peuples étrangers qui, à dater du III^e siècle de l'ère chrétienne, commencèrent à occuper pour un temps plus ou moins long le bassin de la Mer Noire. Au III^e et au IV^e siècle ce furent d'abord les Goths et les Hérules, puis en 376 les Huns, puis vers 482 les Bulgares[1], puis vers 557 les Avares. Vers la moitié du VIIe siècle les Khazares passèrent le Don et enfin au cours du IXe siècle les Magyares de l'Oural se dirigeaient du Volga vers le Danube.

Ces invasions n'arrêtèrent pas absolument la marche des Slaves vers le sud ; il est même probable que certaines d'entre elles, par exemple celles des Huns et des Avares, entraînèrent après elles des tribus slaves. Mais pendant cette période on ne peut parler d'une véritable colonisation, d'un établissement des Slaves sur la Mer Noire.

Ce n'est vraisemblablement qu'après l'invasion avare que les tribus russes réussirent à s'établir en grandes masses (les Tivertisiens, les Oulitches) sur le cours inférieur du Dnieper, du Dniester et du Danube.

Le mouvement vers le sud s'accentua. Sviatoslav (957-972) établit tout à fait sa résidence à Preslav (dans la Bulgarie actuelle). Puis survint un nouvel obstacle. Ce fut l'arrivée des Petchénègues, des Turcs (les Ouzes), des Polovtses ou Kumans. Les tribus et les princes russes eurent à soutenir de longues luttes contre ces nouveaux venus dans le bassin inférieur du Don et du Dnieper. Enfin survint l'invasion des Tatares. Victorieux en 1224 ils ravagèrent et dépeuplèrent la plus grande partie de la Russie méridionale de la Kalka jusqu'à Kiev, à la Volynie, la Galicie, la Transylvanie èt menacèrent même les pays russes du nord-est[1].

---

[1] Il s'agit ici des Bulgares du Volga qui devaient plus tard donner leur nom à une partie de la péninsule balkanique. Tr.

Tous ces envahissements exercèrent une action forte et durable sur les destinées de la nation russe. Ils lui barrèrent pour longtemps l'accès du sud et de l'ouest. D'autre part, la pression qu'eurent à subir les Tivertsiens, les Volyniens, les Polianes, les Siévériens obligèrent ces peuples à reculer jusqu'aux Karpathes, au delà du Pripet, de la Soula, de la Desna en chassant devant eux d'autres tribus ; et la nation russe dut s'ébranler dans la direction du nord et du nord-est contre les Finnois. Morceau par morceau la terre finnoise fut occupée par les Russes et colonisée.

A côté des Viatitches, des Krivitches, des Siévériens, les principaux agents de cette colonisation furent les Slaves de Novgorod, particulièrement dans le bassin de l'Onega, de la Dvina, de la Vytchegda, de la Petchora, de la Kama, et de la Viatka. Tels sont les principaux épisodes du développement du peuple russe jusqu'à la fin de la domination tatare, c'est-à-dire jusqu'au xv^e^ siècle.

---

[1] On a prétendu que la région kiévienne avait perdu entièrement sa population russe primitive et qu'elle avait été seulement repeuplée aux xive et xve siècles par des colons venus de Galicie. Mais on n'a pas démontré le bien-fondé de cette hypothèse. Cependant il est certain, ainsi que l'atteste Plan Carpin à la date de 1346, que le pays fut très dépeuplé et que les seigneurs polonais y introduisirent à dater du xve siècle beaucoup de nouveaux colons dans les vastes domaines qu'ils avaient acquis.

Mais à côté de ces modifications extérieures, de grands changements s'opérèrent dans la vie intérieure du peuple russe ; à la vie de la tribu se substitua la vie de la province. Les anciennes unités de tribu se disloquèrent et disparurent peu à peu dans les nouvelles organisations provinciales qui se formèrent autour des princes et peu à peu on vit s'établir une nouvelle répartition du peuple russe qui remplaça les anciennes unités des tribus par trois grands groupes différents au point de vue de la langue, de la vie intérieure, parfois aussi de la vie politique. M. Schakhmatov, dans un remarquable Essai publié en 1899 par la *Revue russe de l'Instruction publique*, n'a pas encore dit le dernier mot de la science. Bornons-nous à cette simple constatation. Déjà au temps de la domination tatare les anciennes unités de tribus se sont groupées, soit par suite de leur développement intérieur, soit par suite de causes extérieures en trois groupes :

Au sud (entre le San, le Pripet et le Dnieper) le groupe petit russe où entrèrent évidemment les anciens Polianes, Drevlianes, Volyniens, Doulièbes, Tivertsiens, Oulitches, une partie des Siévériens et les débris des Croates et des Serbes des Karpathes ;

Au nord les Grands Russes composés principalement des slaves Novgordiens, des Viatitches, des Krivitches, d'une partie des Siévériens ;

A l'ouest les Bielorusses ou Russes Blancs (comprenant principalement les anciens Dregovitches, les Radimitches, une partie des Drevlianes, des Krivitches, et les débris des Lithuaniens).

A cette époque apparurent les termes Grande-Russie, Petite-Russie et Russie Blanche (on ne sait ce que veut dire cette dernière épithète).

Le groupe petit russe est celui qui est resté le plus pur au point de vue de la langue ; le groupe russe blanc l'est moins ; il a été influencé par l'union politique avec la Lithuanie à partir de la fin du XIII^e^ siècle et plus tard, à partir du XVI^e^, par une forte influence polonaise. Les éléments fondamentaux du groupe grand russe ont été très variés ; mais celui qui a été le plus puissant, c'est la cité qui devait devenir le centre du monde russe, c'est Moscou.

Malgré cette division les trois groupes sont restés les trois branches d'une même nation. Les langues étaient voisines ; des liens étroits les rattachaient au point de vue politique (d'abord la lutte commune contre les Tatares, ensuite l'union sous le sceptre moscovite.)

Ils ont eu pendant trop longtemps l'unité religieuse pour qu'on puisse hésiter, malgré les nuances déjà signalées, à en former un seul ensemble, la nation russe.

En ce qui concerne le développement extérieur, nous y notons les étapes suivantes :

La nation russe n'a pas réussi à s'étendre à l'occident ; entre l'espace qu'elle occupait et la mer étaient concentrées les tribus lithuaniennes (lotyches) et plus loin vers le sud la forte race polonaise. De ce côté-là les Russes n'avancèrent pas ; bien au contraire, leur race subit une période de déclin très sérieux ; elle faillit même périr, d'un côté sous la pression de la Lithuanie, de l'autre sous celle des Polonais qui étaient forcés de s'étendre vers l'orient, se trouvant repoussés de l'ouest par les Allemands. Ceci nous explique pourquoi sur les cartes de Bielenstein[1] la frontière russo-lotyche du XIIIe siècle est à peu près la même qu'aujourd'hui et pourquoi le domaine russe occidental est pénétré par l'élément polonais.

L'expansion vers le nord continua, mais avec moins de succès qu'autrefois. Plus on avançait dans ces régions, plus elles étaient inhospitalières. Mais, à dater du XVe siècle, surtout à partir du règne de Pierre le Grand, l'expansion coloniale de l'élément russe se tourna peu à peu vers le nord où elle envoya des colonies de moines et de raskolniks[2]. Ces colonies étaient peu importantes et disséminées. Puis les conditions changèrent. L'expansion vers le nord diminua, le mouvement se détourna vers le sud et sur l'est.

L'invasion tatare avait créé un solide mur d'enceinte à travers lequel la colonisation russe ne pouvait passer tant que les khanats tatares ne seraient point soumis. Cela ne tarda point. A partir de 1486 la Russie fut délivrée. Le désir de la revanche, l'augmentation de la population, d'autres circonstances encore, poussèrent très énergiquement les Russes dans la direction de l'est, du sud-est et du sud. Ils ne cessèrent plus d'avancer. Leur première ligne qui était sur l'Oka fut remplacée dès la moitié du xvie siècle par la ligne dite de Toula, de Poutivl sur la Seïm par Briansk et Toula, vers l'Ouna, affluent de la Mokcha. Dans la première moitié du xviie siècle les Moscovites occupent la ligne Bielgorod, Voronéje-Kozlov, la ligne Tambov-Simbirsk, la ligne de la Transkama (Sengileï-Menzelinsk). D'autre part, ils colonisent en grandes masses la région de Poltava[1]. A la fin du xviie siècle s'établit la ligne du Don, puis, sous le règne de l'impératrice Anne, la ligne de l'Ukraine (1731-1735) remplacée, quarante ans plus tard, par la ligne du Dniéper entre le Dniéper et la mer d'Azov.

---

[1] Savant allemand du XIXe siècle qui s'est particulièrement occupé de la langue lette. Tr.

[2] Hérétiques (de raskol, schisme). Tr.

---

[1] Les Petits-Russes des régions entre le Boug et le Dniester dès le xive siècle commencèrent, sous la protection des princes de Kiev et de Lithuanie, à pénétrer dans la région de Poltava. Mais ce n'est qu'à dater du xvie siècle que, sous la protection de Moscou, ils émigrèrent en masse. Au xviie siècle, ils occupaient déjà les gouvernements de Kharkov, la partie occidentale du gouvernement de Voronéje et la partie méridionale du gouvernement de Koursk. Cette immigration s'explique par le développement des Cosaques, la nécessité de fuir la domination polonaise, et l'affaiblissement des Tatares, notamment de la Horde de Crimée.

La marche en avant s'acheva par la conquête du Khanat de Crimée en 1783. Avec ces lignes militaires s'avançait la colonisation des Allemands et des Serbes émigrés en Russie. Le littoral de la Mer Noire fut colonisé en partie dès le xviiie siècle, en partie, — par exemple entre le Boug et le Dniester (gouvernement actuel de Tauride) — seulement au xixe siècle. Vers la même époque la colonisation russe gagna le Caucase (ligne du Caucase sur le Kouban et le Terek de 1779 à 1799), mais elle ne devint définitive que dans la seconde moitié du xixe siècle après la soumission complète du Caucase (1864).

Les Russes pénétrèrent plus tôt dans les régions d'outre-Volga, surtout à dater du règne de Pierre le Grand.

A cette époque ils atteignirent jusqu'à Samara et dans les années 1734-1744 jusqu'à la ligne d'Orenbourg. Dans l'intérieur de l'Asie la colonisation s'opéra tout d'abord par les conquêtes des frères Strogonov et d'Ermak (1558-1582), en Sibérie jusqu'aux cours de l'Obi et de l'Irtych. Elle a été achevée au xixe siècle par la conquête de toute la Sibérie jusqu'à Sakhaline et à la Mandjourie, au sud par la soumission des steppes Kirghiz et enfin du Turkestan (Tachkent, 1864, Samarkande 1868, Khiva 1873, Kokand 1876, Aschabad 1881, Merv 1884, Mourghab 1885). Partout les troupes furent suivies de colons, particulièrement d'habitants de la Grande Russie.

§ 4. DOMAINE ET FRONTIÈRES DE LA NATIONALITÉ. — On voit par cette esquisse du développement de la nation russe — surtout de la colonisation intensive des dernières années — qu'il est impossible de limiter le domaine russe par une ligne continue. Car la population russe en Asie et en Europe ne présente pas une masse compacte, mais un ensemble plus ou moins homogène de groupes coloniaux, parfois même complètement isolés, au milieu de populations allogènes. Les Russes sont établis en masse compacte dans l'Europe orientale, pour la plus grande partie dans l'Empire russe, pour une petite fraction dans l'Empire austro-hongrois. Mais il n'y a guère que les frontières occidentale et méridionale qui soient bien déterminées ; à l'est et au nord elles poussent des pointes, elles forment des îlots, le long de fleuves navigables, au milieu d'éléments allogènes, finnois ou turco-tatares. Voici quelle est exactement la frontière du territoire habité d'une façon compacte — sauf quelques îlots allogènes — par le peuple russe, à partir de l'embouchure de la Néva qui à l'ouest touche au domaine finnois[1].

De Pétersbourg la frontière court d'abord le long du golfe de Finlande jusqu'à l'embouchure de la Narova ; elle suit cette rivière, longe le lac Peïpous et celui de Pskov vers Izborsk, descend

[1] Je n'entre pas ici dans tous les détails topographiques parce qu'ils n'ont point d'intérêt et que d'ailleurs les auteurs ne sont pas toujours d'accord.

vers Loutsyn (Ludsen) jusqu'à Dvinsk, elle contourne à l'ouest Vilna, passe le Niemen au nord de Grodno, atteint Bielostok (Bialystok), Souraj sur la Narev, Bielsk, Drohytchine sur le Boug, longe dans le pays russe de Kholm — d'après les travaux de Frantsev — la ligne de Biela, Partchevo, Krasnostav vers Tomachev, puis elle entre en Galicie en contournant Tarnograd, gagne la rivière San au-dessus d'Iaroslaw, se dirige vers Sanok et atteint dans les Karpathes Pivnitchna sur la frontière hongroise[1].

A Pivnitchna la frontière s'avance un peu à l'ouest, fait quelques détours, pénètre dans les comitats de Spies et Sarys (en hongrois Saros), le long de la Poprad jusqu'à Spiska Sobota.

D'après les derniers travaux de Czambel et de Tomachivsky[2], dont les résultats n'offrent que très peu de différences, en Hongrie la frontière russe commence à Lipnik, non loin de l'embouchure du Dunajec, passe à Kaminka aux environs de Stara Lubovna (en magyare O Lublé), de Iakoubiani (Iakobpol), vers Hodermark et Stelbach, Kisgeben, Iatkiotsi (Zseltek). Puis elle fait un grand demi-cercle vers le nord, atteint Bardiov (Bartfa), descend vers le sud le long de la Topla jusqu'à Petkovtsi (Petkocz), franchit l'Ondavka à Valkov (Valko) Beresliv (Breszlo), Porauba (Orosz poruba [1]), Hliviscze, Komouch, jusqu'à Oujgorod (Ungvar). Là elle rencontre les Magyares. La frontière longe leur territoire, jusqu'à la ville de Visso sur la rivière du même nom. Mais les Petits-Russes sont ici en minorité. De là la frontière suit la rive droite du Vasir jusqu'à la Bukovine, puis elle traverse la rivière Suczava, laisse aux Russes le cours supérieur du Seret, traverse Kaminka, Negotin, la ville de Sereth et longe la frontière jusqu'à l'endroit où le Prut sort de la Bukovine. Les villes de Czernowitz et de Sereth forment ici des villes allemandes. On trouve d'autre part des îles russes en Galicie, particulièrement entre Lutcza et Korczyn au sud de Rzeszow, auprès de Rymanow, de Dynow, aux environs de Jaroslaw, dans le bassin de la Wysloka, en Hongrie autour de Spiess et de Krempach. Notons encore en Bukovine une grande île entre le Seret et la Suczava.

---

[1] Nous avons passé dans cette énumération quelques noms de lieux que le lecteur ne trouverait pas sur les cartes françaises. Tr.

[2] La différence entre la frontière de Czambel et celle de Tomachivsky consiste en ceci que Tomachivsky compte comme russes dans les comtats de Spies et de Sarys quelques communes de plus.

Au delà de la frontière autrichienne on considère généralement le Prut comme formant la limite entre les Russes et les Roumains. Mais à la pointe nord de la Bessarabie entre le Prut et le Dniester il y a une région russe, notamment dans l'arrondissement de Khotin, dans ce qu'on appelle la Bukovine bessarabienne. En dehors de cette région les Russes sont disséminés et fortement soumis à la roumanisation.

---

[1] Dans ce mont magyar Orosz veut dire russe. Nous supprimons ici quelques noms de localités sans intérêt. Tr.

D'après Nestorovsky, la frontière de la nationalité russe passe en Bessarabie par Balamoutovka, Rjavinets, Grozintsi, Sankoutsi, Reugatch, Dinouci, Doljok, Bielovtsi, Gijdev, Kichlo-Salievo, Kichlo-Zamjievo, Bielavintsi, Titskany et Fitesti. Dans les districts de Sorok et de Bielets les colonies russes sont déjà très disséminées ; mais elles ont pénétré jusqu'au sud du gouvernement. Les évaluations ne sont pas d'accord. Tchoubinsky en 1872 comptait en tout pour la Bessarabie 100.000 Petits-Russes. Nestorovsky en 1905 en conjecture 250.000. La dernière statistique a évalué les Russes à 27,8 p. 100 de la population totale, soit 540.000 (dont 380.000 Petits-Russes).

Au delà du Dniester, à l'est, il n'est pas facile de tracer exactement la frontière. On manque de cartes détaillées. Les cartes ethnographiques que j'ai eues sous la main prolongent le domaine russe jusqu'à la Mer Noire. Mais au sud de la ligne Iampol, Balta, Olviopol, Elisavetgrad, Slavianoserbsk, Novotcherkassk, ce domaine est pénétré de tant d'îlots étrangers (Allemands, Bulgares, Roumains, Tatares, Grecs, Juifs, Arméniens) que l'on ne considère pas les Russes comme formant au sud une population compacte. Et on ne pourra délimiter leur domaine qu'après des relevés ethnographiques très minutieux. Jusqu'ici il nous manque un travail détaillé. Suivant

Derjavine la dernière statistique a compté dans le gouvernement de Kherson 57 groupes linguistiques, en Bessarabie 41, et dans le gouvernement de Tauride 39. L'élément dominant est néanmoins le Petit Russe.

Nous arrivons aux mêmes conclusions pour les provinces au delà du Dnieper, du Don et du Volga. Là aussi il y a beaucoup d'éléments non russes et là les données exactes, les bonnes cartes ethnographiques nous font défaut. Sur les cartes russes — qui sont généralement à une petite échelle — le domaine russe comprend le pays entre le Dnieper et le Don et s'arrête au Kouban (la Crimée est tatare). Dans son ensemble la frontière commence au bord de la Mer Noire, au bourg de Gagri sous le Caucase, traverse les montagnes, fait un arc de cercle autour de Piatigorsk et de Stavropol, se rapproche de la rive gauche du Don (il y a 33,7 p. 100 de Russes dans la province du Terek), puis elle contourne la steppe des Kirghiz et des Kalmouks, gagne le Volga inférieur, les bords de la mer Caspienne et du Terek. Le long du Volga, depuis son embouchure, s'élèvent de nombreuses villes ou villages russes coupés par des localités allemandes, finnoises et tatares.

Le domaine russe du Volga ne peut être délimité par une ligne ; il est plein d'îlots allogènes qui souvent s'entrecoupent. Ces groupes allogènes occupent vers l'endroit où le Volga fléchit vers le sud un territoire qui va de Saratov par

Serdobsk, Morchansk et Mourom à Nijny Novgorod. Au nord du Volga la population russe est compacte; elle s'étend jusqu'aux rives inférieures de l'Onega et du Ladoga, et plus au nord il y a de nombreuses colonies russes sur les rives des fleuves et des lacs; elles sont disséminées au milieu de populations allogènes.

En dehors de ce territoire sommairement délimité, les Russes se rencontrent en groupes dans quelques villes du royaume de Pologne, dans l'intérieur de la Hongrie et de la Slavonie et en Bulgarie dans la colonie de Tataritsa auprès de Silistie. Ils sont établis là depuis le commencement du xviiie siècle. A cette époque l'ataman vieux croyant Nekrasov vint s'établir dans cette contrée avec ses compagnons. On les appela les Nekrasovtsy. Les Russes établis dans la Dobroudja sous la pression des autorités roumaines commencent à émigrer en Bulgarie. Dans le delta du Danube il existe encore cependant quelques colonies russes. Ce sont celles de Saint-Georges, de Leta, de Svistovka, de Peripravа, et de Karaorman aux environs de Sulina. On rencontre encore un groupe russe considérable à Tultcha (5.621 Russes, 4.372 Roumains, 4.018 Bulgares).

En Asie les Russes occupent avant tout la Sibérie. Leurs villages et leurs villes sont situés sur les rivières navigables et sur la nouvelle ligne du transsibérien. Au point de vue de la statistique la Sibérie est presque entièrement russe;

mais en réalité elle possède d'immenses espaces inhabités, ou occupés par les indigènes. En ce qui concerne les diverses régions, la Sibérie occidentale (région de l'Obi et de l'Irtych) est presque entièrement russe. La population russe est concentrée au sud, sur l'Obi supérieur, l'Irtych et ses affluents.

La Sibérie centrale (bassins de l'Ieniseï et de l'Angara) a déjà moins de Russes. Ils sont particulièrement concentrés dans les provinces méridionales, aux environs de Minousinsk, de Krasnoiarsk et d'Irkoutsk. La Sibérie de la Lena ou des Iakoutes n'en compte que 11 p. 100. En revanche, les provinces de l'Amour et du Littoral et la partie russe de Sakhaline sont russes. On compte dans les gouvernements de Tobolsk et de Tomsk 91 p. 100 de russes; dans le gouvernement de l'Eniseï et la province de l'Amour 86,5 p. 100, dans le gouvernement d'Irkoutsk 73,6 p. 100, dans la Transbaïkalie 66,2 p. 100, sur le Littoral 50,9 p. 100, à Sakhaline 65,2 p. 100. Dans le gouvernement d'Iakoutsk, au nord-est de la Sibérie la population est surtout composée d'Iakoutes ; les Russes ne constituent que 11 p. 100 et résident seulement dans les villes. Dans l'Asie centrale leur nombre n'est pas considérable : 8,9 p. 100 du total de la population (25,7 p. 100 dans les villes et 6,6 p. 100 dans les campagnes). Les Russes sont surtout concentrés au nord : 33 p. 100 dans la province d'Akmolinsk, 25 dans celle de l'Oural, de 7,7 à 10 p. 100

dans les provinces de Semipalatinsk, Sémirietchié, Transcapienne et Tourgaï ; 3 p. 100 seulement dans celle du Syrdaria, 1,6 p. 100 dans celle de Samarkande et 0,6 p. 100 dans celle du Ferganah.

Jusqu'ici la steppe des Kirghiz n'a point de Russes.

Le Turkestan en compte 8,9 p. 100 dispersés dans les grandes villes et dans environ 150 bourgades au milieu des oasis les plus fertiles. La colonie la plus méridionale est celle d'Alexievskoe, à 125 kilomètres de Herat.

En dehors de la Russie d'Europe et d'Asie, il y a un grand nombre d'émigrés russes dans les grandes villes d'Europe, notamment des colonies de raskolniks en Amérique, en Alaska, au Canada, surtout aux environs d'Yorktown, et de Petits-Russes particulièrement au Brésil et dans la République argentine (province de Parana).

Les Russes sont en outre très nombreux dans les principales villes de Californie, des États de Washington et d'Orégon.

Quelques colonies russes de Cosaques se sont formées également dans l'Asie Mineure, aux environs de Nicée et de Sinope.

§ 5. Statistique. — Le territoire de l'Empire russe, d'après le recensement du 28 janvier 1897, comptait en tout 83.933.567 Russes, c'est-à-dire 66,8 p. 100 de la population. Si l'on considère que, d'après Pokrosvky, la population augmente chaque année de 1,5 p. 100, soit 1.250.000 Russes, l'augmentation aurait été, durant les quatre dernières années, d'au moins 5 millions. Nous pouvons donc hardiment, pour l'année 1900, supposer un total de 89 millions de Russes. Si nous y ajoutons les Russes d'Autriche et de Hongrie, d'après le recensement de 1900, nous obtiendrons les chiffres suivants :

En Russie et en Asie	89.000.000
En Autriche	3.375.576
En Hongrie	429.447
Total pour 1900	92.805.023

Mais ce chiffre ne répond pas à la réalité. D'abord le recensement hongrois diminue le nombre des Russes. Il les compte en masse parmi les Slovaques ou parmi les Magyares. Il faut donc accroitre le chiffre, d'après les appréciations des Russes de Hongrie eux-mêmes, d'au moins 150.000 unités. Puis il faut tenir compte des Russes qui vivent dans diverses colonies et dans les grandes villes européennes au nombre d'au moins 150.000, et d'autre part de la colonisation d'outre-mer, que certains évaluent à plus d'un million. La statistique russe a compté, de 1890 à 1903, 700.000 émigrés en Amérique, Afrique et Australie. D'autre part, on a compté en Galicie 40.000 Juifs qui ont déclaré que le russe était leur langue habituelle. D'après toutes ces indications, le nombre des Russes à la fin du siècle dernier peut être évalué à 94 millions.

Les Nationalités de la Russie.

RÉGIONS	RUSSES	POLONAIS	TURCO-TATARES	FINNOIS	JUIFS	LITHUANIENS	ALLEMANDS	KARTVELIENS	MONTAGNARDS	ARMÉNIENS	MONGOLS	DIVERS
Russie d'Europe .	80,0	1,2	4,9	3,6	4,0	3,0	1.4	—	—	0,1	0,2	1,6
Pologne russe. . .	6,7	71,8	0,1	0,1	13,5	3,3	4,3	—	—	—	—	0,2
Finlande	0,2	—	—	86,7	—	—	13,0	—	—	—	—	0,1
Total.	71,5	7,5	4,4	5,4	4,7	2,9	2,0	—	—	—	0,2	1,4
Caucase.	34,0	0,3	20,2	0,1	0,4	0,1	0,6	14,5	11,7	12,0	0,2	5,9
Sibérie	81,0	0,5	8,3	1,1	0,5	0,2	0,1	—	—	—	6,2	2,1
Asie centrale . . .	8,9	0,1	85,5	0,2	0,1	—	0,1	—	—	0,1	0,2	4,8
Total.	37,3	0,3	39,4	0,4	0,4	0,1	0,3	5,9	4,8	4,0	1,7	4,5
Total général. . .	65,5	6,2	10,6	4,5	3,9	2,4	1,6	1,1	0,9	0,9	0,4	2,0

Les Russes sont arrivés très vite à ce chiffre colossal. Nous n'avons pas de données anciennes sur les nationalités, mais nous pouvons nous fonder sur le développement très rapide de la population de l'Empire. Le premier recensement qui date de 1724, donnait 14 millions d'âmes. Ainsi dans l'espace de cent soixante-seize ans, jusqu'à l'année 1900, la population a presque décuplé. En 1796, elle était de 36 millions; en 1851, de 69 millions. En un demi-siècle, elle a doublé. La population augmente d'ailleurs bien plus rapidement dans les villes que dans les campagnes. La proportion de l'accroissement des villes par rapport aux campagnes est comme celle de 51 à 8.

Nous n'avons pas toujours des indications rigoureusement exactes en ce qui concerne les diverses nationalités, les Russes notamment. Étant donnée la prépondérance écrasante des Russes, les chiffres qui les concernent n'ont parfois qu'une valeur approximative. Dans l'empire tout entier, ils constituent les deux tiers de la population intégrale. La proportion la plus forte se trouve dans la Sibérie occidentale (91 p. 100 et 80,9 p. 100 pour toute la Sibérie). Dans la Russie d'Europe, ils représentent 80,05 p. 100. Le foyer principal de leur nationalité est la région située entre le Dnieper, le lac des Tchoudes et le Volga. Là ils constituent 90 p. 100 de l'ensemble. Dans cinq gouvernements, ils sont au-dessous de ce chiffre (Saint-Pétersbourg, 82,5, Saratov, 83,1, Penza, 83,1, Tauride, 70,9, Simbirsk, 68,2).

Vingt-deux gouvernements dépassent 90 p. 100. Les gouvernements les plus russes sont ceux de Vladimir (99,8 p. 100), de Koursk, de Kalouga, de Kostroma, d'Iaroslavl, de Toula, de Voronèje, de Riazan, d'Orel (plus de 99 p. 100), de Kharkov et de Smolensk (plus de 98 p. 100). Celui de Moscou compte 97 p. 100. Dans la région du Caucase, le gouvernement du Kouban compte 90,6 p. 100, et celui de Stavropol 92 p. 100 de Russes.

Densité de la population. — Si nous faisons abstraction de la Pologne où la densité est la plus forte (75 habitants par kilomètre carré), la population russe est surtout concentrée dans la région de la Terre Noire (58 habitants) et de la Petite-Russie au delà du Dnieper. Le centre de l'empire ne compte que 43, la Russie Blanche et les Provinces Baltiques, 26 à 25, la Nouvelle Russie, 24, la région du Volga, 17, l'Oural, 12, et les régions du Nord, 1 habitant par kilomètre carré.

Au moyen âge, le centre de la Russie, autrement dit la région moscovite, dépassait toutes les autres par la densité de la population; mais cette région fit peu de progrès jusqu'à l'année 1861. A ce moment, l'émancipation des serfs créa des conditions tout à fait nouvelles. Au nord, la densité de la population resta la même pendant les deux derniers siècles. En revanche, les régions du sud subirent de très rapides transformations.

Jusqu'à l'époque de Pierre le Grand, ces régions n'étaient guère peuplées par suite des guerres perpétuelles. Le gouvernement de Smolensk eut longtemps à souffrir des guerres entre les Russes et les Polonais. C'est à partir de Pierre le Grand, et surtout de Catherine, que la population s'accrut rapidement. Ainsi, elle décupla dans les gouvernements de Kazan et d'Azov, tandis que dans la région de l'Océan Glacial ou des lacs, elle ne faisait que doubler et tripler. Tout ceci se rattache au développement historique et aux progrès de la colonisation.

D'après les évaluations de 1905, il y avait par verste carrée [1], pour tout l'empire, 7,7 habitants; pour la Russie d'Europe, 24,9; pour la Pologne, 95.1; pour la Sibérie, 0,6. La partie la plus habitée est le gouvernement de Piotrkow en Pologne (153 habitants); la moins, le gouvernement d'Iakoutsk (0,1 par verste).

Parmi les habitants de langue russe, la Russie compte 1,37 p. 100 de nobles et de fonctionnaires, 0,62 p. 100 d'ecclésiastiques, 0,39 p. 100 de bourgeois, 0,20 p. 100 de marchands, d'habitants des villes, 7,38 p. 100, de paysans, 86,22 p. 100, de Cosaques 3,35 p. 100. On compte 70.35 p. 100 d'agriculteurs chez les Grands-Russes. 86.46 chez les Petits-Russes, 89,93 chez les Russes Blancs.

Chez les Russes d'Autriche, on compte 93.3

---

[1] La verste vaut 1.067 metres.

p. 100 d'agriculteurs, 25 p. 100 d'industriels, 1,7 p. 100 de négociants[1] et 2,5 p. 100 de fonctionnaires.

La plus grande partie du peuple russe vit à la campagne, dans des villages qui, en moyenne, comptent 200 âmes. Dans les régions du Volga et de l'Oural, le chiffre est en moyenne de 150 âmes; dans la Petite-Russie, la Nouvelle-Russie et la Terre Noire du centre, de 400 à 300. Dans les régions forestières, par exemple dans celle de Moscou, dans le nord de l'Oural, il ne dépasse pas 160; dans la Russie Blanche et la Lithuanie, on en compte de 100 à 50, et 20 dans les Provinces Baltiques. Dans les pays fertiles, il y a de grands et riches villages; dans les régions forestières, le peuple préfère les petits hameaux, les oasis de culture au milieu des déserts. Là où les villages sont les plus petits, on rencontre le maximum d'habitants par foyer, par exemple 11 à 13 dans les régions baltiques contre 6,6 dans la Russie en général.

En ce qui concerne les sexes, le recensement de 1907 donnait chez les Russes 100 hommes contre 103,4 femmes. Mais cette proportion varie beaucoup suivant les régions. D'une façon générale, les chiffres de la campagne sont très différents de ceux des villes : on compte par exemple 106,1 femmes contre 85,9 dans les villes; ceci est le résultat de l'émigration des hommes qui vont gagner leur vie dans les villes. Les différences sont très accusées suivant la région : sur les 50 gouvernements de la Russie d'Europe, il y en a 13 qui comptent une majorité d'hommes, particulièrement au sud ; 3 où il y a équilibre entre les deux sexes, et 34 où les femmes dominent. Ils appartiennent particulièrement à la Russie centrale. Le gouvernement d'Iaroslavl — dont les hommes émigrent le plus volontiers, notamment pour se faire colporteurs — compte jusqu'à 132 femmes pour 100 hommes. A Moscou, il n'y en a que 75,5; à Pétersbourg, 82,6; à Odessa, 86,3. En Galicie, on compte pour 100 hommes 99,2 femmes; en Hongrie, dans le comitat de Marmaros, 101,1. En Russie, on compte 55,9 p. 100 hommes célibataires, contre 52,1 femmes, 40,28 mariés contre 39,42, 3,68 veufs contre 8,38 veuves, 0,03 divorcés contre 0,04 divorcées.

---

[1] Dans la Galicie orientale, le commerce est en grande partie aux mains des Israëlites. Tr.

En ce qui concerne la religion, voici les principaux chiffres pour l'Empire russe :

Orthodoxes	95,48	p. 100
Vieux-croyants	2,59	—
Catholiques et Arméniens	1,78	—
Protestants	0,5	—
Juifs	0,8	—
Musulmans	0,01	—

En Russie, l'idée de Russe et d'orthodoxe est à peu près identique (sauf pour le pays de Kholm et pour la Russie Blanche). En Autriche et en Hongrie, les Russes sont en grande majorité uniates (c'est-à-dire unis à l'Église de Rome tout en conservant leur langue liturgique et le mariage des prêtres); 8 p. 100 appartiennent seulement à l'Église orientale.

Dans le royaume de Pologne, on comptait en 1897 78,8 p. 100 de catholiques, 4,4 p. 100 de protestants, 14 p. 100 de juifs et seulement 6,57 p. 100 d'orthodoxes (4,20 p. 100 suivant un recensement de 1906).

Dans les gouvernements occidentaux de l'Empire, Tchoubinsky comptait encore, en 1870, 290.000 catholiques petits-russes (dans les gouvernements de Lublin, de Siedlec) et il déclarait que, bien que rattachés à l'Eglise romaine, ils se disaient russes.

Récemment, dans le pays russe de Kholm, un certain nombre d'individus considérés comme orthodoxes, à la suite de l'édit sur la liberté religieuse (17 avril 1905), se sont déclarés catholiques. Frantsev estime à 300.000 le nombre des conversions pendant les trois dernières années. Ainsi le nombre des Petits-Russes catholiques a considérablement augmenté. D'autre part, il y a en Courlande, dans les gouvernements de Vitebsk, de Pskov, de Suwalki, de Grodno, des Russes Blancs catholiques et dans la Galicie occidentale il y a beaucoup de localités où une partie de la population est catholique et s'est déclarée de langue russe. Le professeur Florinsky évaluait récemment le nombre des catholiques russes à un million et demi.

Mouvement de la population. — Le coefficient des mariages, qui permet surtout d'apprécier la vitalité de la nation, est plus fort en Russie que partout ailleurs. Il est de 9 sur 1.000; le nombre des naissances est d'environ 48 p. 1.000 (dont 3,4 p. 100 d'enfants illégitimes). Le nombre des morts est de 34 sur 1.000. C'est un gros chiffre assurément, mais le nombre des naissances l'emporte de beaucoup. L'accroissement annuel de la population est de 1,5 p. 100, soit environ 2 millions d'âmes. La proportion n'est pas la même dans les diverses régions. Celles où l'accroissement est le plus considérable sont la Nouvelle-Russie, la Russie Blanche et la Petite-Russie. Celles où il est le plus faible sont la région baltique et la moscovite. Dans la Russie d'Europe — sans la Finlande, la Pologne et le Caucase — on a évalué l'accroissement annuel à 1,41 p. 100. En 1900, il est monté jusqu'à 1,83 p. 100.

L'émigration et l'immigration sont pour la Russie des phénomènes sans importance. Ce qui est beaucoup plus important, ce sont les déplacements de la population dans l'intérieur de l'Empire. Dans le dernier quart du XIX^e^ siècle, on a vu se produire un fort mouvement centrifuge dans la direction du sud et de l'est. Les plus grandes masses, surtout de la Russie méridionale, se portent constamment vers la Nouvelle-Russie, les régions d'Outre-Volga, l'Oural méridional, la Sibérie, le Turkestan, etc. L'émigration des Grands-Russes vers le sud offre un intérêt spécial au point de vue du problème petit-russe.

L'émigration aux pays d'outre-mer se fait particulièrement par les ports de l'Allemagne. Elle se dirige surtout vers l'Amérique. Jusqu'ici elle est bien peu importante, si l'on considère l'immensité de la nation. Cependant elle s'accroît sans cesse. De 1893 à 1902, pendant la première période quinquennale, elle a été annuellement de 30.000 âmes et de 45.000 pendant la seconde; en 1903, il est parti 72.000 personnes. Le plus grand nombre émigre dans l'Amérique du Nord (94,3 p. 100 en 1903). Les autres vont dans l'Argentine (le Parana), l'Afrique (à partir de 1903) et le Canada.

L'instruction du peuple est encore peu développée. En laissant de côté la Pologne et la Finlande, on ne compte que 22,9 p. 100 de lettrés (32,6 hommes et 13,7 femmes). En Pologne, la proportion est de 30,5 p. 100 (34,2 pour les hommes, 26,8 pour les femmes). On trouve plus de 30 p. 100 dans les gouvernements finnois et en particulier dans ceux où il y a de grandes villes : Esthonie (79 p. 100), Livonie (77,5), Courlande (70,9), Saint-Pétersbourg (55,1), Moscou (40,2), Kovno (41,9), Varsovie (39,1), Suwalki (37,4), Iaroslavl (36,2), Plock

(33,50), de la Mer Noire (31,2), Siedlec (30,0) et Piotrkow (30,9). On trouve moins de 20 p. 100 dans 24 gouvernements et quelques-uns ont même moins de 15 p. 100 (ceux de Penza et de Pskov).

Si l'on retranche de la population les enfants au-dessous de neuf ans, le nombre des lettrés s'élève à 41 p. 100 pour la Pologne et 30 p. 100 pour la Russie. Dans les pays de langue russe, on a compté, en 1897, 29,6 lettrés parmi les hommes et 9,34 parmi les femmes, c'est-à-dire en moyenne 19,78 p. 100. En Autriche, les Russes sont également peu éduqués. La statistique autrichienne, depuis six ans, n'a compté que 21,8 p. 100 de lettrés parmi les Russes ou Ruthènes. Ils occupent donc le dernier rang parmi les Slaves autrichiens, de même que les Russes parmi les peuples civilisés de leur empire.

§ 6. Différenciation intérieure de la nation. — Les Russes, de même que les autres grandes nations, n'ont jamais formé un peuple complètement homogène. Dès les premiers siècles de l'histoire, nous voyons apparaître une série d'unités distinctes et plus ou moins différentes, et, même après leur groupement en une seule nation politique sous le nom de Russie, les anciennes nuances n'ont pas disparu. Elles se sont en partie équilibrées, elles ont pris de nouvelles formes, un nouveau développement, parfois même elles se sont accentuées. Cette accentuation s'est, au cours du dernier siècle, tellement prononcée, que beaucoup de personnes ne veulent pas reconnaître une seule nation russe, mais deux nations : les Grands-Russes et les Petits-Russes, et, à côté d'eux, une troisième unité nationale, moins distincte il est vrai et moins développée, les Russes Blancs.

J'ai dit plus haut (§ 3) comment s'est établie cette tripartition du monde russe. En laissant de côté pour le moment la question linguistique, je me contenterai d'indiquer seulement quels sont aujourd'hui les rapports internes et externes de ces groupes, où en sont aujourd'hui les tendances qui, pour des raisons politiques ou scientifiques, prétendent, au lieu d'une seule nation russe, constituer deux peuples, le Grand-Russe et le Petit-Russe, autrement dit Ukrainien.

Les relations des trois groupes russes ont été surtout étudiées au point de vue linguistique. Mais ce serait une erreur de croire qu'il ne s'agit que de nuances dialectales. On constate des différences dans la vie domestique du peuple, dans son caractère et son aspect physique, dans ses traditions historiques. Cependant la langue nous offre l'élément le plus certain d'analyse, et c'est au point de vue linguistique que les trois groupes peuvent ainsi se délimiter :

D'après Sobolevsky et Karsky, le territoire grand-russe est séparé du domaine russe blanc par une ceinture de dialectes intermédiaires qui traverse Opotchka et Velkie-Louki dans le gouvernement de Pskov, passe par les gouvernements de Tver, de Smolensk et de Tchernigov; la partie méridionale du gouvernement de Tver, presque tout le gouvernement de Smolensk et la partie septentrionale du gouvernement de Tchernigov, limitée par la ligne Rjev, Briansk, Novgorod-Sieversky, Tchernigov est purement ou principalement russe blanche.

A Novgorod-Sieversky se trouve le nœud, le point de contact où les dialectes grand-russe et russe blanc se rencontrent avec le petit-russe.

Les Petits-Russes et les Russes Blancs sont séparés par une ligne qui va de la Narev par Proujany, Louninets, jusqu'au cours de la Pripet qui suit cette rivière, sauf dans la région de Mozyr habitée par les Russes Blancs, jusqu'au nœud dont nous parlions tout à l'heure.

Il est assez difficile de déterminer avec précision la frontière du petit et du grand-russe. Elle va *grosso modo* de Krolevets, en traversant la partie sud-ouest des gouvernements de Tchernigov et de Koursk dans la direction de la ville de Soudja; par Oboïan et Stary-Oskol, elle se dirige vers Korotiak sur le Don, longe le Don, puis se dirige vers le Donets. La partie septentrionale du territoire du Don est habitée par des Grands-Russes, la partie méridionale est mixte. A l'est du gouvernement de Kharkov, il y a un îlot grand-russe.

La région du Caucase est très bigarrée; les

Grands-Russes occupent le territoire des Cosaques du Terek, le bassin du Volga ; c'est eux aussi qui ont colonisé la plus grande partie de la Sibérie où l'on trouve d'ailleurs l'autre nationalité. Des colonies de Grands-Russes sont en outre disséminées par toute la Petite-Russie ; en revanche, on trouve des colonies de Petits-Russiens dans les gouvernements de Saratov, Samara, Astrakhan, Vologda et au delà de l'Oural.

Les Grands-Russes s'avancent surtout du côté de Kharkov. Cette ville, au commencement du XIX^e siècle, appartenait aux Petits-Russes ; aujourd'hui elle compte 58 p. 100 de Grands-Russes et 25 p. 100 d'Ukrainiens.

§ 7. — Il est bien difficile d'apprécier la force relative des trois groupes, étant donnée la manière dont les recensements ont été faits jusqu'ici dans l'Empire russe. D'après le recensement de 1897, 55.667.469 habitants ont déclaré parler le grand-russe (mais dans quelles régions géographiques ?), 5.885.547, le russe blanc, et 22.380.551 le petit-russe. Si nous tenons compte de l'accroissement annuel de 1,5 p. 100 pour les quatre années suivantes, nous trouverions donc pour la fin de l'année 1900 les chiffres suivants :

Grands-Russes (environ)	59.000.000
Russes blancs (—)	~~620.000~~
Petits-Russes (—)	~~2.370.000~~

A ces derniers, il faut ajouter presque tous les

Russes de l'Autriche-Hongrie, soit 3.805.023 (en laissant de côté les 40.000 Juifs qui se déclarent Petits-Russes), et 500.000 qui vivent à l'étranger. Nous aurons donc pour la fin de l'année 1900 un total de 28 millions. Mais les statisticiens de la Petite-Russie déclarent ce chiffre trop bas et en conjecturent de beaucoup plus élevés. Ainsi, tout récemment, pour l'année 1905, M. Netchouï Levitsky compte — pour le monde entier — 37.206.000, dont 31.174.000 pour la Russie d'Europe. Ces évaluations échappent à notre contrôle. Mais on peut admettre 30 millions.

Gnatiouk, à la fin du siècle dernier, supposait 30 millions; Grouchevsky, en 1906, 34 millions; Karsky, pour 1903, admettait environ 8 millions et demi de Russes Blancs.

§ 8. — La différenciation dialectique et ethnographique ne se borne pas à ces trois groupes principaux. Dans chacun d'entre eux elle découvre des groupes moindres qui portent des noms historiques ou des sobriquets populaires.

Ces différences apparaissent surtout chez les Petits-Russes, où non seulement les philologues déterminent de nouveaux dialectes, mais où l'histoire et le peuple signalent toute une série de noms, où certaines peuplades (comme par exemple les Gorals des Karpathes) ont une physionomie si originale qu'on se demande s'ils n'ont pas une origine particulière, peut-être non-slave.

Tchoubinsky, dans son recueil si précieux d'ethnographie, reconnaît, chez les Petits-Russes de la Russie méridionale, trois types : le polésien, l'ukrainien, le podologalicien.

Le premier, celui des Poliechouks (Polexiani des anciennes chroniques), est celui des habitants de la Polésie [1], dans la partie méridionale des districts de Kiev, de Radomysl, dans la Volynie du nord-est, jusqu'à la rivière Goryn, dans une partie des gouvernements de Siedlec et de Grodno qui constitue la Podlasie.

Les habitants du district de Pinsk s'appellent les Pintchouks. Ils vivent au nord de la rivière Goryn, sur les deux rives du Styr, au delà du Tour et de la Pripet, et rejoignent au nord de la Pina les Podliachiens du gouvernement de Grodno.

Nous rencontrons un autre type ukrainien à l'ouest du Dnieper, dans le gouvernement de Kiev, la région centrale de la Volynie et le sud-est de la Podolie. C'est celui des Cosaques ou Zaporogues.

Ils présentaient et présentent encore aujourd'hui une singularité ethnographique. On a beaucoup discuté sur l'origine de ces associations guerrières et commerciales qui, dans des luttes perpétuelles contre les Tatares et les Turcs, se sont formé une individualité ethnique, notamment au point de vue de la vie domestique et de l'organisation sociale.

---

[1] Polésie, région qui longe les forêts. Tr.

Les anciennes théories qui les représentaient comme étant d'origine étrangère sont assurément inexactes; il est certain que les Cosaques sont d'origine russe. Suivant la région où se sont fondées et établies leurs associations, on les distingue aujourd'hui en Cosaques du Kouban, du Don, du Terek, de l'Oural, etc. Leurs types sont différents. Ainsi les Cosaques du Don supérieur qui parlent grand-russe sont blonds, les Cosaques du Don inférieur qui parlent petit-russe sont, en grande majorité, très bruns. Le recensement de 1905 a trouvé, pour la Russie d'Europe et d'Asie, 3.700.000 Cosaques qui vivent dans les provinces cosaques du Don, d'Orenbourg, du Kouban, du Terek, d'Astrakhan, de l'Amour, du Transbaïkal, du Littoral, d'Akmolinsk, de Semipalatinsk, de l'Oural. A côté de ces Cosaques russes, il y a aussi des Cosaques allogènes, par exemple les Cosaques bouriates du Transbaïkal, les Cosaques kalmouks du Don, les Cosaques turcs des territoires d'Orenbourg et de l'Oural, les Cosaques mordvines des territoires d'Akmolinsk et d'Orenbourg.

A côté des noms des Cosaques et des Zaporogues, on rencontrait naguère les noms de Stepoviks pour les habitants des steppes méridionales, de Poberejtsy (riverains) pour les habitants du sud de la Podolie actuelle, et de Volyntsy pour ceux de la partie occidentale du district de Berditchev (gouvernement de Kiev) et de certaines parties de la Podolie.

A un troisième type appartiennent les habitants de la Volynie occidentale et de la Galicie : sur les frontières de Galicie et de Pologne, on leur a donné le nom de Rousini et aussi de Rousniaks. Ils ont encore dans la région des Karpathes une foule de noms locaux : Bukoviniens, Kraïniens, Hrivniaks, Opolanes, Galiciens, Lvoviens ou autres dus au nom de telle localité, habitée par eux. L'élément principal, ce sont les Gorals (montagnards, du mot *gora*, montagne) des Karpathes, qu'on appelle aussi Verkhovintsy (de *verkh*, sommet). On distingue particulièrement quatre tribus parmi ces Russes : à l'ouest, les Lemki, des deux côtés des monts Beskydes, particulièrement dans les cercles de Sandets, de Jaslo et de Sanok, les Boïki, voisins des précédents, à l'est du San, les Toukholtsi, plus loin au sud, du cercle de Sambor au cercle de Stanislavov, et encore plus loin dans les montagnes, du cercle de Kolomya, de Stanislavov, en Bukovine, et dans le comitat hongrois de Marmaros, on rencontre les Houtsoules (Huculi) qui s'appellent eux-mêmes chrétiens, Rousniaks, ou gens russes.

Dans la population russe de la Bukovine, on distingue trois types : les Podolianes ou Polianes, les Houtsoules et les Lipovanes. Ces derniers sont des raskolniks qui ont quitté la Russie au XVIIIe siècle.

Les Houtsoules sont une tribu tout à fait singulière et intéressante, une énigme de l'ethnologie slave. Ils ont donné lieu à toutes espèces d'hypothèses. Ivan Vagilevitch les rattachait aux Ouzes turcs, Kochkov aux Thraces ou aux Scythes, plus récemment Volkov recherche leurs origines dans le Caucase. D'autres admettent une forte intrusion d'éléments étrangers dans l'élément slave primitif, d'autres les considèrent comme des Slaves pur sang. Ils sont remarquables par la beauté de la taille, par l'antiquité et la richesse de leurs coutumes, par leur sens artistique, leur costume pittoresque, mais aussi par leur manque de culture intellectuelle qui les met au dernier rang parmi les Slaves. On compte encore chez eux 93 p. 100 d'illettrés. Le nom des Houtsoules est probablement d'origine roumaine (*goc*, plus l'article roumain *ul*). Les noms des Boïki et des Lemki sont des surnoms donnés par les voisins à cause de l'emploi des mots *lem* et *boï*. Vagilevitch a vu chez les Lemki — sans raison d'ailleurs — des restes de Celtes disparus. En 1890, Schoukhevytch évaluait leur nombre à 60.000 [1].

Chez les Russes Blancs, on rencontre aussi des nuances dialectales et des noms locaux de tribus : par exemple les Polianes dans le district de Slonim, les Siekals ou Sakals dans celui de

---

[1] A. Sobolevsky retrouve le nom des Houtsoules et des Boïki dans les Goulatsi et les Boutsi du gouvernement de Kiev (district de Tcherkassk). Et il invoque ce rapprochement à l'appui de sa théorie sur l'arrivée des Russes des Karpathes à Kiev après l'invasion tatare.

Volkovitsk. Chez les Grands-Russes, malgré l'immensité de l'espace occupé par eux, les relations sont toujours restées faciles à cause de l'égalité du sol; il ne s'est pas établi de différenciations considérables dans la langue, ni des types aussi accentués que chez les Petits-Russes. On trouve cependant aussi chez eux des noms locaux dus le plus souvent à des particularités dialectiques. Ainsi, dans le gouvernement de Voronèje, on rencontre des Iagouny, des Kagouny, des Tsoukany, des Stchekouny, des Talagaï; dans le gouvernement de Koursk, des Saïany. Dans le gouvernement de Kalouga, les habitants de la partie occidentale du district de Mosalsk et des districts de Briansk et de Troubtchev (gouvernement d'Orel) s'appellent les Poliechi, et les habitants de la partie orientale du district de Mosalsk, les Polianes. Les habitants de la rive septentrionale de la Desna sont appelés par les Petits-Russes les Zadesentsy (Transdesniens). On emploie également nombre de noms tirés de ceux des villes (Moscovites, Novgorodiens, etc.).

§ 9. — Cette différenciation des types est confirmée en partie par la méthode anthropologique. Les Petits-Russes du midi se distinguent en effet des Russes Blancs et des Grands-Russes, non seulement par la coiffure et la barbe, mais par la constitution même du corps. Ainsi, nous trouvons au midi plus de brachycéphales, des teints plus foncés, des tailles plus élevées que chez les Grands-Russes et les Russes Blancs. Mais, d'autre part, ces groupes eux-mêmes sont loin de présenter une parfaite unité. Bien au contraire. Ce qu'on connaît jusqu'ici de l'examen physique des types russes présente des variations assez intenses des groupes locaux, variations plus considérables que ne l'est par exemple la différence moyenne des groupes grand-russe, petit-russe et russe blanc.

Pour l'ensemble, si nous nous en référons aux indices anthropologiques recueillis par A. Ivanovsky, voici ce que nous constatons.

Chez les Russes, la taille moyenne est d'environ 1^{m},65. Chez les Grands-Russes, on trouve 51 p. 100 de taille inférieure et 49 p. 100 de taille supérieure; chez les Russes Blancs, 36 de taille inférieure, 64 de taille supérieure; chez les Petits-Russes, 47 p. 100 de taille inférieure et 53 p. 100 de taille supérieure.

En ce qui concerne la couleur des yeux et des cheveux, les Slaves de Russie appartiennent pour la plupart à un type mixte. Ce n'est que chez les Russes Blancs que domine le type blond pur (48 p. 100 contre 31 p. 100 châtains, et 2 bruns). Chez les Grands-Russes, on trouve la proportion suivante : 37, 41, 22 p. 100; chez les Petits-Russes, 30, 42, 28 p. 100. Ainsi les Petits-Russes ont plus de tendance au type brun; mais il y a dans l'intérieur du groupe des différences considérables : voici par exemple quelles sont les proportions en Volynie, d'après Kojoukhov, 42, 29, 29.

Parmi les Grands-Russes, les plus clairs sont ceux de Tver et de Iaroslavl, les moins clairs ceux des gouvernements de l'est. Au point de vue de l'indice céphalique, on trouve chez les Grands Russes 9 p. 100 de dolichocéphales, 19 p. 100 de mésocéphales et 72 p. 100 de brachycéphales. Des proportions analogues se rencontrent chez les Petits Russes : 12 p. 100, 16 p. 100, 72 p. 100. On trouve chez les Russes Blancs 13, 23, 64 p. 100. Il y a d'ailleurs d'importantes variations. Ainsi les Petits Russes du nord sont plutôt brachycéphales; mais à Voronèje, à Poltava, en Volynie, on rencontre une portion assez considérable de dolichocéphales.

Aucune des parties de la Russie ne fournit autant de dolichocéphales et de mésocéphales que la Volynie peuplée de Petits Russes (31, 34).

De même les Gorals des Karpathes présentent un type très distinct des habitants de la plaine. Mais ce sont là des phénomènes que nous constatons aussi chez leurs voisins les Polonais. Ce qui a contribué à la confusion des types, c'est chez les Grands Russes le croisement avec les Finnois du Volga; chez les Petits Russes, le croisement avec les peuples turco-tatares.

§ 10. — Tous ces groupes, grands et petits, diffèrent les uns des autres. Mais aucune différence n'est plus accusée que celle des Grands Russes et des Petits Russes. Les distinctions entre les diverses tribus dans les grands groupes ne sont en somme que secondaires. Ce sont des variations de dialectes, de costume, de vie domestique. La différence entre les Grands Russes et les Petits Russes n'est pas non plus considérable ou du moins ne le paraît pas; les philologues sont d'accord pour proclamer que les Russes Blancs sont une partie des Grands Russes ou tout au moins une branche très rapprochée.

Entre les Grands-Russes et les Petits-Russes la différence est plus profonde. Elle existe non seulement dans la langue, mais dans la complexion physique et morale, dans le caractère, le tempérament, les chants populaires, dans les mœurs et coutumes. Et cette différence est encore accentuée par les destinées historiques et dans ces dernières années par les divergences politiques. Ces divergences vont si loin que souvent elles aboutissent à la rupture de tous les liens de famille. Les représentants de la classe intellectuelle chez les Petits-Russes ne veulent pas se considérer comme Russes, comme une nation de même origine et de même caractère que les Russes. Ils déchirent l'unité du monde russe en deux parties, en deux nations : l'une située au nord est constituée par les Grands-Russes, les Russes κατ' ἐξοχήν, autrement dit Rossiany, autrement dit les Moskaly, les Moskvitchs. Les autres, les gens du sud, ce sont les Petits-Russes, les Iougorusses[1], ou d'après une dénomination plus récente les Ukrainiens.

---

[1] Russes du midi.

Jusqu'ici on n'est pas d'accord sur les noms à employer. Les Grands-Russes et les étrangers, conformément à la tradition, se servent surtout des vocables : Grands-Russes, Petits-Russes, en tenant compte du nom historique de la Petite-Russie (sauf la Galicie et Vladimir). La dénomination de Iougorusses se rencontre plus rarement (par exemple chez Pypine et chez Kostomarov). Les Petits-Russes n'aiment pas beaucoup ces deux noms et préfèrent depuis quelque temps celui d'Ukrainiens. Les Galiciens emploient le terme Rousin avec l'adjectif rouski opposé à Rossianin, rossisky pour les Grands-Russes. Ce nom a été adopté en dehors des frontières de la Russie, mais il n'a pas été accepté de l'autre côté. Les Gorals de Galicie s'appellent volontiers Rousniaks. Les Allemands emploient, d'après le latin, la forme Ruthenen qui a aussi passé en français. Les conflits entre les deux nationalités ont engendré des dénominations ironiques ou injurieuses. Ainsi les Petits-Russes appellent les Grands-Russes *Katsaps* (têtes de bouc, à cause de leur barbe) ou Khazares, et ceux-ci appellent les Petits-Russes Khokly (de khokhol, houpette, à cause de l'ancienne manière de se coiffer des Cosaques).

Il y a donc conflit entre les Grands et les Petits-Russes. Ce conflit intéressant a des raisons anciennes et naturelles. Il y a longtemps que s'est produite la différenciation des Russes du nord et du sud ; elle s'est développée peu à peu, mais sans relâche. Il y a aussi des griefs et des malentendus depuis longtemps entre la Grande et la Petite-Russie et leur vie tout entière a été distincte pendant des siècles. Cependant autrefois il n'y avait pas de conflit entre les Grands et les Petits-Russes, au sens actuel. Au contraire les deux partis avaient l'idée de leur parenté, voire même de leur unité, ainsi qu'on peut le voir par l'exposé des motifs pour lesquels Bogdan Khmelnitsky se donna à Moscou et au tsar Alexis Mikhaïlovitch (en 1653) quand il détacha l'Ukraine de la Pologne.

Le conflit des deux nations russes n'a éclaté en réalité qu'au XIX^e siècle.

Il a eu pour origine :

1° Les efforts des Petits-Russes pour se créer ou pour faire renaître une langue et une littérature à eux.

2° Toute une série de discussions scientifiques sur la question de savoir quels sont les rapports des Grands-Russes et des Petits-Russes, particulièrement au point de vue linguistique et anthropologique.

Enfin et surtout :

3° L'état actuel politique et social des Petits-Russes dans l'Empire et le développement général dans ces dernières années des idées sociales et démocratiques.

Ainsi aujourd'hui le conflit passe de plus en plus du terrain littéraire et scientifique sur le terrain politique.

Le conflit a commencé en 1798, lorsque J.-P. Kotliarevsky publia en petit-russe son *Énéide travestie*. A dater de cette époque on s'efforce de créer une littérature indigène. Mais ces tendances furent bien vite contrariées par le pouvoir qui craignait que ce séparatisme littéraire ne fût contraire à l'unité de l'État. Et à différentes reprises, notamment en 1847, 1863 et 1876, il fut interdit d'imprimer et de publier, sauf quelques rares exceptions, des livres en petit-russe. Mais ces prohibitions obtinrent un résultat absolument opposé à celui qu'elles visaient. Les tendances d'émancipation littéraire s'affermirent d'autant plus qu'elles étaient plus rigoureusement réprimées et elles trouvaient un terrain favorable dans la Galicie orientale appartenant, comme on sait, à l'Autriche.

D'autre part, le conflit fut aggravé, renforcé par les discussions scientifiques sur les rapports des deux nations. On discuta sur l'antiquité de l'idiome petit-russien, notamment dans la région de Kiev, sur la question de savoir qui avait produit les premières annales russes et la première littérature russe dans l'état kiévien. Ces polémiques se produisirent surtout de 1850 à 1860 ; elles sont marquées par les travaux de Sreznesvky, de Lavrovsky et surtout de Pogodine qui prétendait démontrer que jusqu'au XIVe siècle

Kiev avait été occupé par les Grands-Russes, initiateurs de l'histoire et de la littérature, et que les Petits-Russes n'étaient venus des Karpathes qu'après la conquête tatare. Cette théorie rencontra des adversaires chez les historiens de la Petite-Russie ; elle fut reprise plus tard avec beaucoup d'énergie (en 1883) au point de vue linguistique par Sobolovsky, et réfutée avec non moins de vigueur par les historiens Dachkievitch, Antonovitch, Grouchevsky, A. Iablonowsky, et les philologues V. Jagic, A. Schakhmatov, A. Krymsky, A. Kolessa, A. Loboda, etc.

Naturellement, on ne se borna point à la question de savoir de quand datait le petit-russe à Kiev. On étudia aussi les degrés de parenté des deux idiomes. N'y avait-il qu'une seule langue russe avec deux dialectes, ou bien fallait-il reconnaître deux langues différentes ? Ces débats, auxquels prirent part les principaux philologues russes et slaves, favorisèrent singulièrement la théorie qui prétendait séparer les deux groupes et élargir l'abîme qui se creusait entre eux.

Mais ces polémiques théoriques ne se bornèrent pas à la linguistique sur laquelle elles opéraient de plus en plus souvent et à grand renfort d'appareil scientifique. Déjà Maximovitch avait déclaré qu'il faut reconnaître en Russie non seulement deux langues, mais deux types nationaux ; mais il n'avait pas formulé nettement sa doctrine. C'est ce qu'osa faire Kostomarov qui produisit une véritable révolution, et, après lui, toute une série d'anthropologistes.

Maximovitch n'avait pas abouti à formuler une distinction précise : Kostomarov y réussit dans l'article intitulé : « Les deux nationalités russes », article publié par la revue *Osnova* (la Base) en 1861. Il y signalait les différences d'histoire, de langue, de coutumes, de caractère, d'aspect physique, et il établissait cette théorie : qu'il n'y a point seulement deux langues russes, mais aussi deux nationalités qui diffèrent complètement l'une de l'autre et que seule l'histoire a réunies en un tout.

Cette théorie de Kostomarov eut un grand succès ; elle fut développée et amenée à cette conclusion. Sur ces deux nationalités une seule, celle des Petits-Russes, est purement slave ; les peuples qui vivent au nord et à l'est de la Dvina et du Dnieper ne sont pas des Slaves, mais des Finnois, des Tatares, ou des Touraniens plus ou moins slavisés dont toute l'organisation et en particulier le gouvernement absolu, sont d'origine et de caractère asiatiques.

Cette conclusion, à laquelle les inventeurs de la théorie des deux nationalités n'avaient guère songé, trouva un terrain favorable, en particulier chez les Polonais victimes de la néfaste révolution de 1863. Et c'est dans leur émigration que fut propagée la doctrine des deux Russies, l'une slave, l'autre touranienne. Parmi les propagateurs de cette doctrine, rappelons seulement les noms de François Duchinski et de sa femme Séverine Duchinska, de Buszczynski et de l'historien français Henri Martin[1].

Chez les Petits-Russes cette théorie n'a pas trouvé un terrain aussi favorable; mais on l'a acceptée de différents côtés, et elle nous explique l'épithète de Khazares[2] qui est parfois donnée aux Grands-Russes; cette épithète est due évidemment à des idées tout à fait inexactes sur l'origine des Grands-Russes. Les anthropologistes ont traité la question d'une façon plus scientifique en signalant les différences considérables qui existent entre les Grands et les Petits-Russes. Les Petits-Russes sont en grande partie brachycéphales et de teint brun, tandis que les Grands-Russes sont généralement de teint clair; on démontre en même temps que ce type brachycéphale foncé est le pur type slave (Volkov, Taylor). Mais cette théorie, bien qu'elle ait pour elle un certain nombre de données, on peut la considérer comme non démontrée. Il y en a une autre qui considère le type russe blanc et grand-russe comme le type propre des Slaves; or cette théorie a pour le moins autant d'arguments à faire valoir. Et les différences qui se produisent dans l'intérieur des deux groupes sont souvent plus considérables que celles qui existent entre eux[1].

---

[1] J'ai eu à diverses reprises l'occasion de me prononcer sur ces théories et sur l'abus que Duchinski et ses disciples prétendaient en faire. Voir notamment *La Revue des Cours littéraires* (année 1868) et mes *Souvenirs d'un Slavophile* (p. 20 à 25, Paris, Hachette, 1905). Tr.

[2] Les Khazares, anciennement Kozares, peuple scythique d'après la Chronique russe dite de Nestor. Voir ma traduction de cette chronique (p. 325). Tr.

Voilà donc dans quelles circonstances, sous quelles influences a jailli le conflit, et on en est arrivé à ce résultat. Les intellectuels de la Petite-Russie déclarent nettement qu'ils constituent une nation slave distincte : et pour cette nation « ukrainienne » ils réclament tous les droits naturels qui peuvent assurer sa conservation et son développement. Pour eux l'exercice de ces droits ne se borne pas à obtenir des écoles où l'enseignement se donne en petit-russe, la libre expansion de leur littérature, mais la reconnaissance de leur autonomie politique. Les patriotes modérés et pratiques, tenant compte des circonstances, se contentent de demander l'autonomie dans l'intérieur de l'Empire. Les radicaux sont naturellement plus exigeants. Ils s'imaginent que l'organisation actuelle de l'État russe ne durera pas. Ils comptent sur un démembrement, rêvent la création d'une Ukraine indépendante, organisée sur la base de la démocratie et du socialisme.

---

[1] D'ailleurs, j'admets fort bien l'existence des deux types pré-européens dans diverses localités de la Slavie primitive. A l'époque où ces types étaient purs, il n'y avait pas encore de Slaves en Europe. Lorsque les Slaves ont apparu, les deux types se sont croisés chez eux ; tel a prévalu dans une région, tel dans une autre. Mais le premier était prépondérant ; c'est ce qu'attestent sans relâche de nouveaux arguments (note de l'auteur).

Oserai-je exprimer franchement mon opinion sur ce conflit et sur l'avenir de ces tendances? Je suis de ceux qui considèrent comme naturel et équitable que le gouvernement russe satisfasse les exigences légitimes des Petits-Russes. Mais je n'hésite pas à déclarer que, malgré les différences relevées plus haut, il y a tant de traits communs dans l'histoire, la tradition, la foi, la langue et la culture des deux peuples — sans parler de la commune origine — que, pour un observateur lointain et impartial, ils ne sont que deux parties d'un seul et unique peuple russe.

Au point de vue slave, et même au point de vue russe, nous souhaitons que cette unité soit conservée vis-à-vis de l'étranger et autant que possible dans la vie politique, littéraire et linguistique, tout en respectant les besoins et les exigences politiques des deux parties. Nous le souhaitons au moins, en ce qui concerne la haute littérature. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle la langue a été commune et les plus grands écrivains du XIXe siècle ont fait honneur aux deux groupes.

Bien entendu, cette unité doit résulter d'une entente réciproque, d'une reconnaissance mutuelle et non pas de la contrainte ou de la force. La forme de cette entente sera trouvée par les chefs des deux parties, lorsque sera effacé le souvenir des oppressions et des persécutions. Et alors on trouvera — nous aimons à l'espérer, — un terrain d'accord pour l'union intérieure et contre l'étranger, tout en conservant les deux individualités, comme le voulait déjà Kostomarov, et alors se réaliseront peut-être les belles paroles de Gogol qui écrivait en 1844 à Mme Smirnov : « Que les forces différentes des deux races se développent de telle sorte que, s'étant ensuite unifiées, elles produisent quelque chose d'achevé dans l'humanité. »

II

LES POLONAIS

§ 11. Introduction historique. — La portion la plus importante du groupe occidental est constituée aujourd'hui par les Polonais. C'est le seul peuple dont on puisse dire qu'il est établi de temps immémorial dans la même région (entre l'Oder, les Karpathes et la mer) et qu'il s'est le moins éloigné de son berceau. Ils ont toujours occupé au point de vuè géographique une situation centrale entre les autres peuples slaves, et les philologues prétendent que leur langue tient une place analogue parmi les idiomes slaves.

Sur l'ethnographie de la Pologne actuelle dans l'antiquité, nous savons fort peu de chose. Même Ptolémée ne jette guerre de lumière sur eux. Beaucoup ont voulu voir des Polanes dans ses Boulanes (Βούλανες, mais on lit plutôt Σούλανες). A dater du IX^e siècle de l'ère chrétienne nous sommes un peu plus éclairés; mais nous ne pouvons déterminer les frontières du domaine polonais, faute de documents; d'autre part, nous ne sommes pas suffisamment édifiés sur le caractère de quelques tribus vivant sur les rives de la Baltique ou au sud-ouest. A cette époque la nation polonaise n'était probablement pas unifiée ; mais elle se distinguait déjà des autres slaves et était désignée sous le nom de Liakhs, Lekhs. C'est ce nom qu'elle porte dans la chronique de Kiev[1]. Aujourd'hui, — si nous laissons de côté l'emploi littéraire du mot Lekh, — il ne s'emploie dans la pratique que pour le peuple qui est établi dans la plaine de la Galicie occidentale, entre les rivières Biala, Vistule, San et les Karpathes. Les Gorals emploient aussi ce mot pour désigner le pays et le peuple polonais.

Vers la fin du x^e siècle, autant que nous pouvons savoir, le peuple lekh se composait des tribus suivantes :

Les Polianes établis primitivement sur la Warta, la Notec (aujourd'hui en allemand Netze) près du lac de Goplo jusqu'à l'Oder.

Les Vislanes sur la Visla (Vistule) supérieure.

Les Mazoviens sur les deux rives de la moyenne Vistule.

Les Kuïaviens au tournant de la Vistule, près de Thorn.

Les Slezanes (Silésiens) sur l'Oder supérieur et à l'est jusqu'au delà de la Bobra. Ils comprenaient les tribus des Diedochi, des Bobranes, des Besunczanes, des Opolanes, des Holasici.

---

[1] Voir ma *Chronique de Nestor*, p. 328. Tr.

Quels étaient les liens de parenté entre les tribus polonaises et les Slaves du littoral, les Pomoranes[1] (entre la Vistule inférieure, l'Oder et la Notec) et les Lutitses à l'occident sur la Varnava et sur l'Elbe? Il serait difficile de les déterminer. Le vieil annaliste de Kiev, dans les indications qu'il nous donne sur les pays habités par les Polonais, rattache ces peuples aux Lekhs. Voici ce qu'il dit : « Or ces Slaves étant venus s'établirent sur la Vistule s'appelaient Lekhs et de ces Lekhs les uns s'appelèrent Polianes, Lekhs, d'autres Lutitches, d'autres Mazoviens, d'autres Pomorians. »

Toutes ces tribus se soumirent aux Polianes du centre sous les princes de la dynastie de Piast et prirent leur nom. On ne sait quand s'acheva l'unification. On sait seulement que les principaux auteurs furent les princes Mesek Ier (960-992) et Boleslav le Vaillant (992-1025).

L'unité ne fut pas achevée dès le début ; elle s'acheva par le développement de la colonisation intérieure.

Au commencement, les régions de la Petite-Pologne et de la Mazovie étaient peu habitées. L'élément étranger qui hâta cette unification, ce furent évidemment les Allemands contre lesquels il fallut entrer en lutte dès qu'ils eurent soumis et anéanti les Slaves de l'Elbe (ixe, xiie siècles).

---

[1] C'est de ce nom (*po*, le long de, *more*, la mer) que vient Pommern, nom allemand de la Poméranie aujourd'hui germanisée. Tr.

La lutte contre les Allemands exerca chez les Polonais, comme chez les Tchèques, une influence considérable sur leur développement interne et externe. De leur patrie primitive située dans les bassins de l'Oder, de la Warta et de la Vistule, ils voulaient rayonner dans tous les sens. Mais ils rencontrèrent à l'ouest la résistance des Allemands ; ils ne purent la surmonter ; ils durent même lui céder et ils cherchèrent à assurer leur existence et leur expansion par des luttes et des invasions perpétuelles chez les Prussiens, les Lithuaniens et les Russes. Evidemment, les Polonais sentaient bien que l'un de leurs premiers devoirs était de maintenir au nord un large accès vers la mer et à l'ouest leur frontière sur l'Oder, sinon sur l'Elbe ; malheureusement tous les avantages, toutes les conquêtes qu'ils réalisèrent de ce côté n'eurent qu'un caractère purement éphémère. Un coup terrible leur fut porté par l'invasion tatare et par la bataille de Liegnitz (1241); elle brisa le lien qui unissait la Silésie à la Pologne et jeta cette province dans les bras de l'Allemagne qui commença à la germaniser. Un autre échec, ce fut l'appel des chevaliers teutoniques dans les pays de Chelm et de Loba (1226) qui prépara la germanisation du littoral. Notons enfin la colonisation allemande que les princes ecclésiastiques ou laïques appelerent à dater du XIII^e^ siècle en Silésie, dans la Petite-Pologne, la Grande-Pologne et la Mazovie ; ces colonies ne s'assimilèrent point et restèrent absolument allemandes de langue et de mœurs. Ainsi fut créé et se développa un grand péril pour la nationalité polonaise. *Exterminare idioma polonicum* devint le mot d'ordre des Allemands sur la frontière occidentale. Dès le XIIIe siècle, la nationalité polonaise paraissait gravement compromise.

Elle réussit cependant à échapper au péril. Le clergé se montra très patriote ; la littérature naquit et exerça une heureuse influence sur toutes les classes de la société. Le mouvement hussite exerça aussi en Pologne son influence contre les Allemands. La dynastie suivit une politique nationale. Elle remporta d'importants succès, notamment sur les chevaliers teutoniques qui furent défaits à Grünwald en 1410. A la vérité, les provinces au delà de l'Oder et au nord ne purent être sauvées. Les Polonais perdirent les trois quarts de leur domaine primitif; mais ce qu'ils perdaient à l'ouest, ils essayèrent de le regagner à l'est, d'un côté au nord-est, de l'autre au sud-est. Cette double direction leur était imposée par la nature même du terrain; au centre le bassin de la Pripet présente un terrain inhospitalier et infranchissable; au sud se dresse la barrière des Karpathes. Le flot polonais dut se diriger d'un côté vers la Lithuanie, de l'autre vers la Petite-Russie, et cette double marche caractérise une phase nouvelle de l'histoire polonaise.

Le mouvement offensif avait commencé de

bonne heure, mais il n'obtint un résultat sérieux que lorsque la Lithuanie fut par l'Union de Lublin (1569) rattachée à la Pologne, et avec elle une grande partie de la Russie méridionale (voy. plus haut, § 3).

Casimir avait déjà occupé en 1340 la Russie rouge et en 1370 la métropole de Galicie avait été détachée de la métropole de Kiev.

En Lithuanie les institutions et la langue polonaise prirent le dessus sur les institutions et la langue des indigènes ; les classes supérieures de la société se polonisèrent et la colonisation polonaise pénétra dans le pays, notamment dans la Polésie. Il en fut de même dans la Russie galicienne, la Volynie et la Podolie. Les Polonais ne purent conserver la Russie galicienne qu'en en faisant une base d'opérations pour l'envahissement des bassins du Dniester et du Boug. Au xve siècle ils colonisèrent la Podolie et la Volynie et poursuivirent cette œuvre pendant le xvie siècle. A cette époque Bobrinski[1] prétend que cette province était à moitié polonaise ! A ces tentatives de colonisation se joignent l'action religieuse, l'*union* de la Russie polono-lithuanienne avec Rome.

Pendant ce temps-là les princes russes émancipés du joug tatare avaient formé à Moscou un nouveau et redoutable centre politique. Ils avaient entrepris de grouper autour d'eux tous les pays russes. Nous n'avons pas besoin d'exposer ici comment ce plan fut exécuté. Moscou entra naturellement en lutte avec la Pologne : la guerre eut d'abord pour objet les provinces lithuaniennes, puis la Petite-Russie et enfin la Pologne proprement dite. Elle ne cessa de tourner mal pour la Pologne et enfin elle aboutit aux trois partages de 1772, 1793 et 1795.

---

[1] Historien polonais contemporain. Cf., mon *Coup d'œil sur l'histoire de Pologne* dans la 2e série du *Monde slave* (Paris, Hachette, 1902). Tr.

Ces événements eurent naturellement une influence néfaste sur le développement de la nationalité polonaise ; les conquêtes des Polonais furent annulées et avec elles toute la colonisation polonaise des terres russes. Les États qui se partagèrent le domaine polonais eurent pendant quelque temps l'idée d'anéantir la nation polonaise. Mais la force vitale de cette nation, ses grandes traditions et ses grandes espérances d'avenir la maintinrent et même la fortifièrent de telle sorte que ses adversaires eux-mêmes ont dû en partie renoncer à leurs prétentions.

La lutte que la nationalité polonaise a soutenue pour son existence depuis la chute de la République a été très pénible et l'est encore aujourd'hui, particulièrement contre les Allemands.

Quand le congrès de Vienne en 1815 consacra et remania le partage, il annexa à la Russie le duché de Varsovie et constitua ce royaume que les Polonais appellent *Kongressowka*. Il garantit aux Polonais leur nationalité et leur autonomie.

Ils jouirent d'abord de ces bienfaits; mais à dater de 1830 la situation changea. La révolution de Varsovie fut étouffée dans le sang. Et la réaction antipolonaise qui s'était déjà produite en Russie ne fit que s'accentuer. La malheureuse révolution de 1863 acheva l'asservissement et la misère de la Pologne. La russification se poursuivit avec ardeur et il fallut un coup terrible porté au système gouvernemental — la malheureuse guerre du Japon — pour que la Pologne pût respirer un peu. L'avènement du régime constitutionnel et l'institution du Parlement lui donnèrent la possibilité de faire entendre ses griefs, et nous voulons espérer qu'au moment venu, du moins dans l'empire russe, ils recevront satisfaction.

La situation est plus grave en Prusse. Là, avant 1775, on voit se produire un nouveau mouvement intensif de colonisation allemande, particulièrement dans le bassin de la Netze, et, après l'insurrection de 1830, une évolution politique qui tend tout simplement à germaniser l'élément polonais. La tentative d'insurrection en 1845 et les événements de 1848 donnèrent à cette politique l'occasion de s'affirmer. Au début on n'employa ni la force ni la violence. Le gouvernement prussien était convaincu que l'élément polonais s'éliminerait peu à peu. Le recensement de 1870 prouva le contraire. Bismarck eut alors recours à de nouveaux procédés. Il s'efforça de déraciner la nation polonaise et eut recours aux moyens les plus violents. Certes, les Polonais n'étaient pas à leur aise en Russie ; mais on n'avait pas pris dans l'Empire des mesures aussi violentes, aussi raffinées que celles que la Prusse imagina. Ce qu'aucune nation n'avait osé jusqu'ici contre une autre, les Allemands l'entreprirent contre la Pologne. Ils s'efforcèrent d'exproprier un peuple tout entier par la loi de colonisation (Ansiedelunggesetz), qui mettait à la disposition du gouvernement cent millions de marcs pour acheter la terre aux Polonais et établir des colons allemands. Grâce à Dieu, tous ces efforts ont échoué jusqu'ici. Du moins, les résultats obtenus ne sont en aucune façon en rapport avec les sacrifices pécuniaires. La loi d'expropriation votée en 1908 n'a pas mieux réussi et il y a lieu de croire que tous les efforts des hakatistes[1] allemands se brisent contre la résistance énergique du peuple polonais.

Néanmoins, la situation des Polonais de Poznanie et de Silésie reste difficile et il n'y a pas lieu d'espérer qu'elle s'améliore. Le ministre prussien Von Arnim a bien déclaré en 1907 qu'on ne pouvait les germaniser et qu'il n'y pensait pas. C'est pourtant le but vers lequel la Prusse tend sans relâche. Et naturellement la lutte de trois millions et demi d'âmes contre soixante millions d'Allemands ne peut être envisagée qu'avec inquiétude.

---

[1] On donne le nom d'Hakatistes à une association prussienne fondée en 1894 pour coloniser les marches de l'Est. Cette association fut fondée par *H*ansemann, *K*ennemann et *T*iedemann. C'est avec les initiales de ces trois personnages H. K. T. qu'a été formé le mot hakatistes (Tr.).

Et en effet, la germanisation fait des progrès sérieux chez les Mazoures, en Silésie et en Poznanie, bien que dans certains endroits les Polonais réussissent à prendre le dessus.

C'est en Autriche que la condition des Polonais est la plus tolérable. Depuis une quarantaine d'années l'ancien système de germanisation a été abandonné et la nationalité polonaise se développe en pleine liberté ; elle exerce même une certaine influence sur les destinées de l'Empire et des autres nationalités.

§ 12. LE DOMAINE DE LA NATIONALITÉ POLONAISE. — Nous ne rencontrons pas pour le déterminer autant de difficultés que pour le domaine russe. Cependant nous nous heurtons à certaines difficultés.

Ici encore notre principal critérium est la langue. C'est en se fondant sur la langue que l'on a dressé en Prusse et en Autriche les cartes ethnographiques. Mais l'opération n'a pas toujours été faite correctement. En Prusse, le dernier recensement s'est fait en se fondant sur la langue maternelle ; mais à côté des Polonais et des Allemands on constate qu'un assez grand nombre de sujets ont déclaré parler les deux langues. Comment dans ce cas-là déterminer la majorité ? Et comment déterminer la nationalité des localités où ce sont ces bilingues qui doivent décider de la majorité? En Autriche, au lieu de la langue maternelle on prend pour critérium la langue habituelle (Umgangsprache). Je ne crois pas d'ailleurs que ce procédé ait fait grand tort aux Polonais.

En Russie les résultats du recensement linguistique n'ont pas été utilisés pour dresser la carte ethnographique, et nous sommes réduits à des conjectures individuelles. La première carte ethnographique de la Pologne a été dressée par Schaffarik pour sa carte d'ensemble publiée en 1842. Depuis ce temps-là il a été fait un certain nombre de tentatives; mais les Polonais n'ont pas encore une bonne carte ethnographique intégrale. On ne connaît en détail que quelques régions frontières qui ont été l'objet d'une enquête détaillée.

Le domaine polonais constitue dans son ensemble un carré irrégulier compris entre Jablunkow[1], dans les Karpathes, Ujscie sur la Netze, Suwalki et Sanok. Au nord il est pénétré par une enclave kachoube le long de la rive gauche de la Vistule, entre Dantzig et le lac de Leba.

La ligne frontière commence au sud-est, aux sources de la Moravka, affluent de la rive droite de l'Ostrawica et elle atteint l'Oder auprès de Bohumin. Cette ligne est disputée par le Polonais et les Tchèques dans le pays de Teschen que les Tchèques appellent Tiesin et les Polonais Cieszyn. Les localités de cette région sont disputées par les deux nationalités[1] et la question des écoles notamment engendre des conflits d'un caractère purement local. D'après les plus récentes statistiques, les Tchèques diminuent dans cette région, tandis que les Allemands et les Polonais augmentent. Le mélange du Tchèque et du Polonais produit une sorte de dialecte mixte ; ce n'est qu'à l'ouest d'Ostrovica que le Tchèque est parlé purement.

---

[1] En Silésie.

Dans l'empire allemand les Polonais sont établis en partie en Silésie, mais surtout dans la Poznanie (cercles de Poznan-Posen, et de Bydgoszcz, en allemand Bromberg), dans la Prusse orientale (cercles de Dantzig et de Marienwerder) et dans la Mazovie prussienne. Dans la province de Posen et dans la Prusse orientale cette frontière est en somme mal connue, parsemée d'enclaves allemandes, et elle est difficile à déterminer. Nous n'avons que des cartes allemandes. Si l'on tient compte du p. 100 des Polonais, d'après les évaluations de Parczewski on peut considérer comme polonais (plus de 80 p. 100) les arrondissements d'Odolanow, de Koscian, d'Ostrzeszow, de Posen dans la partie occidentale, de Pszczynsk, d'Olésie, de Skwierzyn[2]

---

[1] Nous supprimons ici des nomenclatures de localités qui n'ont aucun intérêt pour le lecteur français. Tr.

[2] En 1790, les Polonais allaient encore jusqu'aux environs de Breslau (Vratislavia). Au commencement du xvi^e siècle, l'Oder était la frontière à partir de l'embouchure de la Nissa.

Nous connaissons bien les pays kachoubes par les travaux de Ramult (voyez plus loin). De la mer, la frontière décrivant un arc de cercle va d'Oliwa et de Dantzig à Tczew (Dirschau), passe la Vistule à Marienbourg et se dirige vers Kwidzyn (Marienwerder). Ici elle longe la rive gauche de la Vistule jusqu'à Chelmno (Kulm) où elle traverse le fleuve. Puis elle passe à Grudziadz (Graudenz), Goryn, Eylau, Osterode, Knys, et traverse la frontière de la Prusse dans la direction de Suwalki. Dans cette région la germanisation des Mazoures et des Lithuaniens fait de grands progrès. Autrefois la frontière mazoure vers le nord allait jusqu'à Goldapy où les Mazoures confinaient avec les Lithuaniens; aujourd'hui un coin allemand a pénétré entre les deux peuples et les Polonais ne confinent plus avec les Lithuaniens que dans le gouvernement de Suwalki.

Au delà de la frontière allemande la frontière polonaise contourne Suwalki — d'après la carte de Karsky — et se dirige vers Augustowo (Stanislas Dobrzycki prolonge le domaine polonais jusqu'à Grodno), puis elle traverse les districts de Sokol et de Bielistok (en polonais Bialystok) et se dirige vers Suraz sur la rivière Narew. Ensuite d'après Gloger, Zakrzewski et Frantsev, elle se dirige vers Bielsk, Sarnaky, Krasnostaw, Tomaszow, puis elle remonte au nord vers Tarnograd, elle entre en Galicie et se dirige vers le San près Radowa, Tuchla et Radymno, puis elle suit le San jusqu'à Sanok, et, par Rymanow, Dukla, Zmigrod, Gorlica, Gribow, elle atteint Pivnitchna à la frontière hongroise. De là jusqu'au défilé de Jablunkow elle se confond officiellement avec la frontière hongroise. Les Polonais qui vivent dans la région de Spies, au dernier recensement, se sont déclarés Slovaques [1].

Tel est l'ensemble compact de la nation polonaise.

Dans le royaume de Pologne les Polonais forment 71,85 p. 100 de la population totale. Ils se trouvent en plus grand nombre sur la rive gauche de la Vistule : 73,5 p. 100 dans le gouvernement de Varsovie, 84 p. 100 dans celui de Kalisz, 87 p. 100 dans celui de Kielce, 77 p. 100 dans celui de Lomza, 72 p. 100 dans celui de Piotrkow, 83 p. 100 dans celui de Radom et 81 p. 100 dans celui de Plock, 66 p. 100 dans celui de Siedlec, 63 p. 100 dans celui de Lublin et 23 p. 100 dans celui de Suwalki.

Nous trouvons en outre des Polonais par petits groupes dans presque toute la Russie d'Europe : 10 p. 100 dans le gouvernement de Grodno, 8,2 p. 100 dans celui de Vilna, 6,2 p. 100 dans la Volynie, 9 p. 100 dans celui de Kowno. Il y a des colonies considérables dans les grandes villes à Moscou, Pétersbourg, Kiev. Dans l'île de Sakhalin, lieu de déportation, on en compte jusqu'à 5 p. 100.

---

[1] Dans la région de Spies, les Polonais sont établis entre Stara, Lubovna, Kezmark et Smokovce, dans celle d'Orava, au nord de Zubrohlav et de Bobrova, dans celle de Trenczin à Czierna et à Skalita, Il y a encore des colonies polonaises dans la région de Lipto et dans la région slovaque de Zemplin. Dans le pays de Spies, le slovaque Czambel a compté 51 communes polonaises avec 30.000 âmes. Kaz. Krotoski porte ce nombre à 50.000.

Ils sont nombreux dans la Galicie orientale. Il n'y a dans toute cette province qu'un cercle purement russe (celui de Kossow) où l'on ne trouve que moins de 5 p. 100 de Polonais, tandis qu'il y a 23 cercles purement polonais. C'est surtout dans les grandes villes du pays russe que sont répandus les Polonais. Les villes les plus peuplées de Polonais sont dans la partie russe de la Galicie: Lwow (Lemberg) avec 120.000 Polonais ou 76 p. 100 du total contre 15.000 Russes, Bobrka, Muszyna, Sanok, Lisko, Sambor, Przemysl, Rawa ruska, Belz, Zolkiew, Grodek, Cieszanow, Stryj, Kalusz, Stanislawow, Kolomyja, Tarnopol, Husiatyn, Buczacz, Sokal, Trembowla, etc., etc. En revanche, quelques villes ont une majorité allemande, composée en réalité d'Israélites (Biala, Sczerzec, Dolina, Bolechow, Nadworna, Kossow, Kuty, Zablotow, Brody).

En dehors de la Pologne et de la Russie, il y a des colonies polonaises importantes à Vienne, (4.364) à Berlin (26.000), à Dresde, Bucarest, Paris. En Allemagne de nouvelles colonies polonaises sont en train de se former en Westphalie et dans le pays rhénan ; à Mülheim sur la Ruhr, à Ruhrort, à Essen, à Dortmund, à Bochum, à Hattingen, et surtout à Gelsenkirchen. Ce sont des colonies ouvrières. Elles s'accroissent sans cesse. En 1890 la statistique avait relevé dans ces localités 5.820 Polonais; elle en a noté 26.795 en 1900 et aux dernières élections pour le parlement de Berlin, le candidat polonais Choczewski a obtenu 27.000 voix.

En dehors de l'Europe, les Polonais vivent surtout dans les Etats-Unis (notamment à Chicago, Buffalo, Milwaukee, Detroit, Philadelphie, Pittsburg, New-York) et aussi dans l'Amérique du Sud, notamment au Brésil (Etats de Parana, Catarina, Riogrande, Saint-Paul), dans le Paraguay et dans l'Argentine. Au Brésil on compte plus de 80 colonies (80.000 âmes). Le Parana s'appelle déjà la nouvelle Pologne.

§ 13. Statistique. — De même qu'il est impossible de dessiner exactement les frontières de la nation polonaise, de même on ne peut déterminer avec une précision absolue le nombre des Polonais. Les chiffres donnés par les nationaux diffèrent considérablement.

Pour le royaume actuel Jean Bloch conjecture au XIVe siècle une population de un million et quart. Pour le siècle de Bathory (XVIe) il admet 3.058.000 Polonais.

En 1882, Sulimierski comptait 12 millions. E. Czynski en 1887, et A. Fircks en 1893 admettent 13 millions. L. Straszewicz compte en 1900 18 à 19 millions et en 1902 V. Czerkawski 21.111.347. Mais je ne considère pas sa statistique comme absolument exacte et voici mes évaluations.

Dans l'Empire russe d'après le recensement de

1897 il y avait 7.931.307 Polonais, soit 8,3 p. 100 de la population totale. Si nous ajoutons à ce chiffre l'accroissement annuel qui, d'après Kowalewski, est dans le royaume de 1,5 p. 100 par an, soit 118.970 âmes, nous obtenons pour la fin de l'année 1900 :

Pour l'Empire russe (avec l'Asie), environ	8.400.000
Pour l'Autriche.	4.259.150
Pour l'Allemagne (en comprenant les Mazoures et les Kachoubes). . . .	3.450.200[1]
Pour le reste de l'Europe (d'après Czerkawski), environ	55.000
Pour l'Amérique (d'après Czerkawski)	1.500.000
	17.664.350[2]

L'évaluation du nombre des Polonais en Amérique est fort incertaine. Siemiradski et Valjavac en comptent dans l'Amérique du Nord plus d'un million et demi et en 1900 la revue *Praca Polska* (le Travail polonais) de Milwaukee évaluait le nombre total des Polonais en Amérique à trois millions. La statistique allemande, d'autre part, a fait tort aux Polonais. Ainsi, Ramult, en 1899 a compté les Kachoubes dans chaque localité et est arrivé au chiffre de 200.000 (de même que Tetzner). Or, la statistique officielle de 1900 n'en connaît que 100.000. D'autre part, dans quelle mesure devons-nous tenir compte des Polonais-Slovaques ? Karlowicz les évaluait à 120.000 ; Czambel n'en compte que 40.000. D'autre part, si nous défalquons, ainsi qu'il est juste de faire, les Juifs galiciens qui déclarent que leur langue est le polonais, mais qui ne sont pas Polonais (on en compte en Galicie 621.636) on obtient un total de 17 millions et demi, qui paraît aujourd'hui le chiffre le plus vraisemblable. Avec M. Czynski on peut le porter à 20 millions.

---

[1] Une statistique polonaise de Czynski, dont la dernière édition a paru en même temps que l'ouvrage de M. Niederle, donne un total de 20 millions. M. Niederle accepte ce chiffre. Tr.

[2] Ce nombre est approximatif. En 1900 il a été recensé 3.086.489 Polonais, 142.069 Mazoures, 100.213 Kachoubes, soit en tout 3.328.751. Mais il faut ajouter à ces chiffres au moins les deux tiers de ceux qui se déclarent bilingues (allemand et polonais, mazoure ou kachoube), soit sur 182.184, 121.450.

Il est très difficile de dresser à d'autres points de vue la statistique de la nation polonaise, parce qu'elle est partagée entre trois États dont la statistique n'est pas toujours dressée au point de vue des nationalités.

Cette observation s'applique particulièrement à la Russie où vit la plus grande partie des Polonais — presque la moitié. — Nous avons déjà donné quelques indications dans le chapitre consacré à la Russie. Le chiffre le plus important est le coefficient annuel de l'accroissement de la population, 1,5 p. 100. En Allemagne, dans les pays polonais nous trouvons 1,4 p. 100. Mais ce qui a diminué l'accroissement, c'est d'une part l'émigration, de l'autre la dénationalisation.

En ce qui concerne les Polonais de Galicie, nous avons des données plus accessibles. L'accroissement annuel en Galicie pour toute la province a été de 1890 à 1900 de 16,7 p. 100. Sur ce chiffre les Polonais d'après la statistique autrichienne, ont ſourni 14,52, soit annuellement 1,45 p. 100. (Dans ce chiffre figurent 15 p. 100 de Juifs.) Les Russes n'ont donné que 8,71 p. 100. En comparant ces chiffres avec les chiffres antérieurs nous constatons le progrès constant des Polonais. En 1851 on constatait déjà en Cisleithanie 11,45 ; en 1880, 14,86; en 1890, 15,84 ; en 1900, 16,59 p. 100. En Galicie, où les Polonais sont les maîtres du pays, leur nombre en cinquante ans s'est accru de 14 p. 100.

En ce qui concerne la durée de la vie, la proportion est la même chez les Polonais que chez les Russes galiciens. Le nombre des jeunes gens est supérieur à la moyenne (50,4 p. 100 ayant moins de vingt ans) ; le nombre des vieillards est peu considérable ; 12 p. 100 seulement ont dépassé la cinquantaine.

Le nombre des gens mariés est de 32,3 p. 100. Chez les Polonais de Russie on a compté, 60,6 p. 100 de célibataires hommes et 55,9 p. 100 de ſemmes, 37 et 36, 3 p. 100 de gens mariés, 2,24 et 764 de veuſs, ou veuves, 0,05 et 0,08 p. 100 de divorcés.

En ce qui concerne les sexes, on trouve chez les Polonais de Galicie 1.049 ſemmes contre 1.000 hommes ; dans la Pologne russe, la proportion est inverse, 989 ſemmes seulement. Mais on a évidemment compté tous les militaires. Le rapport des deux sexes est d'ailleurs un rapport d'égalité, sauf dans le gouvernement de Lomza, où l'on n'a compté que 925 femmes contre 1.000 hommes.

En ce qui concerne la religion, le catholicisme est la caractéristique du Polonais, comme l'orthodoxie du Russe. Il n'y a, pour ainsi dire, point de Polonais orthodoxes depuis que la tolérance a été proclamée en 1905. Les anciennes statistiques, par exemple celle de Lebedkine vers 1860, déclaraient d'après les documents officiels qu'il y avait 40.000 Polonais orthodoxes (uniates). Il y a également peu de Polonais appartenant à l'Eglise évangélique. On en rencontre surtout en Silésie et dans le nord de la Prusse. En revanche, les Mazoures de Prusse sont des évangéliques (96 p. 100 en 1906), et cette circonstance nous explique pourquoi ils se laissent facilement germaniser. Le catholicisme des Polonais est une de leurs armes les plus puissantes contre la germanisation. En Autriche on ne compte que 83,14 p. 100 de catholiques. Cela s'explique par ce fait que parmi les sujets qui se sont déclarés polonais il y a 14,7 p. 100 de Juifs. Il y a 1,8 p. 100 de protestants. On peut donc considérer catholique comme synonyme de polonais.

Dans la Pologne russe la proportion est celle-ci : 78,8 p. 100 catholiques, 4,7 p. 100 protestants, 14,05 Juifs et 6,57 orthodoxes, ou vieux-croyants de l'Eglise orthodoxe.

Les catholiques sont ici concentrés sur la rive gauche de la Vistule où l'on en compte de 70 à 80 p. 100. Seuls dans le royaume les gouvernements de Siedlec et de Lublin ne comptent que 66 à 62 p. 100 de catholiques, si l'on en croit le recensement de 1897. Après l'édit de tolérance du 17 avril 1905 les proportions ont singulièrement changé (voir plus haut, § 5), mais nous n'avons pas de données rigoureusement précises.

En ce qui concerne les Polonais de Russie voici les derniers résultats de la statistique :

Orthodoxes et vieux-croyants . . .	0,63	p. 100
Catholiques romains.	98,26	—
Protestants.	0,51	—
Juifs	0,59	—
Mahométans	0,01	—

Polonais est donc synonyme de catholique. Mais il faut noter que chez les catholiques, il s'est produit récemment une secte dite des Mariavites, à laquelle se rattachaient en 1906, 59.000 personnes. C'est dans la partie russe que la population polonaise fournit aux villes le plus fort contingent, 22,1 p. 100. On y compte 1,9 p. 100 de nobles et de fonctionnaires, 0,8 p. 100 de clergé, de bourgeois honoraires et de marchands 0,14 p. 100, de bourgeois 23,5 p. 100, d'agriculteurs 72,98 p. 100. Chez les Polonais d'Autriche il y a 65,6 p. 100 de laboureurs, 14,8 p. 100 d'industriels, 11,2 p. 100 de négociants, et 8,4 p. 100 de fonctionnaires.

Au point de vue de l'instruction publique les

Polonais ont encore beaucoup à faire, non seulement en Russie et en Prusse où le gouvernement a apporté de nombreux obstacles au développement des écoles, mais aussi là où il jouissent depuis longtemps d'une complète liberté, c'est-à dire en Galicie. Dans cette province la statistique a encore noté 40,8 p. 100 d'illettrés. Il faut d'ailleurs reconnaître que les Polonais en Russie (notamment les femmes polonaises), malgré toute la mauvaise volonté du gouvernement, sont d'une instruction supérieure à celle des Russes. Chez les Russes nous avons constaté 29,50 p. 100 d'hommes lettrés et 9,34 p. 100 parmi les femmes. Chez les Polonais la proportion est de 34, 78 p. 100 et de 29,40 p. 100.

§ 14. Différentiation. — Nous rencontrons aussi chez les Polonais des différences intérieures assez considérables ; mais elles ne donnent pas lieu de répartir leur nation en diverses nationalités. D'ailleurs la question a été assez peu étudiée et on ne s'est pas assez appliqué à distinguer au point de vue scientifique les divers groupes polonais. De nombreux matériaux ont été réunis, notamment, au point de vue du folklore, par Oscar Kolberg, plus récemment par Jean Karlowicz et par d'autres, dans la revue *Wisla* (La Vistule) et au point de vue anthropologique par J. Majer, K. Kopernicki, I. Talko-Hrynczewicz, W. Olechnowicz, L. Rutkowski, A. Zakrzewski. Le côté linguistique a été étudié dans ces derniers temps par St. Dobrzycki, J. Karlowicz et K. Nitsch, mais jusqu'ici toutes ces recherches n'ont pas été réunies et concentrées dans un ensemble. La répartition habituelle en grands et petits groupes a surtout pour base la tradition historique ; une répartition plus scientifique sera l'œuvre de l'avenir. La nation polonaise est généralement répartie dans les groupes suivants :

1° Le groupe grand-polonais occupe la Silésie, la Poznanie et la Prusse ;

2° Le groupe mazovien vit à l'est du précédent dans les bassins de la Vistule, de la Narew et du Bug ;

3° Le groupe petit-polonais est établi au sud sur la Vistule supérieure, jusqu'aux Karpathes et au San ;

4° Un quatrième groupe est formé par les Kachoubes sur le littoral de la Baltique.

Le groupe grand-polonais a le premier concentré les anciennes tribus, évidemment sous la pression de la race allemande, et sa langue est devenue dominante; c'est elle qui constitue l'idiome littéraire.

En revanche, la Mazovie et la Petite-Pologne, régions forestières et moins accessibles, ont gardé plus d'originalité et de caractère local.

En tenant compte des noms par lesquels le peuple distingue les tribus et les régions, les ethnographes polonais — par exemple Karlowicz — distinguent particulièrement les groupes suivants :

En Silésie les habitants des montagnes s'appellent Gorali[1], ceux de la région de Jablunkow, Jablonkowiane ou Jackowie ; ceux de la région centrale les Walachy, ceux des plaines Lachi ou Dolaci, ceux des bords de la Vistule (en polonais Wisla) Wislaci.

Les mariniers polonais qui conduisent les trains de bois sur la Vistule sont connus en Allemagne depuis le XVII^e siècle sous le nom de Wasser Polaken. En Poznanie et en Prusse on distingue les Paluci (cercle de Wagrowice et de Szubin) et, sur la rive gauche de la Warta, à partir de l'embouchure de la Prosna, les Porzeczane (riverains). La région qui va du lac Goplo à la Vistule et à la Netze (cercles d'Inowraclaw, de Strzelin, et de Bydgoszcz ou Bromberg) s'appelle la Kujavie prussienne. La Kujavie polonaise comprend les cercles de Nieszawa et de Wloclawek.

Les habitants du cercle de Krobia sur la frontière de Silésie et la rivière Orla s'appellent Chazacy ou Lesniacy (forestiers). Dans la Prusse royale où le pays de Chelm et de Marienbourg continue la Kujavie et où la Warmie (Ermeland) continue la Mazovie, sont établis les Borowiaks et les Kociewiaks. Un peu plus bas, à l'embouchure de la Vistule, on trouve les Zulawy.

Les Mazoures, depuis la frontière du nord jusqu'à Dzialdow au sud et à l'est jusqu'à la frontière russe, sont appelés par leurs voisins Tylosanie (parce qu'ils disent *tylo* au lieu de tylko [1].)

---

[1] Montagnards. Gora veut dire montagne. Tr.

Dans la Pologne russe on emploie surtout des noms de lieux : Bojary, Borowiacy, Gryczanie, Kopieniacy, Koziari, Nadrzeczanie (riverains), etc., etc... Les noms des principales tribus sont ceux des Kujaviens, des Kurpie dans les régions appelées la Pusta verte et blanche (districts d'Ostrolenka, de Kolys, de Prasnyce, de Makow, d'Ostrow, de Lomza), desKsienzacy dans l'ancienne principauté (Ksienstwo) de Lovicz, des Mazowsze dans les gouvernements de Suwalki, de Lomza, de Plock, de Varsovie et de Siedlec. La Podlasie (pays des forêts) polonaise se rattache au pays des Mazoviens. La statistique prussienne, notons ce détail en passant, affecte de détacher les Mazoures des Polonais à cause de leur religion réformée.

Dans la Petite-Pologne on rencontre aussi une infinité de dénominations locales, parmi lesquelles reviennent quelques-unes déjà connues et qui sont dues à des particularités topographiques : Gorals (montagnards), Zagorzane (d'outre-mont), Lachy, Mazury, Lasowci, etc...

Les ethnographes distinguent aussi les Polonais par régions : Kalisz, Piotrkow, Radom, Kielce, Lublin, Sandomir, Cracovie (c'est cette dernière qui a les plus beaux costumes populaires).

---

[1] Mot polonais qui veut dire seulement.

Tous ces groupes, en dépit de leurs différences, ont le sentiment d'appartenir à une seule nation, surtout depuis que l'oppression russe et allemande a surexcité chez eux l'idée de la nationalité et de l'union. Seuls les Mazoures de Prusse, que leur religion luthérienne sépare de la masse catholique, se rapprochent des Allemands. Ils parlent polonais, mais ils se sentent Prussiens et réalisent les espérances exprimées par les hommes d'Etat de Berlin, notamment les ministres Studt et Armim. Un publiciste allemand, Tetzner, a dit d'eux[1] : « Le Mazoure évangélique est Prussien de corps et d'âme et se sépare absolument du Polonais catholique. »

J'ajouterai ici quelques considérations relatives à l'anthropologie du type polonais.

Le type des gorals ou montagnards se distingue tout particulièrement de celui des habitants de la plaine. Les Gorals sont de taille moyenne (1^{m},681), de teint généralement clair ou mixte. (Talko Hryncewicz considère le type clair comme le type polonais primitif.) Ils sont surtout brachycéphales (entre 80,5 et 82,3). Quand on s'éloigne des Karpates pour monter vers le nord, la brachycéphalie fait place à la dolichocéphalie.

Les brachycéphales représentent en Galicie 83 p. 100, dans le département de Lublin

---

[1] Tetzner. *Slaven in Deutschland*, p. 133. Récemment une revue mazoure imprimée en caractères gothiques, mais écrite en polonais, affirmait ses sympathies pour la France. Tr.

78 p. 100 chez les nobles, et 59 p. 100 chez les paysans, dans le pays de Sandomir 77 p. 100, à Plock, chez les nobles 78 p. 100, 54 p. 100 chez les paysans, à Lomza 68-63 p. 100, à Varsovie 57 p. 100.

Le Goral représente donc un type spécial chez les Polonais, comme chez leurs voisins les Russes. Le teint est plus clair en général chez les Polonais de Galicie, que chez ceux de Varsovie.

Mais les proportions sont tout autres à l'est. Le type le plus pur est le type galicien ; les types de Lomza et de Lublin sont très mêlés. D'autre part, les recherches anthropologiques ont constaté un phénomène intéressant, c'est que la noblesse polonaise diffère beaucoup du type rural ; elle offre plus de brachycéphales, une taille plus haute, plus rarement des yeux clairs. Ce qui semble en partie confirmer la théorie qui lui attribue une origine particulière.

D'après Talko Hryncewicz le prototype polonais, c'est le montagnard des Karpathes.

Plus on s'éloigne de cette région, plus le type se transforme et accuse des mélanges. Voici encore un détail intéressant. D'après les dernières recherches d'A. Ivanovsky, les Polonais offrent au point de vue physique beaucoup d'affinité et de ressemblance avec les Grands-Russes. Ceci est intéressant au point de vue de la question des rapports des Grands et des Petits-Russes.

§ 15. — Le groupe polonais le plus excentrique est constitué par les Kachoubes et les Slowiency de la Leba. Beaucoup d'ethnographes les détachent des Polonais et les rattachent aux Slaves de Poméranie (A. Hilferding, Zubaty, Ramult et Beaudouin de Courtenay). L'origine polonaise est soutenue par I. Karlowicz, Brückner, Krynski, etc... Lorentz voit dans les Slowiency une branche indépendante à la fois des Kachoubes et des Polonais.

Nous avons décrit *grosso modo* le territoire occupé par les Kachoubes. D'après les travaux de MM. Ramult et Nadmorski il s'étend sur la rive gauche de la Vistule inférieure. Il est borné par une ligne qui va de Kamien (Kamin) par Czluchowo (Schlochau) Ferstnowo (Forstenau) vers Starzyn (Starsen) et de là par Bytow (Bütow), Lemborg au lac de Zarnow. Le long du fleuve la frontière court vers Dantzig et de là tout droit par Skarszewy (Schœneck), Leng, vers Kamien.

De ce noyau principal se détache un petit îlot compact qui se trouve sur les bords du lac Lebo à l'embouchure de la Leba et de la Lupa.

A côté du nom de Kachoubes, dont on ne connaît pas l'origine, on rencontre vers l'est des noms spéciaux : Karwatcy, Pomarency, Lyczacy, Kociewiacy, Borowiąci, Krajniacy et, sur le lac Lebo, ceux de Kabatcy, Lesacy, Belocy. Mais le plus curieux est celui de Slowiency qui remonte évidemment aux temps anciens et qu'on trouve déjà en 1586.

Les Kachoubes sont peu nombreux. D'après une statistique officielle de 1900 ils étaient au nombre de 100.213.

D'après une statistique antérieure de Ramult, il y en avait 174.831 dans leur territoire, au total en Europe 200.000 et 130.000 en Amérique (Etats-Unis, Canada, Brésil.) Au point de vue de la religion, la majorité est catholique. On ne compte que 6 p. 100 d'évangéliques parmi les Slowiency.

Les Kachoubes sont bien peu nombreux. Mais il n'y a pas lieu de désespérer de leur avenir; car d'une part ils vivent dans une région isolée près de la mer, d'autre part ils sont en rapports constants avec l'élément polonais qui les aide à se maintenir.

IV

LES SERBES DE LUSACE

§ 16. Introduction historique. — De la nation puissante des Slaves qui ont vécu pendant des siècles sur l'Elbe moyen et inférieur, il ne reste plus qu'un débris insignifiant, constitué par les Serbes des deux Lusaces ; c'est le groupe slave le plus rapproché des Tchèques au point de vue géographique et linguistique.

Au temps jadis les Slaves Polabes ou de l'Elbe (Laba) étaient établis dans les bassins de l'Oder, de la Sale et de l'Elbe. Nous pouvons — en faisant toutefois des réserves — suivre leur trace jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne. Mais celui qui admet le caractère slave des tombeaux à incinération dans la Lusace et la Silésie, peut remonter jusqu'à mille années au moins avant l'ère chrétienne. Il ne s'agit ici que d'une hypothèse archéologique ; mais il paraît beaucoup plus vraisemblable d'attribuer aux Slaves qu'aux Germains les tombes de ce type découvertes entre la Vistule et l'Elbe.

A l'époque où nous avons sur eux des données historiques un peu détaillées, les Slaves Polabes se répartissaient en trois grandes familles :

1° Les Obotrites dans le Mecklenbourg, le Lünebourg et le Holstein (jusqu'à la rivière Varnava), d'où ils pénétrèrent dans la Vieille Marche;

2° Les Lutitses ou Vélètes entre l'Oder, la mer, la Varnava et l'Elbe;

3° Les Serbes sur l'Elbe moyen entre la Verra, la Havel et la Bobra.

Depuis le temps où l'histoire constate l'existence des Slaves sur l'Elbe, leur histoire n'est qu'une longue lutte pour le maintien de leur existence ; cette lutte ils la soutiennent à la fois contre l'Empire germanique et contre l'Église Romaine. La campagne entreprise par les Allemands contre les Slaves Polabes avait un caractère tout ensemble politique, national et religieux. Les Slaves résistèrent avec énergie, mais la lutte était trop inégale. Les Allemands avaient pour alliés les Danois et parfois aussi les princes polonais et tchèques. Ils devaient succomber. D'ailleurs, ils n'étaient pas d'accord entre eux.

Sous Charlemagne et ses successeurs immédiats, les Allemands ne remportèrent que des succès insignifiants.

La dynastie saxonne fut plus heureuse; presque tout le pays des Polabes tomba aux mains des Allemands. La conquête fut achevée par les

Margraves. Les Slaves furent non seulement soumis, mais en peu de temps dénationalisés. A dater du XIIe siècle la colonisation allemande pénétra dans leur pays ; au XIIIe et au XIVe les Allemands avaient déjà la prépondérance, et au XVe siècle les Slaves ne présentaient plus que quelques rares spécimens de la race.

Dans l'île de Rugen (en slave Roüïana) les Slaves disparurent en 1404 ; sur l'Elbe, vers la moitié du XVIe siècle, ils n'occupaient plus que les districts de Lüchow et de Danneberg, la partie méridionale du district de Blekede, le tiers de celui d'Ulzen, et la partie septentrionale de la Vieille Marche (Altmark). Plus loin vers l'est on ne trouvait plus que quelques débris dans le Mecklenbourg qui était encore assez peuplé de Slaves au XIIIe siècle (entre les rivières l'Elda et la Suda), et dans le Brandebourg dans le district de Priegnitz (Brizan). Mais ce groupe assez considérable du Lünebourg ne réussit point à se maintenir. En 1671 il y avait encore là des Slaves ; vers 1700 ils étaient en grande partie germanisés ; le dernier groupe slave fut celui des Dravaines (Drawaïna) dans le cercle de Lüchow qui s'appelle encore aujourd'hui Wendland, pays des Wendes.

La langue slave disparut entre 1750 et 1766. C'est en 1751 que la messe fut célébrée en slave pour la dernière fois.

Dans les années 1890-1900 les journaux ont raconté, d'après A. Parczewski, que le recensement de 1890 avait trouvé dans cette région encore 570 Slaves Wendes. Mais c'était une erreur. Le recensement officiel avait bien trouvé dans le pays de Lüchow 570 Wendes, mais ils ne parlaient qu'allemand.

La langue slave dans cette région est morte depuis plus d'un siècle, ainsi que le constata du premier coup M. Muka envoyé en mission par l'Académie des Sciences de Cracovie.

D'ailleurs, le caractère slave se retrouve encore en grande partie dans le type et dans la manière de vivre des habitants du Wendland.

Primitivement les Serbes de cette région occupaient en masse compacte tout le pays situé entre la Sale, la Verra, la Fulda, le Havel supérieur, la Sprée. Ils s'étendaient jusqu'auprès de Francfort-sur-l'Oder, sur la Bobra inférieure, la Hvizda (Quéis). Le groupe comprenait les Serbes proprement dits entre la Sale et l'Elbe[1], puis les Lusaciens sur la moyenne Sale, et les Milczanes sur le haut Elster, la haute Sprée et la Neisse. Dès le XIe siècle les Allemands commencèrent à pénétrer dans ces régions; mais ils ne s'y multiplièrent qu'à dater des XIIIe et XIVe siècles. A cette époque la nationalité serbe commença à diminuer à l'ouest de l'Elbe; elle succomba définitivement à la suite de la guerre de Trente ans. La situation était meilleure dans la

---

[1] Ces Serbes sont désignés dans les textes latins du moyen âge sous le nom de Sorabes. Tr.

Haute et la Basse-Lusace réunies à la couronne de Bohême. Malheureusement, en 1635 le traité de Praguée céda le pays à la maison de Saxe. La nationalité serbe commença à décliner, surtout dans la Basse Lusace. Sa décadence ne fut arrêtée qu'au XIXe siècle par la renaissance littéraire qui rendit quelque énergie à ce petit peuple.

Grâce aux efforts de quelques patriotes la conscience nationale se réveilla, la littérature se renouvela, la langue slave fut introduite dans les écoles primaires et les Allemands de Saxe accordèrent à leurs compatriotes serbes un *modus vivendi* tolérable. Combien de temps cet état de choses durera-t-il ? Il est difficile de le prévoir.

La germanisation fait de grands progrès surtout dans la Basse-Lusace soumise aux Prussiens.

§ 17. FRONTIÈRE DE LA NATIONALITÉ. — En 1886 Muka sur sa carte ethnographique, la meilleure qui existe jusqu'à nos jours, fixait cette frontière par une ligne qui partait au sud de Lubija (Lobau), passait entre Rychbach (Reichenbach) et Wosporg (Weissenbach), passait à Nizka (Niesky), Reczice (Rietschen), se dirigeait vers Muzakow (Muskau) sur la Neisse, puis longeant la Neisse atteignait Barsc (Forst), passait à Gresna (Griessen), à Barklawa (Bærenklau), à l'ouest de Gubna (Guben). La ligne se dirigeait ensuite tout droit vers l'ouest par Luboraz (Lieberose), Mochow, Waldow, Bocklin (Burglehne) puis vers le sud sur Lubnjow (Lübbenau) sur Wotrowce (Bischofsdof), Kalama (Kalan), Rudna (Reuden) et Bukowina ; puis vers le sud-ouest la frontière contournait Komorow (Senftenber) Rolana (Ruhland) sur l'Elster, se dirigeait par Nadzichow sur Kamenc, Elstra, Biskupci (Bischofswerda), d'où elle tournait brusquement à l'est vers Velecin (Wilthen), sur la Lubia. Telle était la délimitation extérieure de la région dans laquelle la majorité du peuple parlait serbe ; il y avait dans cette région un territoire absolument serbe aux environs de Chotebuz (Cottbus) et de Grodk. Il y avait aussi de nombreux îlots allemands.

Sur la carte dressée en 1902 par A. Czerny le territoire a diminué et les Allemands ont gagné du terrain. Aujourd'hui la partie septentrionale de la Basse-Lusace n'est séparée de la partie méridionale que par une ligne étroite entre Grodk et Chotebuz sur les deux rives de la Sprée. Cependant Tetzner dans son livre, signale à tort la Basse-Lusace comme ne constituant qu'un îlot.

§ 18. STATISTIQUE. — Les chiffres constatent en effet que le nombre des Lusaciens diminue. Vers 1880-84, Muka avait, en voyageant de village en village, fixé le total des Serbes à 175.966. Il comptait 72.000 en Basse-Lusace et 103.000 en Haute-Lusace. La statistique officielle de 1900, ne compte que 93.032 Serbes, parlant seulement le serbe. Si on ajoute environ 23.000 bilingues parlant le serbe et l'allemand, on arrive à

116.810 âmes, et, si on rectifie ce chiffre d'après les évaluations de Parczewski, de Swjela et de Muka, on obtient environ 156.000 âmes, chiffre lamentable pour un peuple entouré et pénétré de tous côtés par la mer allemande. Ce qui favorise la germanisation, c'est la dépendance où les Serbes sont des Allemands au point de vue économique : le service militaire, la prédication allemande, l'absence d'une classe intellectuelle, l'isolement complet. Les Serbes qui se défendent le plus énergiquement, ce sont ceux de la Haute-Lusace, dont le centre intellectuel est à Bautzen (Budysin). En Saxe, sur 297 communes dites wendes [1] d'après le recensement de 1900, il y en a en tout 225 avec une majorité slave, et de purement slaves 7 seulement.

Nous n'avons pas d'autres données sur les Lusaciens, ni sur leur émigration. Il y a, paraît-il, des colonies en Amérique (en particulier dans le Texas Serbin, qui rappelle le nom de la nation, Giddingswenden, West, Yewa, Warda, Burleson) dont les habitants ont quitté l'Europe vers la moitié du siècle dernier, et qui conservent encore la tradition nationale. Il y en a aussi en Australie (à Angerspark, à Adelaïde près de Melbourne). Elles sont d'origine plus récente.

Les Serbes sont en grande majorité luthériens; il y a 15.000 catholiques qui vivent en grande partie aux environs de Budysin (Bautzen).

---

[1] Les Serbes de Lusace s'appellent, en allemand, Wenden. (Tr.)

§ 19. Différenciation. — Bien qu'ils ne soient qu'une bien petite nation les Serbes n'ont pas l'unité linguistique. Entre les idiomes de la Basse et de la Haute-Lusace, la différence est telle que les gens du peuple ont de la peine à s'entendre et que beaucoup de linguistes ont reconnu deux langues distinctes. Il y a en effet deux langues littéraires fondées sur les deux dialectes les plus éloignés, (celui de Kottbus et celui de Bautzen) et deux littératures. Cette dualité crée un grave péril, d'autant plus que les deux fractions sont divisées au point de vue politique. Kottbus appartient à la Prusse et Bautzen à la Saxe. En dehors de la langue, les deux groupes lusaciens diffèrent à beaucoup de points de vue pour ce qui concerne la vie domestique et le costume. D'après Muka la frontière des deux pays courait autrefois de Zahan (Sagan) sur la Bobra par Muzakov, Grodk, Kolany, Kupsk (Mückenberg), Wikow (Elsternverda) vers Bielagora (Belgern) sur l'Elbe, et elle est restée conforme à cette ligne pour ce qui concerne la population serbe.

V

LES TCHÈQUES ET LES SLOVAQUES

§ 20. Introduction historique. — Les Tchèques eux aussi appartiennent à la branche occidentale, ainsi que les Slovaques qui, à plus d'un point de vue, peuvent être considérés comme ne formant avec eux qu'une nation, bien que la destinée les ait déjà bien séparés et doive selon toute apparence élargir encore cette séparation. Ces deux branches sont issues d'un centre commun, qui, à côté du centre polonais et polabre, se trouvait quelque part au nord des monts Sudètes et atteignait peut-être la Moravie; c'est de cette région que les ancêtres des Tchèques et des Slovaques vinrent dans les régions où l'histoire constate leur existence.

Ils y vinrent du nord, peut-être tous ensemble d'un seul coup, peut-être à diverses époques. Les textes n'en savent rien ; l'archéologie, en admettant le caractère slave et particulièrement tchèque des tombes à incinération du type lusacien, peut seulement conjecturer que la Bohême et la Moravie auraient été occupées avant la moitié du premier siècle antérieur à l'ère chrétienne.

Le berceau des Tchèques et des Slovaques se trouverait donc plus au nord mais, en tenant compte des données archéologiques, on peut dans une certaine mesure les regarder comme étant des autochtones en Bohême et en Moravie. On peut en dire autant de la branche établie en Hongrie. Le D^r^ Czambel s'est plu à affirmer dans ces derniers temps que les Slovaques ne sont pas venus avec les Tchèques, qu'ils sont venus à part et d'une autre région, du sud-est, tout cela pour démontrer que les Slovaques n'appartiennent pas au groupe occidental, mais au groupe méridional. Mais cette théorie manque de base au point de vue historique et philologique. La parenté linguistique montre sans conteste que les Tchèques et les Slovaques appartenaient au même groupe que les Serbes de Lusace, les Polonais, les Polabes, et qu'ils opérèrent leur migration en même temps qu'eux.

Les Tchéco-Slovaques, après avoir franchi les Sudètes et les Carpathes, s'établirent d'abord au nord de la Bohême, de la Moravie et de la Slovaquie hongroise; au sud étaient établies des tribus gauloises, illyro-thraces, plus tard aussi les peuples germaniques des Marcomans et des Quades; après le départ de ces allogènes les Slaves s'étendirent non seulement sur tout le territoire où ils sont établis aujourd'hui, mais encore bien plus loin au sud. Ceci s'applique aux Tchèques de Bohême et de Moravie et aussi aux Slovaques de Hongrie; ces derniers ont encore de nombreux îlots dans les comtats d'Esztergom, de Budapest, au sud dans ceux de Bars et de Nógrad et des indications positives attestent que primitivement ils s'étendaient beaucoup plus vers le sud dans des régions où ils se rencontraient avec des colonies slovènes et bulgares.

A l'est, il est difficile de déterminer les anciennes frontières. La délimitation par le Vag, le Hron et la Tepla ne repose que sur des hypothèses. Nous savons cependant que la frontière de ce temps-là n'allait pas aussi loin qu'aujourd'hui — presque jusqu'à la Tisza. Car la plus grande partie des Slovaques occidentaux se compose de Russes assimilés à l'époque historique. Au nord les Gorals (Montagnards) Polonais avaient pénétré à travers les montagnes dans les régions de Trencsin, d'Orava et de Spies. Au nord la frontière suivait les monts Sudètes (les régions de Sluknov et de Friedland étaient serbes [1] et constituaient le district de Zagozd). Dans la Silésie, la région de l'Opava était tchèque. A l'ouest, les Tchèques, au XII^e^ siècle, d'où date leur histoire écrite, poussaient des pointes à travers les monts de Bohême (Bœmerwald, en tchèque Sumava) jusqu'en Bavière, au sud jusqu'au delà du Danube. Jusqu'où allèrent-ils dans la Pannonie ? Y ont-ils même été établis, eux ou les ancêtres des Slovaques ? On ne peut le déterminer avec précision. Suivant toute vraisemblance, ils allaient au moins jusqu'au lac Balaton, ainsi que l'atteste l'histoire des princes Pribina, Kocel et Svatopluk[1].

---

[1] Il s'agit, bien entendu, des Serbes de Lusace; voir le chapitre précédent. Trad.

De même que les autres peuples slaves, les Tchèques ne formaient pas au début une seule nation. Au début de l'histoire nous savons peu de chose de la situation intérieure en Hongrie et en Moravie. Il paraît cependant vraisemblable que les divers groupes qu'on rencontre encore aujourd'hui, les Tchèques proprement dits, les Hanaks, les Lahs, les Slovaques et les Valachs existaient dès ce moment-là. Seulement nous ne savons pas où était la frontière des Tchèques et des Slovaques : était-elle sur la Moravie inférieure et moyenne, comme le veut Schaffarik, ou plus loin à l'est ?

Nous en savons plus sur les Tchèques ; au x^e^ et au xi^e^ siècle, en laissant de côté les forêts limitrophes de l'Allemagne, nous voyons apparaître chez eux toute une série de tribus : au nord à partir des sources de l'Oharka en allant vers l'est, les Sedlicany, Lucany, Lemuze, Deczany, Litomerice, Psovany, Charvaty (Tchèques?), au centre les Tchèques, auprès d'eux les Zliczany et au sud dans le pays de Budiejovice (Budweiss) les Dudlèbes.

Parmi toutes ces tribus, la plus nombreuse et la plus forte fut bientôt celle des Tchèques ; grâce à leur situation centrale ils dominèrent bientôt les autres tribus et les fondirent en un peuple unique. Dès le IX^e^ siècle leur nom est employé pour désigner tout l'ensemble des tribus.

---

[1] Sur ces personnages, consulter mon ouvrage sur *Cyrille et Méthode* (Paris, librairie Franck, 1868).

Ainsi se forma cette nation. Établie à la ligne de partage des eaux du nord et du sud, près des sources de grands fleuves, protégée par des murailles naturelles, elle se développa dans des conditions excellentes. Et, sans les fautes de ses princes, qui par égoïsme portèrent des coups graves à sa prospérité et à son avenir, l'histoire de cette nation eût été tout autre et elle occuperait aujourd'hui dans le monde slave une autre situation que celle qui lui appartient.

Ce qui lui porta un coup terrible, ce fut la colonisation allemande en Bohême et en Moravie. Au sud, les Allemands s'avancèrent d'eux-mêmes le long du Danube ver l'Orient, refoulant les Tchéco-Slovaques établis dans cet région. C'était là un mouvement tout naturel et qui n'aurait jamais fait grand mal au développement de la nationalité tchèque, attendu que sur la Litava (Leitha) les Allemands se seraient bientôt heurtés aux Magyars.

Ce qui fit surtout du tort aux Tchèques, ce fut la colonisation allemande appelée dans le pays par les princes nationaux de la dynastie des Premyslides, Premysl Otakar I (1197-1230), Vacslav I (1230-1253) et surtout Premysl Otakar II (1253-1278) et leurs successeurs ; la noblesse et le clergé, notamment les moines, suivirent leur exemple. Par suite de cette colonisation, l'élément tchèque se trouva bloqué dans l'intérieur du pays par une ceinture de villes et de bourgs allemands, ceinture qui se resserrait sans cesse; d'abord sous les Monts métalliques et le Bœhmerwald, puis sur l'Elbe inférieur, puis dans le pays de Liberec (Reichenbach), Trutnov, Kladsko (Glatz) et dans la région des monts Jeseniky (Gesenke). En outre des groupes allemands s'établirent à l'intérieur du pays. A dater du XIIIe siècle la Bohême et la Moravie devinrent des pays bilingues.

Au point de vue du territoire la zone allemande ne fut ni large ni compacte; elle se constitua surtout dans les parties défrichées des forêts de l'ouest et du nord-ouest.

Au XIVe siècle, suivant le professeur Sedlaczek, la frontière des nations en Bohême partait de Kynwart vers Zdar, Kralupy, Chomutov (Komotau) qui était allemand, vers Most, puis vers Duchcov et Dieczin. Bilin et Teplitz étaient encore tchèques. Puis la frontière passait à Benesov qui était allemand, à Jablonna, franchissait le mont Iestied et atteignait les sources de la Jizera. Dès le XIVe siècle Liberec (en all. Reichenberg) était allemand. Les Allemands étaient établis dans les montagnes au delà de Vrchlaby (aujourd'hui Hohenelbe) qui était encore tchèque. Pilnikov, Trutnow, Zacler, Staré Buky étaient déjà allemands. Starkov restait tchèque, mais la région de Broumov, et le pays de Kladsko étaient germanisés. Olesnica et Rokytnice étaient tchèques. Au delà de Policzka et de Litomysl la situation était ce qu'elle est aujourd'hui. A Nemecky Brod il y avait une île allemande ; Jindrichuv Hradec était mixte, ainsi que Budejovice (Budweiss). Krumlov et Prachatice étaient mixtes ; les monts Kasperk étaient allemands ; dans la région de Domazlice la frontière était tchèque. Klatovy était mixte, Tachov allemand.

On connaît moins bien la pénétration allemande en Moravie et en Silésie. Dès le XIIIe siècle on voit en Moravie des villes fortifiées en grande partie allemandes. Dans beaucoup de villes, notamment à Brno (Brünn) et à Olomouc, à dater du XIIIe siècle se développe une bourgeoisie allemande. Les ordres religieux et le clergé contribuèrent à appeler les Allemands, notamment l'évêque Bruno que l'on a appelé le plus grand germanisateur de la Moravie. Dans le pays de Teschen la frontière tchéco-polonaise était dès le XIVe siècle ce qu'elle est aujourd'hui.

La Slovaquie appartenant à la Hongrie ne fut pas épargnée par l'invasion germanique. Dans la partie septentrionale — peut-être slovaque — la Pannonie, la germanisation commença à pénétrer dès le IXe siècle, ainsi que nous l'atteste un texte célèbre de 850 : *Conversio Bagoiarorum et Carantanorum*. Dans le nord de la Hongrie, dès le XIIe siècle, les régents durant la minorité de Geza II (1141-1161) appelèrent un grand nombre d'Allemands dans le comitat de Spiess pour faire contrepoids à l'attraction que la Pologne exerçait sur le comitat de Zvolen (magyare Zolyom). Suivant l'exemple de ces premiers colons les Allemands, à dater du XIIIe siècle, pénétrèrent par l'ouest dans les comitats de Pressbourg et de Nitra, par le sud dans ceux de Bars et de Honta où on ne les rencontre pas avant cette époque. Cette immigration se renforça particulièrement après l'invasion tatare de 1241. La Hongrie avait été ravagée et les rois, — notamment Bela IV — demandaient de nouveaux colons. Ainsi, à la fin du XVe siècle et dans la première moitié du XVIe siècle, il n'y avait pas dans les pays slovaques de commune où quelque famille allemande ne fût établie. Le centre et la base des colonies allemandes à côté des villes de Spiess, c'était l'association des villes minières avec Kremnitz à leur tête. Les sources mentionnent en premier lieu Krupina, en 1238, puis Banska Bystrica en 1255 et Nemecké Pravno en 1267. Cet état de choses dura jusqu'à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Deux lois promulguées par la diète en 1563 et en 1605 mirent fin aux privilèges des villes allemandes et à l'intrusion germanique. A dater de cette époque les Allemands du nord de la Hongrie furent tour à tour slovaquisés ou magyarisés. (Parmi les villes redevenues slovaques on peut citer Pukanec, Nova Bania, Bela, Lubietova et en grande partie Stiavnica et Banska Bystrica.)

A côté de la pénétration des régions frontières en Bohême et en Moravie il faut signaler, à dater du XIII^{e} siècle, l'influence de l'élément allemand sur l'intérieur du pays, sur les coutumes, sur la langue. L'allemand prend presque le rôle d'une langue officielle ; les habitants allemands reçoivent des privilèges. A la cour, chez les nobles, dans les villes, la langue allemande joue un tel rôle que des patriotes comme Dalimil[1] commencent à redouter la ruine de la langue bohême. Au commencement du XIV^{e} siècle les choses étaient allées si loin qu'au couronnement du roi Jean en 1311 la plus grande partie du peuple chantait en allemand et la minorité en tchèque.

Sous Charles IV et son fils Vacslav une réaction se fit au profit de l'élément slave. La noblesse et le clergé s'y intéressèrent. Cette évolution eut son couronnement dans les guerres des Hussites qui luttaient tout ensemble pour la foi et la nationalité tchèque. Les Allemands perdirent leur influence dans les villes ou furent entièrement chassés ; la langue tchèque reprit sa place : parmi les villes qui se slavisèrent on peut citer Zatec (Saaz), Litomerice (Leitmeritz), Usti sur l'Elbe (Aussig), Kralové Dvor, Jaromer, Kralové Hradec, Nemecky Brod, Czaslav, Kutna Hora, Pelhrimov, Susice, Budéjovice, Kaplice, Stribro et Pilsen étaient déjà tchèques à la fin du XIV^{e} siècle.

---

[1] J'ai depuis bien longtemps signalé l'importance de ce chroniqueur. Voir *Ma Bohême pittoresque et historique* (Paris, 1867).

A ce moment, en Bohême, en Moravie, en Sibérie, la langue tchèque devient officielle. Elle est proclamée la seule langue de l'administration à Opava (Troppau) en 1431, à Tésin (Teschen) en 1434, en Moravie en 1480, en Bohême en 1495. En somme, dans le courant du xv^e^ siècle la Bohême et la Moravie se tchéquisèrent rapidement, la conscience nationale se fortifia, d'autant plus que le germanisme s'affaiblissait dans l'intérieur du pays et dans les pays frontières. Néanmoins cette époque si brillante n'eut pas d'effets durables. Dès le xv^e et xvi^e siècle une partie du territoire tchèque fut de nouveau germanisée par suite de l'introduction du protestantisme et des efforts de la nouvelle dynastie. Puis vint une longue période de guerres et de persécutions qui désola des régions tout entières et alors les colons allemands arrivèrent de nouveau de la Misnie, du Voigtland, de la Franconie et du Palatinat. Ainsi, au moment même où la langue tchèque était officielle dans le royaume, où la littérature tchèque était florissante, une grande partie du sol tchèque était perdue.

Vint la défaite de la Montagne Blanche (1620) et les événement douloureux qui mirent la nation tchèque aux mains d'une dynastie allemande et absolue. En 1627 une nouvelle organisation fut imposée au pays, l'allemand acquis une importance qu'il n'avait jamais eue jusqu'alors. La Bohême se trouva engagée dans une série de guerres, de misères et de souffrances qui abaissèrent au dernier degré le nombre et l'énergie de la nation tchèque et la livrèrent en proie aux immigrés dont le nombre augmentait chaque jour. Beaucoup de familles qui conservaient fidèlement la tradition nationale émigrèrent, beaucoup périrent, beaucoup changèrent de nationalité. D'immenses domaines furent confisqués et passèrent aux mains des étrangers. Beaucoup de familles allemandes protestantes des plus distinguées durent aussi quitter le pays.

Ainsi, au xvie et au xviie siècle, la population allemande s'accrut et la ceinture germanique qui enserrait la Bohême s'élargit. A ce moment les Tchèques perdirent au nord les régions de Zlutice (Luditz), de Zatec (Saaz), où pourtant la langue tchèque se maintint jusqu'à la fin du xviie siècle, puis celle de Postoloprty[1] (Postelberg), Teplice (Teplitz), Usti (Aussig), Bilin, Lovosice (Litomerice ne fut germanisé qu'au xviiie siècle), Ceska Duba, Steti, Mimon, Vartemberk. Au nord-est ils perdirent les districts de Rokytnice, Vrchlaby, Hostinny, à l'ouest ceux de Primda, Hostoune, Ronsperk, Horsova Tyna, Straze, Bor, Plane, jusqu'à Manetin. Le pays allemand, tel que le décrivait dans les années 1699-1701 le pèlerin tchèque Antonin Frozin, est à peu près identique au pays allemand d'aujourd'hui. D'après les travaux de Slavik, on peut en dire autant de la

---

[1] Ce nom vient tout tout simplement du latin *Apostolorum Porta*. Tr.

Moravie à la fin du xviie siècle. Dans les deux cent cinquante dernières années il y a cependant eu quelques modifications au nord de la Moravie. Les villes d'Usov, Unczov, Zabreh et Silperk se sont germanisées.

D'autre part, chez les Tchèques la langue nationale et, avec elle la conscience nationale, s'évanouissaient de plus en plus sous la pression gouvernementale. La noblesse, la classe intelligente, la bourgeoisie cédaient tour à tour. Au xviiie siècle les patriotes désespéraient absolument de l'avenir.

En 1790 Pelcel disait que dans cinquante ans il serait bien difficile de trouver un Tchèque ; en 1810 Dobrovsky écrivait à Kopitar la fameuse lettre : « Causa gentis nostræ, nisi Deus adjuvet, plane desperata est ». Et encore en 1827 Jungmann dans un moment de découragement laissait échapper ce cri douloureux : « Nous avons eu cette triste destinée d'être les témoins et les complices de l'anéantissement définitif de notre langue maternelle ».

Et cependant quelques hommes réussirent à réveiller la nation, à sauver ce qui pouvait être sauvé. L'histoire de la littérature tchèque depuis la seconde moitié du xviiie siècle nous montre de manière admirable l'œuvre qu'a su accomplir un petit groupe d'hommes obscurs mais passionnés, enflammés pour une grande idée.

Réveillés par les progrès du libéralisme en Europe, par le Josephinisme, ils réussirent à ressusciter l'étude de la nation, à secouer la torpeur du peuple, d'abord chez les humbles qui avaient conservé la langue, puis dans la classe intellectuelle. Ce peuple tchèque dont l'existence semblait douteuse il y a cent ans, dont le pédagogue viennois Kindermann von Schulstein avait, en se fondant sur le nouveau régime scolaire, annoncé la prochaine disparition, ce peuple tchèque, il a aujourd'hui conscience de lui-même, il forme une masse compacte de six millions et demi d'hommes et il constitue une citadelle imprenable contre laquelle viennent se briser, impuissants, les efforts du germanisme acharné à la ruine des Slaves. Il n'y a qu'une chose à regretter, c'est que les circonstances politiques aient empêché l'union et l'assimilation des deux millions de Slovaques établis dans la Hongrie septentrionale.

§ 21. Frontières nationales. — La masse compacte des Tchèques et des Slovaques se répartit entre six régions administratives : en Autriche, dans le royaume de Bohême, le margraviat de Moravie et le duché de Silésie, en Hongrie, et, pour quelques fractions, dans la Silésie prussienne.

La frontière ethnographique qui sépare les Slovaques des autres Tchèques traverse la Moravie ; mais les Slovaques de Moravie sont tellement liés à la vie de la nation tchèque et s'en rapprochent tellement chaque jour qu'on peut considérer comme la véritable frontière la ligne politique qui sépare la Moravie de la Hongrie. Là, dans les Karpathes, se dresse une muraille qui sépare les deux groupes tchèque et slovaque et, à moins de circonstances imprévues, il est à craindre que leur unité primitive n'aboutisse au dualisme : Tchèques d'un côté, de l'autre Slovaques.

Grâce à une série de travaux ethnographiques, grâce aussi aux conflits aigus qui éclatent sans relâche sur la frontière tchèque allemande, nous connaissons bien cette frontière et c'est la mieux étudiée chez tous les peuples slaves. En partant à l'ouest de Novy Postrekov auprès de Domazlice elle passe au nord de Klence, contourne Stankov, se dirige vers Manetin, contourne Rakovnik, passe à l'ouest de Rouny, à Terezin (Theresienstadt) sur l'Elbe.

Sur la rivière Oharka l'élément tchèque a pénétré récemment dans les bassins industriels de Duchcov, de Most (Brux) et de Teplitz. A partir de Leitmeritz la frontière suit en général la rive droite de l'Elbe, passe à Libechov, à Bela (Weiswasser), monte au nord vers Svetla, passe à Skuhrov, et atteint auprès de la frontière le village tchèque le plus septentrional, Paseky, puis elle descend au sud-est dans la direction de Jaromer et remonte vers Upice d'où elle passe dans la Silésie prussienne où l'on compte une douzaine de villages tchèques ; elle redescend vers le sud, contourne les monts Orlice et entre à Silperk en Moravie. Dans cette province, la frontière par Pisarov, Bludov, Podstat se joint la frontière silésienne, contourne Novy Jiczin, remonte de nouveau à la frontière silésienne et se dirige vers Neplachovice sur la frontière prussienne. Elle pénètre dans l'intérieur de la Silésie prussienne et atteint la frontière polonaise[1] à Sulov d'où elle redescend vers le sud-ouest, vers Hodonin et suit le cours de la Morava, puis elle passe à Dacice à Chlumice, à Suchodol, à Kaplice d'où elle remonte au nord-ouest par Krumlov, Vimperk, Lusice, et rejoint Postrekov.

Dans cette région tchèque il y a un certain nombre d'îles allemandes :

Celle de Budiejovice (Budweiss) comprend quelques communes. Autour de cette ville le nombre des Allemands diminue beaucoup dans ce rayon. Celle d'Ihlava (Iglau) en Moravie.

Celle de Brno (Brünn). Celle de Rousinov, de Vyskov, et d'Olomouc (Ollmütz) en Moravie, et la plus considérable, la plus redoutable de toutes dans la région de Lanskroun, Mohelnice, Moravska Trebova (Mœhrisch Trübau), Svitau et Brezov, enveloppée de villes tchèques. Les villes de Krumlov de Moravie et de Hodonin sont aussi en majorité allemandes[2]. Il y a d'autre part des îles tchèques, mais assez faibles, dans la Basse-Autriche et dans la Silésie prussienne où l'on trouve des noms qui rappellent les traditions nationales, comme ceux de Husinec et de Podiebrady, de Grand et de Petit Tabor, etc.

---

[1] Nous abrégeons ici une longue énumération de localités qu'il ne serait possible de suivre qu'avec une carte détaillée.

[2] Voici quelle était en 1900 la proportion des Tchèques et des Allemands dans un certain nombre de villes : Brno, 38.365 et 68.762; Olomouc, 6.798, 13.982; Iglau, 4.228, 19.765; Znaym, 1.854, 14.014; Hodonin, 3,987, 4.976; Krumlov, 879, 1.233.

D'autre part, les Tchèques sont fort nombreux à Vienne (plus de 350.000), à Linz, à Budapest (4.100) à Berlin, à Dresde (3.188), à Zittau. On en trouve encore en Galicie dans le cercle de Zolkiew, dans le Banat hongrois, dans la Croatie-Slavonie (on en a compté jusqu'à 31.587 ; ils sont venus surtout entre 1880 et 1890). En Hongrie beaucoup de localités qui s'appellent Csehi évoquent le souvenir d'anciennes colonies. Quelques-unes sont déjà slovaquisées. En Russie, dans la Volynie, à dater de 1868, des colonies se sont établies dans les districts de Doubno, de Rovny, de Loutsk, de Jitomir, d'Ostrog, de Vladimir, de Glinsk, de Zdolbounovo, de Koupitchevo, — ces trois dernières sont les plus considérables — en Crimée, à Bohemka et Czechobrod et près de Novorossiisk à Kirilovka-Metodievka et Gliebovka, en Pologne à Kuczow, Zelow, Lodz. On a compté en Russie 50.385 Tchèques, dont 50 p. 100 en Volynie, 4.978 dans le gouvernement de Lodz, 3.360 au Caucase. En Bulgarie, il y a des colonies tchèques à Voïvodov et à Brslianitsi auprès de Plevna.

D'autre part, beaucoup de Tchèques se sont établis dans les Etats-Unis, notamment dans l'Illinois, le Minnesota, la Nebraska, les Etats de

New-York, de l'Ohio, du Texas et du Wisconsin; on évalue leur nombre à un demi-million. Dans la Nouvelle-Zélande, il y a près d'Auckland la colonie tchèque-allemande de Puhoj (environ 800 Tchèques).

§ 22. La région des Slovaques est maintenant assez bien connue en Hongrie. Elle part de Devinska Novaves — près de l'embouchure de la Morava dans le Danube — longe la frontière de Moravie et celle de Galicie[1] vers Stropkov au nord de Zemplin. De Stropkov elle passe à Breznice, Papin, V. Remety dans le comitat d'Ujgorod (Ungvar), atteint Huta, le village slovaque le plus oriental, puis elle se replie vers l'ouest par Lucence, Levice, Vrable, d'où elle pousse une pointe vers le sud jusqu'à Novézamky, puis elle touche Galanta, Pressbourg, et rejoint Devinska Novaves[2].

Dans l'intérieur du pays slovaque il y a des îles allemandes dans les comitats de Nitra et de Turocz, de Bars, de Gemer et de Spies (auprès de Kezmark et de Gelnice). Il y a aussi des îlots russes, polonais et magyares — particulièrement entre Vrablé et Nitra au nord et à Abauj à l'ouest de Kosice (Kasso).

---

[1] Cette ligne enveloppe quelques localités polonaises et russes.

[2] Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous avons omis ici un certain nombre de localités que le lecteur ne trouverait point sur les cartes générales. Le tr.

En revanche, il y a de nombreux îlots slovaques dans la Hongrie du centre et du sud, particulièrement dans les comitats d'Esztergom (Gran) et de Budapest. Ces îlots — notamment ceux de Kerepes et de Pilis — sont les restes de l'ancienne population slovaque. On en trouve encore au sud dans les comitats de Bèkes, de Bacska et de Torontal. Les îlots de Keresztur et de Kocava ont été revendiqués par le russe Gnatiouk pour sa nationalité. Mais les philologues tchèques (Pastrnek, Polivka), le russe Sobolevsky et le slovaque Czambel ont démontré que leurs habitants étaient originaires des comitats de Zemplin et de Sarys.

En Slavonie, Stara Pazova est une colonie slovaque; de même dans la Syrmie il y a des colonies slovaques à Ilok, Sid et Semlin. Dans le comitat croate de Virovitica, Punitovci est en grande partie peuplé de Tchèques et de Slovaques.

Une colonie slovaque évangélique s'est dans ces derniers temps établie en Bulgarie, à Mitropolie, près de Plevna.

D'ailleurs, la plus grande ville slovaque est Budapest où on en a compté officiellement 25.000 qui peuvent être portés à plus du double. Il y en a 50.000 à Vienne. Dans ces derniers temps ils ont émigré en très grand nombre dans l'Amérique du Nord.

§ 23. STATISTIQUE. — Les recensements officiels dans les parties allemandes de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie et à Vienne — de même que pour les Slovaques en Hongrie — se sont opérés généralement au détriment de la nation tchèque. On exerce généralement sur les gens de service, les petits employés, une pression immorale pour les obliger à déclarer comme langue usuelle l'allemand au lieu du tchèque. Aussi, si l'on veut connaître l'effectif réel de la nation, il est toujours indispensable de rectifier les chiffres officiels. En 1900, la statistique autrichienne avait compté 5.955,397 Tchèques (dont 3.930.093 en Bohême, 1.727.270 en Moravie, 146.265 en Silésie, 132.968 dans la Basse-Autriche, y compris Vienne avec 102.712. Mais M. A. Stepanek évalue le nombre des Tchèques et des Slovaques dans cette ville à 385.000).

En 1890, on a officiellement recensé à Vienne, 5,3 p. 100 et en 1900, 6,9 p. 100 de Tchèques. Nous disons donc :

Statistique officielle de 1900	5.955.397
Dans l'Empire allemand (chiffre approximatif)	115.000
Slovaques en Hongrie	2.019.641
Tchèques en Hongrie	50.000
Tchèques et Slovaques en Amérique (conjecture)	800.000
En Russie	55.000
Dans le reste de l'Europe	20.000
	9.015.038

D'après des conjectures vraisemblables, on peut augmenter le nombre des Tchèques de 2 ou 300.000 pour la Bohême, la Moravie et la Silésie, à Vienne de 2 ou 300.000; celui des Slovaques en Hongrie de 150 à 200.000; mais d'autre part il faut défalquer les Polonais et les Russes recensés comme Slovaques. On peut admettre quelques centaines de mille de plus en Amérique, soit environ un million pour les Tchèques et les Slovaques réunis. Ainsi donc nous obtiendrions pour les deux groupes un total de 10 millions à 9.500.000 (même en défalquant 100.000 Polonais et Tchèques considérés à tort comme Slovaques), soit pour les Tchèques sept millions et pour les Slovaques de Hongrie beaucoup plus de deux millions (environ 2.600.000). Je dois ajouter que les Tchèques dans leur domaine, — sauf les exceptions que j'ai indiquées — sont généralement de race pure et qu'au contraire les Slovaques sont parfois mêlés de Magyares. Le comitat le plus slovaque est celui d'Orava (97 p. 100) puis celui de Trencsin (92,7), celui de Lipto (92,5) et celui de Zvolen (89,3).

Chez les Tchèques de la Transleithanie on compte 1.056 femmes pour 1.000 hommes. Nous n'avons pas de données certaines pour les Slovaques. Mais, à en juger d'après les statistiques hongroises, le nombre des femmes excède aussi celui des hommes; par exemple dans les onze comitats de l'Ouest et du centre le rapport est de 1.000 : 1.060 (population civile, 1.050 en comptant l'armée), dans les comitats orientaux le rapport est de 1.000 : 1.097.

En ce qui concerne la longévité, si dans ces derniers temps les Tchèques sont, par rapport aux autres Slaves de la Cisleithanie, ceux qui ont le moins d'enfants, en revanche ce sont eux qui atteignent le plus grand âge.

Le nombre des individus de vingt ans est au-dessous de la normale (45,7 p. 100), mais celui des vieillards est au-dessus de la normale (15,6 p. 100 au-dessus de cinquante ans).

Les gens mariés représentent 36,5 p. 100, ce qui est un chiffre considérable. Seuls les Russes ou Ruthènes ont un chiffre supérieur en Autriche. La mortalité a été dans les contrées purement tchèques de 1881 à 1890, de 9,58 p. 100, de 1891 à 1900, de 9,9 (chez les Allemands de 6,64 et 9,67), soit en moyenne par an 0,97 p. 100, ce qui est au-dessous de la moyenne des autres nations. Pour les années 1890 à 1900 l'accroissement absolu n'a été chez les Tchèques que de 8,82 pour 1890-1900 ; pour l'Autriche, de 9,4 p. 100.

Il faut donc considérer comme inexacte la légende sur la rare fécondité des Tchèques, si l'on compare avec celle de leurs voisins les Allemands qui a été de 1890 à 1900, de 36,3 pour 100 habitants. La natalité tchèque a diminué par rapport à celle des Allemands et d'ailleurs elle n'a jamais été beaucoup plus considérable. D'autre part, chez les Allemands il meurt plus d'enfants et le nombre des enfants naturels est plus considérable[1].

De même chez les Slovaques, d'après les statistiques officielles, les conditions de la natalité sont moins bonnes qu'on ne l'imagine. La natalité chez les Magyares est plus considérable que chez eux ; et dans la plaine les mariages sont plus nombreux que chez les pauvres montagnards slovaques.

La natalité ici dépend du bien-être. En revanche, pour la même raison, la mortalité est très forte chez les Slovaques. En somme, d'après les renseignements recueillis par E. Stodola, l'aug-

---

[1] Notons ici que dans la Cisleithanie, si l'on compare les chiffres de 1851 à ceux de 1900, les Slaves augmentent et les Allemands diminuent. Voici le tableau qui a été dressé par M. Živansky et qui indique cette augmentation. Toutefois, il convient d'y faire quelques réserves :

Années	1851	1857	1880	1890	1900
Tchèques	22,74	24,39	23,77	23,32	23,23
Polonais	11,45	11,77	14,86	15,84	16,57
Russes	13,84	12,64	12,80	13,23	13,19
Slovènes	6,10	6,01	5,23	5,01	4,56
Serbo-croates	3,03	2,92	2,59	2,75	2,78
Slaves	57,18	57,73	59,25	60,15	60,44 p. 100
Allemands	36,12	34,71	36,75	36,95	35,78 p. 100

Dans le Transleithanie y compris la Croatie, M. Živansky note les chiffres suivants :

	1851	1880	1890	1900
Magyares	36,5	41,2	42,8	45,4
Serbo-croates	16,4	15,0	15,1	14,2
Slovaques	13,2	12,0	11,0	10,5
Russes	3,4	2,3	2,2	2,2
Roumains	17,0	15,4	14,9	14,5
Allemands	10,3	12,5	12,1	11,1

Ici ce sont les Slaves et les Allemands qui diminuent.

mentation de la population en 1900 par rapport au recensement de 1869, c'est-à-dire en trente ans, n'a été chez les Slovaques que de 20 p. 100 et chez les Magyares de 34 p. 100. Et encore chez les Slovaques l'accroissement de la population est diminuée par l'émigration.

L'émigration est également fatale aux Tchèques et aux Slovaques. Chez les Tchèques, par suite de circonstances économiques, elle se produit vers les villes industrielles allemandes, notamment vers Vienne, où naturellement ils perdent aisément leur nationalité. Le mouvement d'immigration des Allemands chez les Tchèques est presque insignifiant. En revanche, dans ces dix dernières années 70 à 90.000 Slaves ont quitté la Bohême. Autrefois c'était surtout l'émigration en Amérique qui affaiblissait les Tchèques. Aujourd'hui ce mouvement s'est ralenti, mais il est très considérable chez les Slovaques et il suffit à nous expliquer le faible accroissement de la population qui en 1851 constituait 13 p. 100 de la population totale de la Transleithanie, en 1886, 12 p. 100, en 1890, 11 p. 100, et en 1900 seulement 10,50 p. 100. Dans ces trente dernières années, d'après Stodola, il a émigré des 12 comitats slovaques 307.000 âmes — surtout en Amérique. Or, de 1850 à 1900, l'accroissement total des Magyares a été de 80 p. 100; dans ces chiffres figurent, il est vrai, 25 p. 100 d'allogènes plus ou moins magyarisés, soit 1,6 p. 100 annuellement; l'augmentation des Slovaques n'a été que de 0,66 p. 100 par an.

Au point de vue de l'éducation populaire et du nombre restreint des illettrés, la nationalité tchèque se place au premier rang parmi les peuples slaves. Les Tchèques sont même supérieurs aux Allemands d'Autriche; car, d'après les statistiques officielles, on compte en Bohême 93,77 p. 100 sachant lire et écrire et 91,84 p. 100 chez les Allemands, 68,53 p. 100 chez les Slovènes, 47,52 p. 100 chez les Polonais et 21,87 p. 100 chez les Russes ou Ruthènes.

En Hongrie, dans les comitats purement slovaques, le nombre des illettrés est de 32 p. 100, dans les comitats du centre où ils sont mélangés de Magyares et de Russes, il est de 42 p. 100.

En ce qui concerne les professions 43,1 p. 100 des Tchèques sont voués à l'agriculture, 36,5 p. 100 à l'industrie, 9,3 au commerce et à l'industrie des transports, 11,1 p. 100 aux services publics. Au point de vue industriel, seuls les allemands dépassent les Tchèques de deux unités (30 p. 100); au point de vue de l'agriculture les Tchèques passent après les Polonais (65 p. 100), les Slovènes (75 p. 100), les Serbo-Croates (89 p. 100) et les Russes de Galicie (63 p. 100).

En ce qui concerne les religions, les Tchèques sont en grande majorité catholiques (96,15 p. 100). On compte 2,4 p. 100 d'évangéliques. Chez les Slovaques de Hongrie les proportions ne sont plus les mêmes. On compte 70,2 p. 100 de catholiques, 5 p. 100 d'uniates, 23 p. 100 de protestants de la confession d'Augsbourg.

En Bohême 50.000 Juifs se sont déclarés tchèques et 6.792 en Moravie; 40.521 en Bohême et 34.261 en Moravie se sont déclarés allemands. La Hongrie possède actuellement la dixième partie des juifs du monde entier et ils se multiplient plus que les autres nations (14,8 p. 100). Ils se déclarent presque tous Magyares.

En étudiant l'histoire et l'ethnographie des Tchéco-Slovaques, on constate que les Tchèques ont commencé par perdre beaucoup plus de terrain qu'ils n'en gagnaient. Mais cette situation fâcheuse a cessé; la conscience nationale s'est développée; l'élan de tout un peuple a dressé une solide barrière contre l'envahissement germanique. Certaines pertes sont encore inévitables, mais elles peuvent être réparées. La partie la plus menacée est constituée par la frontière de la Moravie septentrionale où les Allemands concentrent aujourd'hui leurs forces. Ils voudraient réunir leurs masses compactes aux îles de Lanskroun, Zabreh, Olomouc et couper la Bohême de la Moravie. C'est ici que la nation tchèque doit surtout songer à agir et à se défendre.

D'ailleurs, l'accroissement des Tchèques est, par rapport à celui des Allemands, dans de bonnes conditions. Dans les dix dernières années les Tchèques ont augmenté de 8,49 p. 100 et les Allemands seulement de 1,96 p. 100.

Dans la région allemande les Tchèques ont augmenté de 0,1 p. 100 et dans la région tchèque, les Allemands ont diminué de 0,5 p. 100. La région la moins favorisée au point de vue tchèque est celle de Morasvka Ostrava (Mœhrisch Ostrau), où les Tchèques diminuent beaucoup.

Il importe de renforcer l'élément tchèque sur la frontière, de dresser contre l'argent allemand le capital tchèque, contre l'école allemande, l'école tchèque et, pour résister à tous les assauts, de renforcer la conscience nationale. Il faut renforcer l'élément tchèque au point de vue économique et physique, améliorer le bien-être, élever les intelligences.

En somme, les progrès des Allemands sur la frontière depuis un demi-siècle sont si insignifiants qu'il faudrait encore des siècles pour qu'il y ait lieu de s'en inquiéter.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que les pays tchèques se dépeuplent au profit des pays allemands. (En Moravie c'est plutôt le contraire.) Sur cent Tchèques en Bohême 33,46 p. 100 vivaient en 1890 dans les régions allemandes; en 1900, il y en avait déjà 34,61 p. 100. Pendant cette période décennale dans les régions allemandes il est né 8,1 p. 100 d'enfants allemands, et dans les régions tchèques seulement 4,8 p. 100. Ces phénomènes s'expliquent par l'importance de l'industrie allemande qui attire les Tchèques dans les régions allemandes.

Déjà les Allemands — du moins ceux qui

sont raisonnables — reconnaissent qu'on ne peut germaniser les Tchèques. Les chauvins seuls osent encore l'espérer, notamment ceux qui considèrent la Bohême comme un verrou (Querriegel) qu'on peut faire sauter pour ouvrir à leur race l'accès de l'Adriatique. Mais ils se trompent, comme se sont trompés ceux qui s'imaginaient qu'on pouvait dénationaliser les Polonais du royaume de Prusse.

La situation des Slovaques est beaucoup moins bonne en Hongrie ; ils sont privés de tous droits politiques et, à l'exemple de ce qui se passe en Prusse, on les menace d'expropriation. Ils se maintiennent néanmoins dans leurs anciennes limites contre les Magyares, ils ne fléchissent que légèrement dans l'intérieur de ces limites et, sans la magyarisation qui s'exerce avec énergie sur la nation, surtout sur les classes supérieures et sans une émigration considérable, le peuple se maintiendrait de lui-même, d'autant mieux qu'il s'assimile sans relâche les éléments polonais et russes, au nord et à l'est de son territoire.

Lorsque j'ai dressé en 1900 ma carte ethnographique des Slovaques, les Russes ont protesté contre les chiffres que la statistique présentait à leur détriment. Il a été démontré que les progrès des Slovaques n'étaient pas aussi rapides que je l'avais cru, mais ils existent cependant. Toute la Slovaquie de l'Est n'est que de la Russie slovaquisée et l'assimilation continue.

§ 24. DIFFÉRENCIATION. — La différenciation primitive des tribus n'a laissé chez les Tchèques aucune trace sérieuse. Toutes les nuances se sont nivelées avec le temps et celles qui avaient rapport à l'aspect physique, au langage, au costume dans ces derniers temps, ont presque entièrement disparu. Depuis la seconde moitié du XIX^{e} siècle, la civilisation moderne, l'école, le service militaire obligatoire et des facteurs analogues les ont de plus en plus unifiés. Ce n'est qu'en Moravie qu'il y a encore un peu de variété ; mais là aussi elle disparaîtra.

On distingue en Bohême trois dialectes principaux : celui du sud-ouest, du centre et du nord-est. Mais ils n'offrent pas des traits accentués qui les fassent reconnaître au premier abord. En revanche, on rencontre par-ci par-là des îlots ethnographiques qui, au point de vue de la langue et du costume, offrent un intérêt particulier et se distinguent par une dénomination spéciale. Ainsi, il n'y a pas bien longtemps à l'ouest la région de Pilsen et à l'ouest celle de Litomysl avec le dialecte de l'Orlice, avaient une physionomie particulière.

De même au sud-est se distinguent les Blataki (de *Blato*, marais, lac, dans la région située entre Sobieslav et Trebon) et dans la région sud-ouest de la Sumava, les Chodes, la plus typique de toutes les tribus tchèques[1], qui était autrefois établie entre Domazlice et Tachov, et qui est maintenant concentrée autour de Domazlice, le pays de Tachov ayant été en partie germanisé. C'est dans la région du mont Rip qu'on trouve le vrai type du paysan tchèque.

---

[1] On trouvera quelques notes sur les Chodes dans mon volume, *Le Monde slave* (2^{e} éd., Paris, 1897, p. 200). Tr.

Le caractère original des Chodes a donné lieu aux théories les plus diverses sur leur origine. Autrefois Paul Stransky, depuis Rüffer, Erben, Grabowski, ont supposé que c'étaient des Polonais établis comme colons par Bretislav I. Mais leur dialecte n'offre pas la moindre trace de polonisme. L'originalité des Chodes s'explique suffisamment par la région montagneuse et isolée qu'ils occupent, par leurs traditions et les privilèges dont ils jouissaient dès le XIVᵉ siècle comme gardiens des frontières.

L'originalité des tribus primitives s'est mieux conservée en Moravie. Là nous pouvons très bien distinguer trois types différents, non seulement par le dialecte, mais par les détails physiques et ethnographiques, notamment par le costume; bien plus, le peuple lui-même a conscience de ces différences et se plaît à les affirmer. Ce qu'on connaît le mieux jusqu'ici, c'est le dialecte et le costume. Les autres signes de différenciation n'ont pas été bien étudiés au point de vue scientifique.

Nous constatons d'abord que dans la région des monts de Bohême et de Moravie il existe un élément purement tchèque qui va rejoindre au Sud le domaine allemand.

Au nord-est de la Moravie et de la Silésie on rencontre les Lasi (leur pays s'appelle Lassko) qui occupent la région de l'Opava et la partie tchèque du pays de Tiesin (Teschen). et en Moravie la région où s'élèvent les villes de Pribor, Brusperk, Moravska Ostrava, Frydlant, etc. Le nom de Lasi n'est d'ailleurs pas employé couramment dans le peuple. On rencontre à côté de lui ceux de Valasi et d'autres noms locaux, Horale, Kozloviane, Dulani, etc. Le dialecte des Lasi porte de fortes traces d'influence polonaise.

Les Valasi proprement dits sont établis au sud des Lasi dans la région de Vsetin. Au point de vue linguistique leur idiome se rapproche de celui des Slovaques. Mais le peuple s'en distingue fortement et le costume est tout différent.

C'est un groupe d'origine purement slovaque auquel a été donné le nom des Valaques roumains qui du XI^e au XII^e siècle ont passé dans les Petits Karpathes et se sont assimilés aux indigènes.

La tribu la plus originale est celle des Slovaques moraves, primitivement identiques aux Slovaques de Hongrie, mais qui aujourd'hui en sont tout à fait différents par la vie et par les coutumes. Il ne reste en Moravie qu'un petit groupe de 18 villages qui conservent le caractère hongrois.

Chez les Slovaques de Moravie, le costume national persiste encore dans tout son éclat ; il est si varié qu'un ethnographe a pu distinguer 28 types absolument différents.

Les Slovaques pur sang occupent la pointe sud-est de la Moravie. A leurs groupes se rattachent trois anciens villages croates qu'ils ont assimilés.

Tout le reste de la Moravie appartient aux Hanaks. Autant les Slovaques sont vifs et sanguins, autant les Hanaks sont calmes et flegmatiques. Ils ont leur centre sur la rivière Hana, affluent de la Morava qui leur a donné son nom.

Leurs villes principales sont : Prerov, Olomouc (Ollmütz) et Prostejov. On les distingue en Hanaks rouges et en Hanaks jaunes, suivant la couleur de leurs culottes. On connaît parmi eux diverses tribus : celles des Baniaks, des Blataks, des Zabeczaks, des Moravciks, dont les noms rappellent certains détails de topographie.

On ne peut partager qu'en théorie le territoire slovaque. Au point de vue dialectologique, il se divise en trois régions : celle de l'ouest sur la Nitra et le Vag, celle du centre (sur le Hron et le Vag supérieur), celle de l'est qui s'étend depuis Gemer et Liptov jusqu'à la frontière de la nation. Les habitants de cette région sont considérés par beaucoup d'ethnographes comme des Russes slovaquisés et c'est un fait que dans les comitats de Spies, de Sarys, de Zemplin et d'Ujgorod (Ungvar) les Russes se slovaquisent de plus en plus. L'un des groupes les plus remarquables est celui des Sotaks dans le comitat de Zemplin.

Ils sont ainsi appelés parce qu'ils prononcent *so* au lieu de *tso*, et n'ont rien à voir avec les Satagues de Jordanes.

Notons encore comme noms locaux ceux des Maguranī dans le comitat de Spies, des Trpaci dans celui de Niredhazy. Parmi les groupes slovaques, le plus original est celui de la Detva, dans le comitat de Zvolen : un ethnographe hongrois, O. Hermann, a voulu voir chez les Detvanci, des colons venus d'Herzégovine, mais il s'est trompé.

Les anciens ethnographes, et, d'après eux, beaucoup de livres modernes, signalent comme constituant des tribus particulières des types de colporteurs, ramoneurs, vitriers, etc., qui représentent tout simplement des types nomades communs à toutes les nationalités.

Seulement les représentants de cette industrie sont originaires de telle ou telle région, par exemple les *dratenici*, marchands d'articles de fil de fer, sont originaires du comitat de Trencsin, etc. [1].

Ce qui est au point de vue tchèque bien autrement intéressant que ces nuances locales, c'est la distinction qui s'est établie entre les

---

1. De même en France, certains artisans sont particulièrement originaires de la Creuse, de l'Auvergne, de la Savoie, etc. Tr.

Tchèques et les Slovaques de Hongrie. Cette distinction s'est établie il y a bien longtemps; elle a été sanctionnée par une longue séparation; les Slovaques se sont détachés de la couronne de Bohême en 1031; malgré les relations qu'ils ont entretenues depuis avec les Tchèques, et beaucoup de tentatives de rapprochement, la séparation persiste et, à moins d'un miracle inespéré, elle finirait par aboutir au dédoublement de la nationalité primitivement unique en deux nations différentes.

Pendant de longs siècles, les Tchèques et les Slovaques de Hongrie, bien que parlant un dialecte différent, n'ayant ni les mêmes costumes, ni les mêmes coutumes, et vivant sous des souverains et dans des États différents, n'ont pas eu la conscience de ces différences. Les représentants de leur littérature proclamaient l'unité de leur langue et s'en réjouissaient.

On a dans ces derniers temps essayé de démontrer que les Slovaques étaient d'origine non-tchèque, qu'ils avaient été tout simplement tchéquisés par l'influence de la littérature religieuse, et que les divergences qui se sont produites récemment n'étaient qu'un retour vers un état de choses plus ancien.

Cette thèse, qui était celle de Czambel, récemment décédé, n'est pas suffisamment établie. Ce qui est certain, au contraire, c'est que les Slovaques et les Tchèques formaient au début une unité ethnique et linguistique avec quelques différenciations dialectiques, unité qui occupait la région située au sud des monts Sudètes et des Karpathes. Mais ce domaine commun était divisé par les Karpathes en deux régions dont l'une avait son centre à l'ouest, l'autre à l'est. Ces conditions géographiques donnèrent naissance à deux organismes politiques. Le Danube qui était leur lien naturel tomba aux mains des Allemands. En 1631 les pays slovaques furent détachés de la Bohême et de la Moravie. Les rapports religieux et littéraires entre les deux groupes ne réussirent point à renouer les liens brisés.

Les différences s'accusèrent de plus en plus entre les deux peuples. Chez les classes supérieures s'établit l'idée qu'elles appartenaient à des États différents, à une autre patrie, qu'elles avaient un autre idéal d'autonomie. Ces idées furent exprimées pour la première fois en 1787 et vers la fin de la première moitié du XIX^e siècle, à l'époque où la littérature slovaque se détacha de la littérature tchèque.

A dater de cette époque les Tchèques ont dû compter avec cette tendance qui remplace l'unité d'ailleurs purement théorique des deux groupes par deux unités, proches sans doute, mais indépendantes l'une de l'autre, et qui assigne une place spéciale aux Slovaques dans la série des peuples slaves.

L'histoire, la différenciation interne, la vie politique avaient suffisamment préparé le terrain pour ces événements. Se sont-ils produits dans l'intérêt de l'avenir des Slovaques? C'est là une question qu'il est aujourd'hui difficile et prématuré de résoudre. Nous n'avons qu'à reconnaître et à respecter l'individualité des Slovaques et à souhaiter qu'ils restent fidèles au sentiment de la solidarité et de l'unité morale de leur groupe et de la nation tchèque.

Au point de vue physique, d'après les dernières recherches, les traits caractéristiques des Tchèques sont une taille moyenne (169^{cm},2 chez les hommes, 157^{cm},3 chez les femmes) mais bien proportionnée; une capacité crânienne considérable; la rotondité du crâne (indice 83,3); un visage ovale de proportions moyennes; les cheveux sont bruns ou blond foncé; les yeux généralement clairs.

Les brachycéphales sont en majorité; sur 100 crânes, on trouve 1 p. 100 subdolichocéphale, 13,5 p. 100 mésocéphales, 56,5 p. 100 subbrachycéphales et 29 p. 100 brachy- et ultra-brachycéphales. Jusqu'ici on n'a pas encore pu démontrer de différences suivant les localités.

Une statistique dressée en 1880 a constaté sur 100 enfants, 38,17 p. 100 d'yeux bleus, 30,86 p. 100 d'yeux gris, 30,70 p. 100 d'yeux bruns; 44,04 p. 100 de cheveux blonds et 55,75 p. 100 de cheveux bruns ou noirs. Le type clair (yeux bleus et cheveux blonds) est représenté en Bohême par 18,3 p. 100, en Moravie par 15,9 p. 100; le type brun (yeux bruns, cheveux bruns ou noirs) par 23,4 p. 100 en Bohême, par 23,6 p. 100 en Moravie. D'ailleurs la croissance assombrit les teintes, ainsi qu'on a pu le constater par une statistique dressée pour l'exposition ethnographique de 1895[1]. Elle constata chez les adultes 75 p. 100 de cheveux foncés.

De tout ceci il résulte que le type tchèque ne constitue pas actuellement un type unique. Cette circonstance est encore plus frappante, si l'on considère la diffusion de certains détails, par exemple du teint. Ainsi le type clair (yeux bleus et cheveux blonds) ne se rencontre au centre de la Bohême et de la Moravie que dans la proportion de 14 p. 100; dans les parties montagneuses il atteint 20 à 25 p. 100 et dans certaines régions frontières où les Allemands sont en majorité au nord-est, il dépasse 30 p. 100. En revanche nous trouvons dans ces régions 20 à 25 p. 100 du type brun ; la proportion dépasse de près de 25 p. 100 dans les régions montueuses du Podripsko et du Podbrdsko; mais sur le plateau tchèque-morave elle n'atteint dans certains endroits que 11-15 p. 100.

---

[1] Sur cette exposition qu'il m'a été donné de visiter, voir mon volume *Russes et Slaves* (2ᵉ série, Paris, Hachette, 1896, p. 340 et suivantes). M. Niederle était un des principaux organisateurs de cette exposition. Tr.

VI

LES SLOVÈNES

§ 25. INTRODUCTION HISTORIQUE. — Les Slovènes représentent la fraction sud-ouest des Slaves méridionaux. C'est le dernier débris d'un groupe jadis puissant qui occupait au commencement du moyen âge les régions comprises entre le coude du Danube et la route Adriatique et qui pénétrait profondément dans les régions alpestres[1].

On ne sait à quelle époque les Slaves ont apparu pour la première fois dans ces régions. Des indices, malheureusement trop peu sûrs, semblent attester que, dès les débuts de l'ère chrétienne, ils avaient franchi le Danube et seraient apparus dans les régions du lac Balaton et de la Save. Mais on manque de preuves sérieuses, historiques ou archéologiques.

---

[1] Sclaueni, Stlaueni, Σϰλαβηνοί, Σϑλαυηνοί des anciens textes. Le mot Slovènes (dans la langue du pays Slovenec, Slovenka, en allemand Slowenen) est devenu à la mode depuis la période de renaissance nationale. Les Allemands employaient souvent les dénominations Winden, Windisch, qui se retrouvent dans beaucoup de noms topographiques.

On entend affirmer sans cesse que les Slaves sont autochtones dans la région des Alpes : ce sont là de vaines affirmations. Dans ces contrées vivaient avant l'ère chrétienne des Ligures, des tribus illyriennes, rhétiques, gauloises et des survivants de tribus non ariennes.

Ce qui est certain, c'est que, dès la fin du VIe siècle, cette région fut inondée de Slaves. A la date de 551 Jornandes ne les connaît pas encore. Car il mène la frontière des Slaves de la Vistule à la Drave inférieure. En 595 Thassilo, duc de Bavière, est déjà en lutte contre les Slaves du côté de la Korutanie (Carinthie); en l'an 600, nous savons qu'ils menacent l'Italie. Evidemment ce fut le départ des Lombards pour l'Italie qui facilita l'expansion des Slaves.

Au début de cette expansion ils s'établirent sur de très vastes espaces; mais leurs groupes n'étaient pas très denses et ils n'occupaient pas toutes les régions. A l'est et au nord ils avaient pour frontière le Danube, — sur la rive droite duquel les Tchèques débordaient par endroits — à l'ouest une ligne allant de Linz par Wels, Dachstein, Tauern, Dreiherrenspitze et de là par la pointe orientale du Tirol, jusqu'à Innichen et Udine.

Ainsi ils occupaient la moitié méridionale de la Basse-Autriche, toute la Styrie, la Carinthie, la Carniole, les territoires de Gradisca et de Gorica (Goritz), la région de Lienz dans le Tirol, c'est-à-dire l'est du Pusterthal, la Langau de

Salzbourg et la partie sud-est de la Haute-Autriche. C'est ce que nous attestent la nomenclature topographique, l'ancien nom de Sclavinia, et une série de documents immédiats sur les colonies slaves. Dans ce territoire les sources mentionnent de fort anciennes tribus, comme celles des Douliébes, des Souselci, des Stodoranes à côté des colonies croates.

Au début de leur histoire les Slovènes tombent sous le joug des Avares. Ils en sont délivrés par Samo (623-658). En revanche, ils ne savent pas résister longtemps aux attaques des Allemands de Bavière; leurs chefs durent devenir les vassaux de la Bavière (745-772). Puis ils furent soumis par les Francs (788) et par le Frioul. Leur pays fut envahi par des colonies allemandes qui travaillèrent systématiquement à le germaniser. L'Eglise catholique joua le rôle principal dans cette politique de germanisation. L'œuvre fut menée à la fois par le diocèse de Salzbourg et par celui d'Aquilée. La conversion au christianisme profita presque toujours à l'Allemagne. Le diocèse slave de la Grande Moravie n'eut pas une longue durée[1] et exerça peu d'influence.

A dater du viii^{e} siècle les Slaves alpins, qui avaient parfois dépassé les frontières dont nous avons fait mention tout à l'heure, commencèrent à se replier, notamment au nord entre la Carantanie et le Danube, dans la région appelée la Marche Orientale. Là au nord la colonisation allemande s'établit solidement sur le Danube, puis sur la Leitha et sur la Mur, dans la région de Celovec (Klagenfurt) et de la Drave supérieure. D'ailleurs elle ne descendit guère le cours de cette rivière. Puis elle pénétra sur les bords du lac Balaton, et, sans l'arrivée des Magyares et la défaite des Bavarois en 907, le germanisme aurait certainement envahi toute la Pannonie et le bassin de la Drave.

---

[1] Sur ce diocèse, voir mon livre sur *La conversion des Slaves au christianisme*, ch. vi et suivants. Tr.

La frontière germanique ne serait pas aujourd'hui sur le Raab supérieur, mais sur la Save inférieure. Les Magyares empêchèrent cette expansion, mais en revanche c'est à eux que — sauf quelques groupes — les Slovènes furent soumis. D'ailleurs, la rapidité avec laquelle les pays alpins furent germanisés s'explique par diverses circonstances. Les Slaves n'avaient jamais été très nombreux dans les régions alpines de la Marche orientale (Ostmark). Ils vivaient en groupes isolés et mêlés dès le début à des groupes allemands.

Dans les textes concernant la fondation des églises fondées par le prince slave Pribina et consacrées par Liufram, évêque de Salzbourg (850) nous trouvons quinze noms de chefs slaves et quinze noms de chefs allemands et nous lisons toute une série de noms de localités allemandes. Dans cette région les Slaves ne furent jamais très forts ni très compacts; aussi ne faut-il pas s'étonner de les voir disparaître dans l'Autriche proprement dite, dès le xii^{e} et le xiii^{e} siècle. Evidemment ils n'existaient en masses compactes que dans le sud, dans la Carantanie, c'est-à-dire dans la Styrie méridionale, la Carinthe et la Carniole, pays où ils se sont maintenus jusqu'à nos jours.

§ 26. Limites du territoire. — Aujourd'hui le pays slovène comprend : 1° tout le duché de Carniole (sauf l'îlot allemand de Hoczev (Gottschee), le nord de l'Istrie, Gorica, la région d'Udine dans le Frioul, la partie sud-est de la Carinthie, la Styrie méridionale et une petite partie de l'est de la Hongrie (les deux comitats de Vas et de Zalad).

En partant de la mer auprès de Trieste, la frontière de la nationalité slovène passe à Divina (Duino), Montefalcone, Gradisca, Kormin (Cormons), puis elle entre en Italie, englobe le pays à l'est de Cedad, Tarcenta, Resia et regagne la frontière de l'Etat autrichien à Kanin, puis elle gagne Potabl (Pontafel, en italien Pontebba), Saint-Hermagoras, Dobracz et Bielak (Villach) qui est en grande partie allemand. Elle franchit la Drave, passe près du lac Vrbsky (Woerther See), près de Kostanje (Kostenberg), Blatograd (Moosburg), Karnsky Grad (Karnberg), puis elle passe à Kerka (Gurk), se dirige vers Djekse (Diex), Kerczanie (Grentschach), Grebin (Griffen), Ruda (Ruden), Led (Lis), Labod (Lavamünd), Pernice (Pernitzen), St-Iernej, St-Pancrace, et Arnfels, qui est allemand.

Il y a cinquante ans les environs de ce bourg étaient encore slovènes. Ils sont aujourd'hui germanisés. La rive droite de la Mur de Sveczane à Radgona (Radkersbourg) est également germanisée. La frontière à Radgona passe la Drave et va par Potrna, Zenkova et Gorica vers la Hongrie. Là elle suit d'abord la frontière jusqu'à Serdica (Szerghaza en magyar), gagne Saint-Gothard qui est allemand et atteint le Raab. Puis elle tourne vers le sud, traverse Bergelin, Salovce, Krizevce (en magyare Tot Keresztur), Berkevce, Falkovce (Urdomb), Ladomir, Bukovnice (Bakonak), Velika Palina, traverse la Mur à Gornia Bistrica, laisse à droite des localités croates et suit ensuite la frontière politique de la Croatie, de la Styrie et de la Carniole. Là la ligne descend au sud vers l'Istrie, et regagne le littoral de la mer.

Certains philologues rattachent aux Slovènes, les habitants des Comitats croates de Varazdin et de Zagreb (Agram). Dans le recensement de 1900 où l'on tenait encore compte des Slovènes, il en a été déclaré 17.342, surtout dans les joupanies ou comitats de Varazdin et de Zagreb (Agram). Mais ils sont disséminés au milieu de la population croate.

Il y a encore un îlot slovène en Hongrie dans le comitat de Somod, dans le bourg de Tarany, où en 1900 il a été recensé 1.597 Slovènes contre 764 Magyares. On constate aussi des petits îlots dans l'intérieur de l'Istrie. En revanche il y a, particulièrement au nord et à l'est, de nombreux îlots allemands ; nous avons déjà signalé le groupe allemand de Hoczev (en allemand Gottschee) qui comprend un grand nombre de localités.

D'autre part la frontière du nord, et aussi celle qui touche la Hongrie, sont gravement menacées. En Carinthie et en Styrie les Allemands se sont emparés des fonctions publiques et des écoles et, grâce à leurs efforts, le nombre des Slovènes s'affaiblit considérablement. En Carinthie 101.050 Slovènes s'étaient déclarés en 1890 ; en 1900 le chiffre est descendu à 90.495 et il est à craindre que la prochaine génération ne soit germanisée. En Styrie, on avait compté en 1850 643.194 Allemands contre 363.750 Slovènes ; en 1900 on a compté 902.343 Allemands contre 409.521 Slovènes. Ainsi en un demi-siècle le nombre des Allemands a augmenté de 40,5 p. 100 et celui des Slovènes de 12,50 p. 100 seulement. Ces chiffres ainsi que nous l'expliquerons plus loin, ne sont pas rigoureusement positifs. Cependant on ne peut contester une sérieuse diminution du nombre des Slovènes dans toutes les régions qu'ils habitent. Voyez plus haut au § 23 le tableau de la natalité des peuples slaves qui accuse pour les Slovènes 6,10 p. 100 en 1880, 5,23 en 1890 et seulement 4,65 pour l'année 1900.

La frontière la plus menacée est celle de la

Carinthie et de la Styrie entre Arvez et Radgona où les Slovènes reculent sans cesse du côté du sud et se maintiennent seulement dans la montagne. En Hongrie ils sont rapidement magyarisés, notamment dans le comitat de Zelezna (en magyare Vas). D'ailleurs, même dans le Carniole, ils augmentent fort peu, ainsi qu'on va le voir.

§ 27. STATISTIQUE. — Avec les Serbes de Lusace les Slovènes constituent le plus petit peuple slave et aussi le plus menacé. Il est étranglé entre les Allemands, les Italiens et les Magyares, aussi sa natalité est-elle presque insignifiante.

En Autriche on en a compté :

En 1880	1.140.504
— 1890	1.176.672
— 1900	1.192.780

En Hongrie on en avait compté en 1890, 94.992 (y compris 20.987 pour la Croatie et la Slavonie). En 1900 la statistique les a négligés. De 1890 à 1900 l'accroissement total pour l'Autriche tout entière a été de 9,4 p. 100, tandis que pour les Slovènes il était seulement de 1,37 p. 100.

Voici quel est pour l'année 1900 le total général des Slovènes :

En Autriche	1.199.786
— Italie.	35.000
— Hongrie et Croatie	102.000
— Amérique.	100.000
Autres pays	20.000
	1.456.786

Trsteniak qui baisse le chiffre pour la Hongrie a compté 1.416.580, Klima, 1.444.364. Les chiffres que nous proposons réclament probablement quelques corrections pour la Cisleithanie.

Ainsi en Carinthie, les spécialistes en comptent 40.000 de plus que les statistiques officielles. Pour Trieste et sa banlieue la statistique de 1900 n'a compté que 16 p. 100 de Slovènes contre 77 p. 100 d'Italiens. Or, lors des élections de 1907 les candidats slovènes ont eu plus de voix que les Italiens. L'un d'entre eux a même été élu. Nous pouvons donc hardiment évaluer le nombre des Slovènes à un million et demi.

Si peu nombreux qu'ils soient, les Slovènes n'ont pas à redouter la perte de leur nationalité par ce qu'ils ont à eux une province tout entière, la Carniole; il suffit qu'ils réussissent à renforcer la conscience nationale et à développer l'instruction publique. Leur situation politique est fort importante par la race slave ; c'est eux qui interdisent aux Allemands de réunir l'Adriatique à la Mer du Nord [1].

En ce qui concerne l'éducation, les Slovènes sont supérieurs en Autriche aux Polonais, aux Russes, aux Serbo-Croates. Ils ne comptent que 23,9 p. 100 d'illettrés. Le rapport des deux sexes est de 1 032 femmes pour 1.000 hommes (1.098 en Carniole). Au point de vue de l'âge ils ne comptent que 45,8 p. 100 de sujets plus jeunes que vingt ans, mais en revanche 18,9 p. 100 au-dessus de cinquante; la proportion des gens mariés est de 32,2 p. 100, par conséquent inférieure à la normale.

---

[1] J'ai déjà exprimé ces idées en 1868 dans un article publié par *La Revue moderne* et qui a été réimprimé dans mon volume *Le Monde slave* (2^e éd., p. 43, Hachette, 1897) Tr.

En ce qui concerne la natalité, elle est depuis ces dernières années très faible en Carniole : de 1890 à 1900, 1,84 p. 100 ; celle de l'Autriche prise dans son ensemble est de 9,44 p. 100. De 1880 à 1890 le coefficient avait été de 9,44. Pour tout l'ensemble des Slovènes le coefficient n'est que de 1,37 p. 100.

Ainsi donc, le développement de la nation semble arrêté. Ce phénomène est dû en partie à la dénationalisation, en partie à l'émigration et aussi à des recensements inexacts.

Au point de vue religieux les Slovènes sont presque absolument catholiques (99,9 p. 100). Au point de vue des occupations 75,4 p. 100 se livrent à l'agriculture, 13,4 p. 100 à l'industrie, 3,5 p. 100 au commerce et 7,7 p. 100 aux services publics.

§ 28. Différenciation. — Au point de vue linguistique il y a d'assez nombreuses différences ; mais elles ne sont pas très profondes (voir plus loin ce qui sera dit de la dialectologie des Slaves méridionaux). Pour désigner les divers groupes de la nation les Slovènes se donnent surtout des noms géographiques, empruntés aux frontières politiques : Krajnci (Carnioliens), Primorci (gens du littoral maritime), Korosci (Carinthiens), Goriczani (Goriciens), Styriens ou des noms d'un caractère encore plus local, empruntés à l'orographie et à l'hydrographie. En Styrie on distingue les Pohorianci, les Polianci de la Mur et de la Drave, les Halozanes, en Carniole les Gorenici (gens d'en-haut), Dolenici (gens d'en bas), les Notranjci qui parlent des dialectes différents. Au nord de la Mur les Prekmurci (Transmuriens) offrent un type intéressant. Au nord-ouest de l'Istrie les Savrini ou Bresavi sont encore des Slovènes pur sang, ainsi que les Berkini au nord de l'Istrie. En revanche les Fuczki aux environs de la ville de Buzet (Pinguente) et le Cici sont des Croates des dialectes *Kaïkavski* et *tchakavski*[1]. De même les Kraïnci blancs — ainsi nommés de leur costume — qui sont établis entre Hoczevje et la rivière Kulpa sont aussi du dialecte kaïkavski.

Bien que certains philologues rattachent les Kaïkavci de Croatie aux Slovènes, nous les rejetons au chapitre suivant; eux-mêmes se considèrent comme Croates.

Un groupe fort intéressant, particulièrement étudié par le professeur Beaudoin de Courtenay[2], est le groupe des Resians établis dans le Frioul, aux environs d'Udine. Ils sont croisés de sang serbo-croate et peut-être d'un autre, ce qui explique pourquoi leur langue se partage en quatre dialectes. Ces Slaves du Frioul sont établis dans huit communes purement slovènes du cercle de San Pietro, dans trois communes et quelques localités mixtes des cercles de Taranto, Cividale, Gemona, et dans la commune purement slave de Resia (cercle de Moggio). Beaudouin de Courtenay estime que les Slaves des cercles de Gemona et de Tarcento sont des Serbo-Croates, ceux de Stara Gora et de Cividale des Slovènes; d'après lui les habitants du cercle de San Pietro sont des Slovènes croisés de Croates et les Résians, le produit du mélange d'un peuple non aryen avec les Slaves primitifs.

---

[1] Ces mots seront expliqués plus loin. Tr.

[2] Polonais, malgré son nom français, M. Beaudouin de Courtenay réside aujourd'hui à Pétersbourg. Tr.

VII

LES CROATES ET LES SERBES

§ 29. INTRODUCTION HISTORIQUE. — Les Croates et les Serbes appartiennent comme les Slovènes et les Bulgares à la famille sud slave ou Iougoslave [1]. Ils formaient au début un groupe unique que l'histoire a divisé en deux parties, en deux nations, les Serbes et les Croates. Ces deux nations, bien qu'elles aient conscience de leur parenté, revendiquent toutes deux une vie autonome.

Il y avait même naguère des distinctions entre les diverses parties de la future unité serbe et de la future unité croate. Mais ces distinctions n'étaient pas profondes. C'étaient des nuances dialectiques, des organisations de tribus différentes, des foyers politiques distincts, etc.

Au début nous nous trouvons en présence d'un ensemble de tribus appartenant à un même groupe, appartenant à un même type linguistique avec de très légères différences ; ce groupe quitte son domaine primitif dans la région des

---

[1] Ioug veut dire sud. Tr.

Karpates, s'avance vers le Danube, puis la Drave, la Save et la péninsule balkanique : les diverses tribus s'établissent sur une étendue considérable, sans unité géographique ; elles sont séparées par des montagnes ; elles communiquent difficilement entre elles. Elles s'isolent les unes des autres, elles se concentrent en différents groupes politiques, elles s'assimilent les débris des nations autochtones. Au nord-ouest se forme la région croate — au sens le plus large du mot — bornée au x^e siècle par la mer jusqu'à l'embouchure de la Tsetinia, établie sur la Kulpa et la Drave — on ne sait pas très bien où était la frontière du côté de la Bosnie — et de l'autre le domaine serbe au sens le plus large du mot, comprenant tout ce qui était à l'est de la Croatie jusqu'aux monts Char (Charplanina) et la région de la Morava. A cette région serbe Constantin Porphyrogénète ajoute les tribus maritimes du sud entre la Tsetinia et la Piva, Skadar et Dracz (Scutari et Durazzo). Mais primitivement ces régions n'appartenaient pas aux Serbes. A quelle époque les Serbo-Croates occupèrent-ils ce territoire ? Nous ne le savons pas exactement.

Certaines familles, peut-être même des tribus, passèrent le Danube avant le v^e siècle, mais l'immigration totale n'eut pas lieu avant le v^e ou le vi^e siècle. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'ils ne vinrent pas au vii^e siècle sous le règne d'Héraclius (vers 630-640), comme le raconte Constantin Porphyrogénète d'après la tradition; c'est qu'ils prirent part au mouvement général d'immigration des Slaves, vers la péninsule balkanique au v^e^ et au vi^e^ siècle.

Dès les origines l'histoire de ces Slaves, obéissant aux influences géographiques, suit deux courants différents. Les tribus du nord-ouest établies dans des conditions avantageuses auprès de la mer constituèrent les premières un état considérable (peut-être dès le vii^e^ siècle, mais surtout au cours du ix^e^ et du x^e^). Ils lui donnèrent le nom de Croatie, dont on ignore d'ailleurs l'origine et dont il n'existe point d'explication satisfaisante.

Les tribus du sud et de l'est étaient éloignées de la mer; elles habitaient une région montagneuse et pauvre; elles n'arrivèrent à la vie politique que plus tard, vers le x^e^ ou xi^e^ siècle. Elles se groupèrent autour de la tribu des Serbes qui était établie primitivement sur les rivières Tara, Lim et Ibar. C'est dans l'ancienne Rascie qu'on rencontre pour la première fois le mot Srbia. Ce nom se répandit dans la région du sud-ouest détachée de l'unité croate. Désormais deux destinées politiques se développèrent parallèlement, souvent même en lutte l'une contre l'autre; et le divorce politique s'opéra définitivement lorsque la Croatie en 1102 se trouva rattachée à la couronne de Hongrie. En 1526 elle passa avec cette couronne sous le sceptre des Habsbourg.

De leur côté au xii^e^ siècle les Serbes se préparaient à la période la plus brillante de leur histoire, période inaugurée par le grand joupan Etienne Nemania (1168-1196). L'abîme s'élargit encore lorsque les deux groupes se trouvèrent séparés au point de vue religieux. Les Croates, par suite de leurs rapports politiques avec le pape, avaient reçu de Rome la couronne royale, la liturgie et la hiérarchie catholique. Les Serbes, eux, avaient recu le christianisme de Byzance et recurent aussi de Byzance une église autocéphale, du temps de l'archevêque Sava frère du tsar Etienne, le premier couronné. Cette double influence ecclésiastique pénétra profondément toute la vie nationale et se manifesta dans la littérature.

Tandis que les Croates se servaient de l'alphabet latin, les Serbes employaient l'alphabet cyrillique. Les premiers se rattachaient à la culture latine ; les seconds à la culture byzantine.

La puissance serbe fut détruite par les Turcs à la bataille de Kosovo (1389) ; mais ils ne se rapprochèrent plus des Croates. Soumis aux Osmanlis, ils conservèrent leur caractère national, ils retrempèrent leur énergie et au début du XIX^e^ siècle, après les insurrections du 1804 et de 1815, ils reconquirent peu à peu leur autonomie politique.

La principauté de Serbie apparut comme un noyau sérieux apte à concentrer tous les éléments serbes du Balkan dans une nouvelle unité nationale.

Pendant ce temps les Croates épuisaient malheureusement leurs forces dans des luttes perpétuelles contre les Turcs et dans des luttes pour l'autonomie intérieure ou pour la dynastie. Dans ces derniers temps le gouvernement serbe et le gouvernement autrichien ont également trompé les espérances de la nation croate-serbe.

Récemment l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine à l'Autriche a réduit à néant tous les rêves de la Grande Serbie.

Cette situation politique a exercé une profonde influence, non seulement sur la situation intérieure des deux parties primitivement unifiées, mais aussi sur leurs rapports réciproques.

Il s'est bien produit de 1830 à 1840 un mouvement dit illyrien qui visait à les réunir, mais il n'a point eu d'autres résultats que d'unifier la langue littéraire pour laquelle le dialecte dit *chtokavski* a été adopté ; mais au point de vue politique, chacune des deux parties malgré l'unité primitive du langage, différenciée seulement par des nuances dialectiques, a suivi sa voie propre.

Leur développement a été singulièrement entravé par les circonstances extérieures. Ce furent d'abord les invasions turques et la servitude qui les suivit. Beaucoup de groupes durent émigrer de leurs anciennes résidences pour chercher un asile plus sûr. Au début, la colonisation serbe remonta d'abord vers le sud le cours de la Morava. Les premiers centres, les premières capitales furent Novipazar, Prichtina, Prizren et Skoplie.

Mais l'arrivée des Turcs déplaça complètement le mouvement. A dater du XVIe siècle, les Croates se reportent vers le nord, et plus encore les Serbes. Pour échapper à l'oppression turque, des colonies croates s'établissent en Hongrie, dans la région située entre le cours moyen du Raab, le lac de Ferto-Tava (Neusiedel), Pressbourg et Vienne. Quelques-unes poussèrent même jusqu'en Moravie et dans la Hongrie intérieure.

Ces émigrations ont beaucoup modifié le type primitif des populations serbes. Des régions où était naguère le foyer et le cœur de la nation, de Kosovo Polé, de la Vieille-Serbie, des centaines de mille hommes vinrent s'établir dans les régions relativement paisibles de l'Autriche-Hongrie.

Ce mouvement débuta dès la fin du XIVe siècle, après la bataille de Kosovo (1389) et la prise de Skoplie par les Turcs (1391), alors que les Turcs commençaient à marcher sur la région du Lom, la Bosnie et le pays de Khoum, et ensuite vers le nord. Les Serbes durent alors reculer vers le Danube et reporter leur centre vers Krouchevats et ensuite vers Semendria. En 1459, les Turcs anéantirent définitivement la Serbie, et, en 1463, la Bosnie. Les Serbes se mirent alors à passer en grandes masses de l'autre côté du Danube et de la Save. Vers 1481, 50.000 d'entre eux émigrèrent de la région de Krouchevats, et ces émigrations se répétèrent plusieurs fois du XVI^e au XVIII^e siècle, notamment après la défaite des Turcs devant Vienne, en 1683, et après le traité de Karlovci (Karlowitz) en 1699, à la suite duquel les Turcs durent renoncer définitivement à la Hongrie et à la Transylvanie. La colonisation serbe était bien vue par l'Autriche, et la Cour de Vienne n'hésita pas à promettre des libertés et des privilèges, dont bien peu furent plus tard réalisés. Aussi, à diverses reprises, notamment en 1750 et 1752, les Serbes quittèrent l'État autrichien et allèrent s'établir en Russie, dans la Nouvelle-Serbie, dont nous parlerons plus loin.

Dès le début du XV^e siècle, nous trouvons des colonies serbes dans l'île de Czeplo, puis ensuite dans la Syrmie, la Baczka, le pays de Torontal et de Temesvar. La grande migration dans ces contrées eut lieu en 1690, sous la conduite d'Arsène III Tsernoïevitch, patriarche d'Ipek (Petch), qui emmena, dit-on, 80.000 hommes; une autre eut lieu en 1737 sous la conduite d'Arsène Iovanovitch. En Styrie, il y eut, dès le XVI^e siècle, des colonies serbes auprès de Ptuj. Le domaine primitivement slave de l'ancienne Serbie fut tellement dépeuplé qu'il fut occupé par des réfugiés albanais; aujourd'hui encore, nous pouvons constater l'existence de ce coin albanais de plus en plus aigu qui pénètre au cœur même de l'ancienne Serbie, jusqu'à Kosovo Pole et qui pousse sa pointe jusqu'au royaume actuel. La région de Kosovo Pole s'appelle aujourd'hui Arnaoutluk (le pays des Arnautes ou Albanais) et, d'après les renseignements fournis par Nouchitch, il y a là bien peu de villages sans Albanais, et il y en a beaucoup qui n'ont point de Serbes, bien qu'ils portent des noms serbes. Les trois quarts de la population se composent de Serbes albanisés. Il y a quelques années, les Albanais s'étaient même établis dans la principauté de Serbie, sur les rivières Toplitsa, Iablanitsa et Morava; ils sont partis après la guerre de 1878 et la région a été de nouveau occupée par les Serbes. En 1900, on n'a compté en Serbie que 2.151 Albanais, presque tous dans le cercle de Vrania, où l'on trouve à côté d'eux 205.000 Serbes.

Ce recul de la nationalité serbe vers le nord a été le résultat des guerres turques, et ce n'est que depuis quelques années que la Serbie a senti combien elle avait perdu et combien peu elle avait acquis : car la région de Novipazar et de Kosovo est la clef de voûte de son avenir. La question albanaise est une question vitale pour la Serbie.

D'ailleurs, dans la partie serbe de la péninsule balkanique, il y a eu beaucoup de migrations intérieures entre les diverses régions, migrations qui ont été récemment étudiées par M. Tsviitch. Dans ces mouvements, la Serbie a joué un rôle passif; un rôle actif a été joué par l'Herzégovine, le Monténégro, et une partie de la Macédoine.

Si les Serbes, au sud-ouest, reculent devant les Albanais, au nord-est ils reculent devant les Roumains. C'est ce que l'on constate, non seulement dans le banat hongrois, où un grand nombre de villages roumains portent des noms serbes, mais aussi dans le royaume de Serbie où, dans un repli du Danube, entre Milanovats et Zaïtchar, les Roumains ont pénétré en masses compactes et où les Serbes n'ont pu les absorber. Il paraît même, d'après M. Resetar, qu'ils augmentent, bien que la statistique officielle s'efforce de diminuer leur nombre. Pour 1900, elle en compte 89.873; mais il y a encore 32.556 sujets bilingues parlant le serbe. Pour compenser ces pertes, on peut signaler le succès de la nationalité serbo-croate en Dalmatie, où le littoral qui était naguère roman, se slavise rapidement. Cette slavisation ne s'est pas opérée aussitôt après l'arrivée des Slaves dans la Dalmatie romaine, mais elle a été le résultat d'un long processus qui a en partie slavisé les Romans et les a en partie obligés à émigrer. Ce n'est qu'au XVII^e^ siècle que les Romans disparurent, et quelques débris de leur ancienne langue sont restés à l'état d'argot dans l'île de Krk (italien, Veglia) jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle.

Aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, Spalato (Split) et Raguse étaient déjà slaves. Au temps des invasions turques, le littoral de l'Adriatique fut tour à tour dépeuplé et colonisé. Des environs de Zara, des colonies slaves passèrent dans l'Italie méridionale, où l'on retrouve encore aujourd'hui leurs descendants. Nous en parlerons tout à l'heure.

Sur la frontière occidentale de la Serbie, il y a eu pendant longtemps, entre la Moravie, le Timok et Pirot, une zone de transition entre le domaine serbe et le domaine bulgare. La nationalité des habitants de cette région a été longtemps l'objet de controverses. Mais depuis que les Serbes l'ont occupée et y ont apporté leur civilisation, on ne peut plus la différencier du groupe serbe. D'après M. O. Broch, un phénomène analogue se produit au sud, dans cette partie du territoire serbe qui s'appelle la Vieille-Serbie.

§ 30. Limites du territoire. — Les Serbo-Croates sont aujourd'hui répartis entre un certain nombre d'États. Les Croates appartiennent entièrement à l'Autriche-Hongrie. En effet, ils occupent la partie slave de l'Istrie et du littoral, une partie de la Dalmatie et de la Bosnie, toute la Croatie et la Slavonie, à l'exception de la Syrmie, et sont en outre disséminés dans la Hongrie occidentale. Les Serbes ont leur noyau principal dans la péninsule balkanique. Ils sont établis dans le royaume indépendant, dans la Bosnie-Herzégovine annexée par l'Autriche, et dans une partie de la Dalmatie, dans la principauté indépendante du Monténégro, dans les parties septentrionales des vilaïets turcs de Scutari et de Skoplie, au nord de la Slavonie, et ils forment des îles considérables dans la Hongrie du Sud.

A cause de l'immensité de l'espace sur lequel ils sont disséminés, leur frontière est mal délimitée et il est difficile d'en tracer le contour. Il est plus difficile encore de tracer la frontière qui sépare les Serbes des Croates. Voici à peu près comme on peut l'indiquer. Elle part de la petite rivière Dragonia et de la ville croate de Buzet (en italien, Pinguente), où les Croates des deux dialectes kaïkave et tchakave se rencontrent avec les Slovènes et les Italiens; puis la frontière descendant au sud passe en Istrie par Beram (Vermo), Vodrisan (Dignano), et atteint Pola, puis elle suit le littoral de l'Adriatique jusqu'à la Boïana, affluent du lac de Skadar. Certaines villes, Rieka (en italien Fiume), Zadar (Zara) sont en grande partie habitées par des Italiens. En revanche, Sibenik, Trogir (Trau), Split (Spalato) sont slaves. Il en est de même des îles du Quarnero dont quelques localités sont italiennes.

De la Boïana, la ligne qui sépare les Serbes des Albanais traverse le milieu du lac de Skadar (Scutari) et passe au sud de la frontière du Monténégro par Soutorman, Vila, Gousinie, Plava, près d'Ipek, puis au-dessous de Diakovici, Prizren, atteint les monts Chardagh et Karadagh et gagne Vrania sur la Morava [1]. Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer dans la région de Novipazar et de Kosovo, l'élément albanais a fait de tels progrès qu'il s'avance maintenant jusqu'à Prepolie, Sienitsa, Novipazar, Mitrovitsa.

---

[1] Les Serbes réclament pour leur nationalité les pays de Tetovo, de Skoplie, de Koumanovo. Ils font passer la frontière de leur langue

De Kraïna, la frontière serbe court vers Pirot, Zaïtchar et le Danube. Elle franchit ce fleuve à Dolni-Milanovats et pénètre à Svinitsa dans la plaine hongroise où elle longe d'abord le Danube. Puis, à la hauteur de Stara-Moldava, elle se redresse vers le nord. Ensuite, il n'est pas possible de mener une ligne parce que, dans ces régions, les Serbes et les Croates ne résident pas en masses compactes, mais qu'ils forment une série d'îles plus ou moins considérables, dans la partie méridionale du comitat de Krasso-Szoreny, dans tout le comitat de Temesvar et de Torontal, la partie méridionale de la Bacska, l'est du comitat de Barany, le sud du comitat de Szomod, l'ouest de celui de Heves, de Soprony (Pressbourg) et de Mosony.

---

par le Chardagh et la dirigent vers Tetovo, Skoplie, Kratovo; quelques-uns même vers Küstendil, Radomir, Iskrets, Berkovets, Belogradtchik, Koula et Bregovo (par exemple Belitch sur sa récente carte). M. Resetar fait partir la frontière méridionale d'Ulcinie et la prolonge le long du Monténégro (Plava et Gousinie sont des localités mixtes), puis des Alpes albanaises jusqu'au confluent des deux Drin. La frontière orientale, si l'on tient compte du pur dialecte serbe, va de Janevo dans la Vieille-Serbie jusqu'au confluent des deux Morava, à Stalatch, puis elle se dirige par Boukovik, Rtan, Toupijnitsa ver Zaïtchar et le Timok qu'elle suit jusqu'au Danube; la région de Vrania-Pirot offre quelques traits de la langue bulgare dans son idiome; mais on peut, par suite des circonstances politiques, la considérer comme une région serbe.

Dans la Hongrie méridionale, le pays situé entre Feertemplom, Versac, Venga, Temesvar, Arad, Szeged et Szombor est très peuplé de Serbes. La frontière du territoire serbe, autant qu'on peut la saisir, part de Stara-Moldova et passe aux villages ou bourgs de Kroupitsa, Soubotitsa, Izbichte, Aulma, Dolova, Dobritsa, Roudna, Srpski Modoch, Srpska-Boka, Srpska-Neouzina, Bokoch, Orlovats, Perlez, Veliki Betchkerek, Melentsi, Tchouroug, Nadal, Touria, Sentomach, Despot, Sentivan (Szent-Ivan), Paraga, Tovarichovo, Deronie, Vaiska et Sonta sur le Danube. Puis il faut signaler un certain nombre d'îles serbes, avant tout le groupe considérable du comitat de Torontal, à l'est de Zenta, jusqu'à Velika-Kikinda, et un certain nombre d'îles, par exemple celle de Krasso, dans le comitat du même nom, d'autres dans celui de Temesvar, dans la Batchka, autour de Sombor, et même dans le comitat de Budapest et, au delà du Danube, des îlots dans les environs de Mohacs. Ici commence le domaine croate, représenté par quelques îlots dans les régions magyares et allemandes, entre Pecs et Mohacs. Le groupe compact des Croates commence au sud du comitat de Szomod, à Stara (Sztara), sur la Drave. Il forme d'abord un groupe de communes le long de la rivière, puis un autre groupe dans le comitat de Szalad, où la langue croate se parle au nord de la Mur, et va jusqu'à Kanisza, à la frontière de la Styrie.

Une longue chaîne de villages croates s'étale dans les comitats de Vas, de Soprony et de Mosony, entre la frontière de la Hongrie et le cours moyen du Raab, jusqu'à la Leitha et au Danube. Ces villages sont répartis entre quatre groupes principaux. Les colonies croates ont même franchi la Leitha et le Danube et pénétré jusqu'aux environs de Pozony, jusqu'à la Morava inférieure, sur les bords de laquelle quelques-unes se sont slovaquisées.

En 1900, on a compté dans cette région 1.560 Croates. Ils descendent des colons amenés en 1584 par le général Christophe Teufenbach.

La frontière croate descend ensuite de Kanisza vers le sud, le long de la frontière de Styrie et de Carniole, jusqu'à l'angle nord-est de l'Istrie, et elle rejoint par Podgrad (Castelnuovo), Soczergy et Rakitovicza la rivière Dragonia, d'où nous sommes partis tout à l'heure.

En dehors de cette région compacte, nous rencontrons encore ailleurs des colonies serbes et croates. On en trouve d'abord beaucoup dans les pays albanais, notamment dans la Vieille-Serbie qui se *reserbise* de plus en plus, et aussi dans la Macédoine. Sur cette province, nous ne pouvons, à cause du caractère contradictoire de nos informations et de la brièveté de ce livre, fournir des indications détaillées. Les Serbes vivent dans les régions de Tetovo, de Koumanovo, de Skoplie.

En dehors des groupes serbes ou croates qui peuvent résider dans les principales villes d'Europe, il y a encore des colonies en Italie, en Russie et aussi en Amérique.

En Italie, à la suite des invasions turques, des Croates se sont établis dans le pays d'Udine où ils se sont confondus avec les Slovènes (voy. § 28), et aussi dans les Abruzzes. Là ils existent encore aujourd'hui dans le district de Molise et dans la province de Campobasso où ils ont encore aujourd'hui trois villages : Acquaviva colla Croce (Cruc), San Felice Slavo, Montemitro (Mundimitar). Ils sont environ 5.000. La statistique italienne ne compte pas par âmes, mais par familles. Les trois communes que nous venons de nommer sont les restes d'une région slave plus vaste qui s'étendait jusqu'à la province de Chieti. Ces Croates sont les descendants d'émigrés du xvie siècle venus du littoral de la Dalmatie, entre Makarska et la Narenta.

Entre les années 1750 et 1752, un grand nombre de Serbes, mécontents des procédés du gouvernement autrichien, émigrèrent en Russie. Ils s'établirent dans la partie septentrionale du gouvernement de Kherson, dans les districts d'Elisavetgrad et d'Alexandrovo, et la ville d'Elisavetgrad fut leur première forteresse. Fondée en 1756, elle s'appela d'abord le fort Sainte-Élisabeth. La région s'appela la Nouvelle-Serbie. Au nord-est du gouvernement d'Ekaterinoslav, une autre région s'appela la Slaviano-Serbia. Elle était située entre le Don septentrional, le

Bakhmout et la Lougan. Mais ces Serbes, dont la religion était la même que celle des Russes, se sont complètement russifiés et ne figurent plus sur les statistiques russes. En 1842, Schaffarik les faisait encore figurer sur sa carte ethnographique. M. Florinsky, dans son récent ouvrage, estime leur nombre à 9.000; mais il ajoute qu'ils ont presque entièrement oublié leur langue primitive.

Dans ces derniers temps, beaucoup de Croates d'Autriche-Hongrie ont émigré en Amérique; la statistique américaine les confond avec les Slovènes et donne, par exemple, pour l'année 1905, un total de 35.000.

Le nombre des émigrés serbes est moins considérable. Ils s'établissent particulièrement dans les villes de l'Amérique du Nord. Il y a aussi, depuis une trentaine d'années, des colons dans la Nouvelle-Zélande et aux îles Auckland.

Il est bien difficile de déterminer la frontière entre les Serbes et les Croates. En Hongrie, ainsi que nous l'avons déjà dit, elle commence à Stara, sur la Drave. Mais les statistiques officielles de la Croatie et de la Slavonie ne distinguent pas les Serbes des Croates. Il en est de même en Cisleithanie et nous n'avons pas d'indication. On peut, dans une certaine mesure, mettre à profit la statistique des confessions religieuses et la nouvelle carte du D^{r} Vasa Ruvarac. Mais cette carte ne donne que la division par arrondissement et d'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la religion elle-même n'est pas un indice absolu.

§ 31. Statistique. — Il est très difficile, sinon impossible, de donner une statistique des Croates et des Serbes, soit dans leur ensemble, soit pris isolément. Pour les pays turcs, nous n'avons aucun recensement certain et nous sommes réduits à des conjectures individuelles, serbes ou bulgares, qui, suivant les tendances auxquelles les statisticiens obéissent, diffèrent singulièrement[1]. Pour l'Istrie, le Littoral, la Dalmatie, la Bosnie et l'Herzégovine, nous n'avons pas de distinction établie entre les Serbes et les Croates. Cette distinction ne se trouve que dans les statistiques hongroises. D'autre part, comme on le verra plus loin, nous attribuons aux Bulgares la population de la Macédoine proprement dite, au sud de Sofia. Voici quel était approximativement le nombre des Serbes et des Croates en 1900 :

Autriche.	711.382
Croatie et Slavonie.	2.101.580
Hongrie, environ.	700.000
Rieka (Fiume).	13.929
Bosnie-Herzégovine (d'après le recensement de 1905), environ. . .	1.650.000
A reporter.	5.176.891

---

[1] En 1889, le Serbe S. Goptchevitch comptait pour la vieille Serbie et la Macédoine 2.048.000 Serbes et 57.600 Bulgares. En 1900, le Bulgare Kantchov compte 700 Serbes et 1.180.000 Bulgares !

Report	5.176.891
Monténégro, environ	350.000
Royaume de Serbie.	2.298.551
Vieille-Serbie et Macédoine, environ.	300.000
Vilayet de Scutari et Albanie, environ	100.000
Italie	5.000
Russie	3.000
Amérique et autres pays	300.000
Total.	8.533.442

Nous devons ajouter un détail. En Hongrie, la statistique officielle a compté, en 1900, 2.730.749 Serbo-Croates; mais on a compté à part les catholiques sokci, bunievci et krasovani[1]. Ils ont été portés avec d'autres nations sous la rubrique : langues diverses. Nous pouvons, avec le calendrier serbe de la Matiça de Novi-Sad de 1903, en compter 108.267 et les restituer aux Serbo-Croates. Le professeur Cintula est arrivé à une évaluation analogue (105 à 110.000).

En Bosnie et en Herzégovine, un recensement officiel a eu lieu en 1895, au Monténégro à la fin de l'année 1896; en tenant compte de l'accroissement annuel, on pourrait arriver à des résultats approximatifs. Je n'ai pu obtenir de résultats officiels pour le Monténégro. J'ai plusieurs fois écrit, mais mes lettres sont restées sans réponse.

Dans la Vieille-Serbie et la Macédoine, il est maintenant impossible de donner un chiffre rigoureusement exact. J'ai accepté celui de 300.000, en me basant sur les dernières informations que nous avons sur les Serbes (y compris les Serbes mahométans) dans la région de Novipazar, Kosovo Pole, Metokhia et l'évêché de Skoplie. Un calendrier serbe porte ce chiffre à un million. L'évaluation de Hilmi Pacha (1905), qui comptait en Macédoine 600.000 Serbes, et 170.000 Bulgares sur tout l'ensemble de la population, est évidemment erronée.

---

[1] Ces noms seront expliqués plus loin.

Pour le vilayet de Scutari, Bianchi comptait, il y a vingt ans, 70.000 Serbes.

Pour ce qui concerne la délimitation des Serbes et des Croates, la statistique hongroise pour 1900 a relevé en Hongrie 188.552 Croates, 434.641 Serbes; en Croatie-Slavonie, 1.478.000 Croates et 610.909 Serbes, soit au total 1.667.377 Croates, 1.045.550 Serbes, en laissant de côté les Sokci, les Bunievci et les Krasovani que le calendrier serbe dont nous avons parlé tout à l'heure attribuait aux Serbes. Ce même calendrier adjuge aux Serbes les catholiques de Bosnie-Herzégovine (334.000). Il trouve encore 100.000 Serbes dans la Dalmatie autrichienne.

D'après cette statistique serbe, il y aurait au maximum en Europe 2.300.000 Croates. Mais les Croates comptent autrement, et en s'adjugeant les catholiques bosniaques, bunievci et krasovani, ils arrivent à un chiffre de 2.700.000 pour l'Europe. Tant que la statistique en Croatie et en Cisleithanie ne distinguera pas les deux nations, on ne pourra rien dire de positif.

L'académicien Jagic[1] a obtenu du patriarcat de Karlovtsi des données officielles d'où il résulte que le nombre des Serbes orthodoxes de Hongrie et de Croatie est de 1.149.314. Ce chiffre approche, à 100.000 près, de celui qu'avait indiqué la statistique hongroise.

L'accroissement des Serbes et des Croates en Hongrie, autant que nous pouvons en juger par les statistiques, se fait de facon très inégale. C'est en Istrie que les Croates ont le moins de natalité; ils reculent devant les Italiens[2]. En 1851, ils constituaient 57,36 p. 100 de la population; en 1906, ce chiffre est tombé à 42,58 p. 100. En revanche, les Croates de Dalmatie, qui étaient au nombre de 378.676 en 1851, sont montés au chiffre de 562.000 en 1900. Ils représentaient, il y a un demi-siècle, 96,1 p. 100 de la population totale. Ils représentent maintenant 96,6 p. 100.

Pour la période 1890, l'accroissement a été en Istrie de 8,64 p. 100; en Dalmatie, de 12,58. Si nous ne tenons compte que de la nationalité, nous constatons chez les Serbo-Croates d'Autriche un accroissement de 10,30 p. 100 pour dix ans, soit 1,03 p. 100 par an. C'est, après les Polonais, le coefficient le plus considérable de l'empire. En Croatie et en Slavonie, l'accroissement brut a été de 1,04 p. 100; l'accroissement net de 0,98 p. 100.

---

[1] Ancien professeur à l'Université de Vienne, correspondant de l'Académie des Inscriptions. Voir sur ses travaux le *Journal des savants*, année 1908.

[2] Il ne faut pas toutefois oublier que les recensements officiels sont faits au profit des Italiens et par conséquent défavorables aux Croates.

Dans le royaume de Serbie, la proportion, pour une période de dix ans, a été plus considérable : chiffre brut, 14,8 p. 100, chiffre net, 14,2, autrement dit, la natalité a dépassé de 1,48 p. 100 la mortalité. Pendant ces dernières années, on constate un accroissement beaucoup plus considérable, mais il tient aux nombreuses immigrations des sujets qui fuient le territoire turc. On peut en dire autant de la Bosnie et de l'Herzégovine où, par suite de l'immigration, il s'est produit vers la fin du siècle dernier un accroissement anormal (de 1879 à 1895, 2,15 p. 100 en moyenne). De 1901 à 1904, l'accroissement n'a été que de 0,95 par an.

Au nord, les Croates et les Serbes sont menacés par les Magyares en Hongrie et par les Allemands en Croatie. Les Magyares et les Allemands se multiplient beaucoup en Croatie. Dans l'espace de dix années, de 1880 à 1890, les Serbo-Croates, dans cette province, ont augmenté de 12,23 p. 100, les Allemands de 41,3 p. 100, les Magyares de 66,1 p. 100. Dans les années 1890 à 1900, les Slaves ont augmenté de 8,96 p. 100, les Allemands de 13,12 p. 100, les Magyares de 30,3 p. 100. Ainsi, entre 1880 et 1900, le nombre des Slaves a baissé de 90,48 p. 100 à 87,22 p. 100; celui des Allemands a monté de 4,4 p. 100 à 5,53 p. 100, celui des Magyares de 2,19 à 3,74 p. 100.

Cet état de choses n'est pas encore très grave, mais néanmoins il donne à réfléchir pour l'avenir.

Les Serbes et les Croates doivent s'entendre pour résister d'un commun accord, d'autant mieux que leur natalité est faible, plus faible dans les régions uniquement occupées par eux que dans les régions mixtes et qu'ils sont sans cesse diminués par l'émigration. De 1880 à 1900 elle leur a enlevé plus de 100.000 âmes et dans ces derniers temps les Croates ont émigré en assez grand nombre dans les deux parties de l'Amérique.

Nous avons déjà signalé la diminution des Serbes dans la région de Novipazar et de Kosovo. A côté des Serbes orthodoxes on trouve aujourd'hui dans ce rayon beaucoup de Serbes mahométans albanisés — notamment des tribus des Gach et des Berich, puis 6.000 Tcherkesses qui ont été établis dans les années 1858-1862. Il n'y a point dans ce rayon d'Osmanlis proprement dits.

D'après la statistique turque, dans la plaine de Kosovo, c'est-à-dire dans les kazas de Prichtina, Voutchitra et Mitrovitsa il y a 80.000 mahométans et 22.000 orthodoxes; d'après une statistique serbe privée il n'y a que 1.956 maisons serbes avec 14.000 âmes. Kantchov comptait en 1901 à Novipazar, Kosovo et Metokhia, 250.000 Albanais, 100.000 Serbes et 90.000 Bosniaques qui parlaient serbe, tout en étant musulmans et ennemis des Serbes.

En ce qui concerne la densité de la population, les pays occupés par les Croates et les Serbes sont particulièrement bien partagés. Au Monténégro, on suppose environ 18 âmes par kilomètre carré, en Bosnie-Herzégovine 30,7, en Dalmatie 46, en Serbie 51,6, en Croatie-Slavonie 56,8, en Istrie 69, à Goriça (Goritz) 80, sur le littoral 95. Le rapport des deux sexes est particulièrement intéressant. Par rapport aux autres pays autrichiens le sexe masculin est beaucoup plus considérable ; mais les proportions sont variables suivant les pays. Ainsi sur 1.000 on compte en Dalmatie 976 femmes, en Istrie 933, à Goriça 970, dans le littoral 973, en Serbie 945,6, en Bosnie 893,4, au Monténégro, 882. En moyenne, dans les pays autrichiens, il y a pour 1.000 hommes, 974 femmes. En Croatie-Slavonie le nombre est de 988 et si nous ne tenons compte que des hommes — sans l'armée, — le chiffre monte à 1.011. Vrbanic donne pour 1.000 hommes, 963 femmes, et il explique les raisons de cette proportion. Il naît ici beaucoup plus d'hommes que de femmes et dans la première partie de la vie il en meurt moins que dans le reste de l'Europe. Au cours de la première année le nombre des décès est de 8,3 p. 100 pour la Bulgarie, de 21,2 p. 100 pour la Croatie, de 16,3 p. 100 pour la Serbie.

Vrbanic a recueilli en 1896 des données fort intéressantes sur la natalité des Slaves méridionaux, notamment des Serbo-Croates. Elles reposent, il est vrai, sur des faits antérieurs mais qui ont encore leur intérêt.

Il trouve chez les Serbo-Croates 40 p. 100 de gens mariés. La Serbie offre surtout des chiffres remarquables.

D'après la statistique de 1900 elle compte seulement 25,4 p. 100 de célibataires, et 67,7 p. 100 de gens mariés ; 36 p. 100 des hommes et 57 p. 100 des femmes sont mariés avant l'âge de vingt ans. Chez les Serbo-Croates de l'Autriche, les célibataires sont au nombre de 58,6 p. 100 et les gens mariés de seulement 35,4 p. 100. En Croatie-Slavonie, en 1900, à partir de l'âge de quinze ans il y avait 30 p. 100 d'hommes célibataires, 22,7 p. 100 de femmes célibataires et 63,7 p. 100 et 64,5 p. 100 de mariés. En Serbie, le nombre des naissances est de 44,45 p. 1.000 ; en Croatie de 44,18 ; en Dalmatie de 38,39 ; en Istrie de 37,43. En Bulgarie la proportion n'est que de 36,36. Mais si nous ne prenons en considération que les mariages légitimes, nous constatons que sur 1.000 femmes il y a eu 290 naissances à Goriça, 273 en Istrie, 257 en Dalmatie, 240 en Dalmatie, 215 en Serbie (même chiffre en Bulgarie). C'est une natalité relativement faible, et, pour la Serbie et la Croatie, la plus faible de l'Europe. Ainsi donc le grand nombre des naissances ne tient qu'au nombre des mariages et non pas de la fécondité.

D'après Vrbanic la mortalité est de 30,24 p. 1.000 en Croatie, de 27,79 en Istrie, de 27,16 à Goriça, de 25,67 en Serbie, de 24,38 en Dalmatie. (Elle n'est que de 18,00 en Bulgarie.) La mortalité est donc plus forte en Serbie qu'en Bulgarie. En Bulgarie, en effet, il meurt beaucoup moins d'enfants la première année (8,3 p. 100 seulement, 16,3 p. 100 en Serbie, 15,4 p. 100 en Dalmatie et 21,2 p. 100 en Croatie.) Le coefficient d'accroissement par les naissances est donc pour la Bulgarie de 1,83, pour la Serbie de 1,87, pour la Dalmatie de 1,4, pour la Croatie de 1,39, pour Gorica de 0,98, pour l'Istrie de 0,96, soit en moyenne pour les Slaves méridionaux de 1,57 p. 100.

La religion est l'un des signes principaux qui différencient les Croates des Serbes : les Croates sont catholiques, les Serbes orthodoxes et musulmans. Mais ce signe n'est pas absolu. Il y a des orthodoxes qui se considèrent comme Croates. Ainsi la dernière statistique croate donne 2.075 orthodoxes de plus qu'il n'a été recensé de Serbes (616.518 orthodoxes contre 614.543 Serbes). Et il y a aussi de nombreux catholiques qui se considèrent comme Serbes ou qui sont revendiqués par les Serbes. Tels sont, par exemple, les catholiques de Raguse et des Bouches de Cattaro, ou les Sokci, les Bunievci et les Krasovani de Hongrie.

Dans le royaume de Serbie, qui dit Serbe dit orthodoxe. On compte 98,7 p. 100 d'orthodoxes, 0,40, de catholiques, 0,60 de mahométans. En 1895 il y avait en Bosnie-Herzégovine 548.632 Serbes musulmans (soit 34,9 p. 100 de la population). Mais il faut constater qu'ils diminuent par l'émigration. La statistique officielle a relevé de 1883 à 1905 32.625 émigrants dont 30.434 musulmans. En Bosnie et en Herzégovine on a compté 637.246 orthodoxes (soit 42,9 p. 100 de la population intégrale, et 334.142 (21,3 p. 100) catholiques[1]. Dans la Dalmatie il y avait en 1900 96.279 orthodoxes, 496.778 catholiques, soit d'une part 16,2 p. 100, 83,6 p. 100. Les autres pays autrichiens sont catholiques (Istrie 99,6 p. 100, Littoral, 98,5 p. 100). En Croatie et en Slavonie il y a 1.721.416 catholiques, et 616.518 orthodoxes, soit 71,2 p. 100 et 25,5 p. 100. Les chiffres absolus des recensements de Budapest et d'Agram ne sont pas absolument d'accord mais la proportion reste la même. Au Monténégro, d'après Vrbanic, il y a 87,5 p. 100 d'orthodoxes, 3,1 p. 100 de catholiques, et 9,3 p. 100 de musulmans que Vrbanic considère comme des Slaves.

Au point de vue de l'éducation les Serbo-

---

[1] En Bosnie-Herzégovine les Musulmans sont en majorité à Saraïevo et dans 12 districts, les orthodoxes dans 25, les catholiques dans 12. Pendant les premières années qui ont suivi l'occupation autrichienne, l'émigration a été très nombreuse ; elle dure encore, mais elle se ralentit. Les chiffres officiels pour 1906 donnent 590.900 musulmans, 760.000 orthodoxes, et 360.000 catholiques. M. Florinsky compte pour tout le Balkan environ 820.000 Serbes musulmans.

Croates sont fort en retard. Dans les pays autrichiens le nombre des illettrés atteint 74,14 p. 100, en Croatie 54,4 p. 100 et même 56 p. 100, si l'on en croit la statistique hongroise. C'est surtout la Dalmatie qui est en retard. En 1900, 64,8 p. 100 des hommes et 86,6 p. 100 des femmes ne savaient ni lire ni écrire. L'instruction est aussi fort négligée en Istrie et plus encore dans les pays balkaniques sur lesquels nous n'avons de documents que dans les statistiques serbes. Il n'y a en Serbie que 21,3 p. 100 de lettrés (55 p. 100 dans les villes et 15 p. 100 dans les campagnes).

En ce qui touche les occupations, les Serbes et les Croates sont surtout un peuple agricole. En Istrie et en Dalmatie il y a 86,9 p. 100 d'agriculteurs (industrie 4,6 p. 100, commerce 3,8 p. 100, services publics 4,7 p. 100). En Bosnie-Hezégovine 88,34 p. 100. Dans le royaume de Serbie 85,23 p. 100 de la population se livrent à l'agriculture et à l'élève du bétail.

§ 32. Différenciation intérieure. — Les Serbes et les Croates ne diffèrent sérieusement ni au point de vue physique, ni au point de vue linguistique, ni au point de vue de la manière de vivre. Les différences ont été créées uniquement par la politique, la religion et la littérature. Il y a cependant certaines nuances et certains groupes dont nous parlerons tout à l'heure.

Au point de vue anthropologique il y a, d'après ce que l'on sait jusqu'ici, beaucoup plus de différence entre les Serbo-Croates et les autres Slaves qu'entre les Serbes et les Croates. Les deux groupes se rencontrent par exemple dans la *zadrouga* (communauté de propriété rurale) et là où l'on constate des différences considérables, par exemple dans l'arrangement des maisons, la frontière de ces différences ne coïncide pas avec la frontière serbo-croate. Le type roman à un seul foyer domine au Monténégro, en Dalmatie, en Herzégovine, et dans les autres pays le type haut allemand à deux foyers.

D'après Weissbach les Serbo-Croates offrent les traits suivants : haute taille, forte prépondérance du type brun, surtout en Bosnie-Herzégovine, forte brachycéphalie et vaste capacité cranienne. L'indice céphalique est en moyenne de 84 (85,7 chez les Bosniaques et les Croates d'aujourd'hui). La capacité cranienne est de 1.524. On compte 93,5 p. 100 de brachycéphales et 6 p. 100 de mésocéphales. Weissbach conclut que les Serbes et les Croates doivent être considérés comme formant un seul et même peuple. Tout récemment M. Zupanic a déclaré qu'il existait des différences physiques entre les deux nations ; mais nous ignorons, dans l'état actuel de la science, s'il pourra justifier son assertion. Au point de vue de la langue, le groupe sud slave de l'ouest se décomposait ainsi : les Tchakavtsi [1] étaie[illegible] identifiés aux Croates, les Chtokavtsi aux Serbes, et les Kajkavtsi aux Slovènes. Miklosich distinguait encore une langue serbe et une langue croate. Mais il est aujourd'hui démontré que cette distinction n'est pas fondée.

---

[1] Ces différents groupes sont ainsi dénommés d'après la façon dont ils disent ou prononcent le pronom relatif.

Nous devons néanmoins signaler quelques nuances dialectiques qui ne sont pas en rapport avec les distinctions politiques. A côté des deux grands dialectes *chtokavski* et *tchakavski*, il y a d'autres dialectes de transition : le kaïkavski à l'ouest, du côté des Slovènes, le dialecte de Prizren ou du Timok, autrement dit vieux-serbe, et le dialecte svrlizski à l'est du côté des Bulgares. Quelques philologues éminents, notamment Belitch, rattachent la kaïkavstina à la langue slovène. D'après les récents travaux de M. Resetar le domaine kaïkav est séparé des deux autres par une ligne qui part de Turnovac, sur la Drave, atteint Virovitica, contourne Bielovar, atteint Trnovitica, Jasanovac sur la Save, longe la Save jusqu'à Belaj, puis gagne Trzic, Plaski, Brlog, Nin et Zara.

Dans la direction du sud, les Kaïkavtsi ont pénétré dans certaines localités du domaine du Tchakavtsi. Autrefois sur le littoral on parlait tchakavski ainsi que l'attestent les anciens documents. Voici comment s'explique le changement de dialecte : au moment des invasions turques les habitants ont émigré en masse vers le nord et quand ils sont revenus plus tard ils avaient appris à parler kaïkavski. Ceux qui parlent le kaïkavski le plus pur vivent entre Zagreb (Agram), Varazdin et Krizevac.

Le domaine des Tchakavtsi comprend aujourd'hui la plus grande partie des îles de l'Adriatique, quelques villages dalmates et le littoral croate jusqu'à la rivière Kulpa.

Le dialecte le plus considérable est le chtokavski : dans la région située entre Vidin, Sofia et Kustendil, il se modifie sous l'influence des dialectes bulgares, et au sud-ouest, entre Vrania et Prizren, sous l'influence des dialectes macédoniens. Il y a là tout un groupe de parlers encore mal étudiés se rattachant par certains signes au groupe serbe, par d'autres au groupe bulgare, qui ont été le sujet de nombreuses discussions entre les philologues et entre les politiciens. Cette région transitoire du dialecte que Belic appelle dialecte du Timok et de Prizren, part du Danube à l'embouchure du Timok, remonte vers les districts de Nich et de Vrania, Krouchevats et Prizren ; il se subdivise en sous-dialectes qui portent les noms de ces localités. D'après Belic et Resetar la frontière orientale de ce dialecte part d'Ulcigno, passe par Prizren, Janievo, Prokuple, Stalatch, Zaïtchar et rejoint l'embouchure du Timok dans le Danube.

Des groupes secondaires sont constitués par les Bunjevci, les Sokci dans la Batchka notamment. Nous savons fort peu de chose sur leurs origines et pas grand'chose de plus sur leur caractère politique. Ils sont également revendiqués par les Croates et les Serbes. Les Bunievci parlent chtokavski. Une autre colonie est celle qui est établie dans le comitat de Krasso sur le cours supérieur du Karas (environ 7.500 âmes). Les ethnographes antérieurs, Czœrnig, Schwicker, Hunfalvy, Dobrovsky, Miklosich, Drinov, les prenaient pour des Bulgares. L. Miletich a démontré récemment que leur langue et leur origine sont également serbes, que leur langue appartient au dialecte chtokavski, mais qu'elle est assez différente de celle des Serbes du Banat. Syrku s'est trompé en voulant voir chez eux une tribu absolument indépendante. Tous sont catholiques. On ne sait quand ils sont venus. Mais ils étaient ici probablement dès le xv^e siècle. La dernière statistique les donne en partie comme Serbes, en partie comme Croates, et les Croates les revendiquent aussi.

Voici encore quelques groupes. Les habitants purement kaïkaves de la joupanie[1] de Zagreb dans la région ouest, entre Samobor et Zumberk, s'appellent Prigorci (montagnards), ceux qui vivent auprès des sources de la Kulpa, Brajci ; on rencontre encore aux environs de Zagreb les noms de Berzjaci, Puhovci.

L'Istrie est particulièrement intéressante au point de vue des groupes. Au nord on rencontre d'abord les Fuczkove qui parlent kaïkavski et qui sont ainsi nommés à cause de la manière sifflante dont ils parlent ; au sud sont les Cicoves, descendants d'une colonie bosniaque venue en 1532 ; au sud-est les vieux Istriens tchakavtsi se distinguent nettement des colons postérieurs chtokavtsi venus de la Dalmatie, des anciens Romans, appelés par leurs voisins Vlasi ou Morlaci (Morlaques). En Istrie, des Roumains se voient encore maintenus dans les villages de Zejani, Brdo, Grobnik, Iesenovic, Sutnievica, Lelaj et Nova-Ves. D'après la dernière statistique les Roumains pur sang forment trois groupes, l'un de 389, l'autre de 516, le troisième de 217 âmes.

---

[1] Préfecture.

En Serbie il s'est formé un grand nombre de noms locaux empruntés à ceux des rivières, des montagnes, des régions ou des villes[1]. L'origine en est facile à deviner. En Hongrie on a gardé pour les Serbes orthodoxes l'ancien nom des Rasciens, habitants de la Raska, ancienne province serbe.

Les noms locaux se sont produits de même en Bosnie d'après les noms des villes et des régions[2].

Le Monténégro a conservé l'ancienne division en tribus dont le peuple connaît encore les noms. On rencontre d'abord au nord les Herzégoviniens qui sont venus de l'Herzégovine ; puis au nord-est les Brda[1] et entre la mer et le lac de Scutari la Crna Gora (Montagne Noire) proprement dite avec la Kraïna. Dans l'Herzégovine monténégrine il y a sept tribus : Grahovo, les Baniani, Opouchna Roudina, Niktitchke Roudine, Niktitchka Joupa, Piva, Drobniatsi, Scharantsi. Dans la région des Brda vivent sept tribus qui sont en partant de l'ouest[2] : les Bielopavlitchi, les Piperi, les Bratonojitsi, les Kouteki, les Vasoïevitchi, les Moratchani, les Rovtchani. Dans l'ancien Monténégro on distingue quatre *nahias* dont chacune se divise en tribus : la nahia de Katoun (Tsetiniani ou gens de Tsetinie, Negouchi, Zeknitchi, Tsoutse, Ktchevo, Ozrinitchi, Bielitse, Komani, Zasartchani, Piechivtsi, Loukovo), la nahia Liechanska (Zetchani), la nahia de Rieka (Tsekliniani, Lioubotiniani) ; la nahia de Tsrmnitsa possède toute une série de petites tribus appelées confréries. Dans une région jadis serbe sont établis aujourd'hui des Albanais et des Serbes musulmans dont les tribus principales sont celles des Mrkojevitchi et des Mikoulitchi, auprès d'Antivari.

---

[1] Nous ne les traduisons pas. Tr.

[2] Il y a en Bosnie quelques groupes d'origine roumaine, qui parlent encore roumain. Mais la plus grande partie se déclarent Serbes. On les appelle Tsintsari, Achani.

D'après Zanetov, il y aurait encore une tribu spéciale, celle de Siren, sur le cours supérieur du Lim et de la Bistritsa bosniaque.

---

[1] Ce mot en serbe veut dire montagnes. Tr.

[2] D'après Hassert et Kovatchevitch, les Koutchi sont de race albanaise, d'après Erdelianovitch, de race serbe. Un certain nombre d'entre eux, les Drekanovitchi offrent un fort mélange de sang albanais. Erdelianovitch considère certains d'entre eux (les Boukimirs) comme des Romans slavisés.

Nous avons essayé d'exposer la situation respective des Croates et des Serbes, la différence de leur développement politique en dépit de leur étroite parenté, les tendances divergentes que par suite de leurs traditions historiques elles poursuivent toutes les deux en vue d'en assurer l'avenir.

Jusqu'ici de nombreux conflits se sont produits entre ces deux groupes et l'on se tromperait en s'imaginant que le calme relatif qui règne aujourd'hui est une garantie de tolérance et de paix. En laissant de côté le double idéal d'une grande Croatie et d'une grande Serbie, idéal contradictoire s'il en fut, on rencontre toute une série de questions délicates, de conflits qui s'exaspèrent sans relâche. On les rencontre en Croatie-Slavonie, en Dalmatie (par exemple Raguse), et surtout en Bosnie. Cette province est véritablement une pomme de discorde entre les deux nations. Ici le gouvernement autrichien s'est aventuré un peu au hasard sans avoir d'idée bien nette sur la nationalité.

Que résultera-t-il de là? Que deviendra le pays après l'annexion? Quelles seront les nouvelles relations des Croates et des Serbes? On ne peut le dire encore aujourd'hui.

Au point de vue de la science et de l'idée slave, il faudrait du moins agir franchement et ne pas fermer les yeux devant la réalité des choses. Il faudra constater d'abord par un recensement loyal la situation relative des Serbes et des Croates et administrer avec justice tous les groupes nationaux ou politiques. Alors il ne sera plus nécessaire d'imaginer une troisième nation croato-serbe, la nation bosniaque[1], comme l'avait imaginé le gouvernement de Kallay il y a quelques années. Cette innovation n'a d'ailleurs pas réussi. Depuis 1907, la dénomination officielle « bosniaque » a été remplacée par la dénomination correcte « serbo-croate. »

---

[1] Assurément, l'idée d'une nation bosniaque a existé autrefois. On lit au xiie siècle dans la chronique de Kinnamos ; Βόσϑνα... ἔϑνος ἰδίᾳ παρα ταύτῃ ζῶν et l'on voit souvent figurer les Bosnenses comme nation. Mais cette dénomination fondée sur les circonstances politiques n'a plus de raison d'être aujourd'hui.

VIII

LES BULGARES

§ 33. Introduction historique. — Le dernier peuple slave produit par la différenciation du groupe sudslave, est constitué par les Bulgares. Ils vivent presque tous dans la péninsule balkanique.

Comme les autres Sudslaves ils ont eu leur berceau beaucoup plus au nord, quelque part, auprès des Karpathes, dans le voisinage des Russes. Entre le IIIe et le Ve siècle, abandonnant les Karpathes, ils ont commencé à se faufiler à travers les tribus thraces et scythosarmates, vers le Danube inférieur, et au sixième ils ont atteint les Balkans. A ce moment-là les tribus slaves de la péninsule n'avaient pas de nom ethnique commun. On les appelait Slaves comme leurs voisins les Serbes et les Slovènes et ils ne formaient pas un groupe unifié. Encore au VIIe et au VIIIe siècle nous voyons dans la partie orientale de la péninsule balkanique toute une série de tribus peu unies entre elles, des Siévériens et sept tribus anonymes dans le nord de la Bulgarie actuelle, des Slaves rouméliotes, puis des Druguvitches, des Smolianes, des Strumenci, des Rynchines, des Sagoudates, des Berzites dans la Macédoine. C'est évidemment à ceux-là que se rattachaient au point de vue linguistique les Slaves qui pénétrèrent jusqu'en Grèce et dans l'archipel, les Velegezites, les Vaïounites, les Milingues, les Iezertsi. Vers cette époque l'union commence à se produire, mais sous la pression de l'étranger. En 679 sous la conduite d'Asparoukh un certain nombre de Bulgares du Volga — d'origine turque — traversèrent le Danube et pénétrèrent dans la Dobroudja et jusqu'à Varna ; ils soumirent les tribus slaves voisines, les unifièrent et peu à peu unifièrent tous les Slaves du centre de la péninsule.

D'autre part, les Bulgares du Volga qui étaient relativement peu nombreux s'assimilèrent eux-mêmes très rapidement à l'élément slave et se confondirent avec lui [1].

Leur nom seul qui fut donné au nouvel État et à son peuple rappelle le souvenir de cet élément allogène. D'ailleurs les Bulgares au fond ont toujours été des Slaves, bien qu'ils ne se soient pas refusés à assimiler des éléments étrangers. Parmi ces éléments à côté des Bulgares turcs, il faut citer des restes des anciens Thraces, des Germains, notamment des Goths, des Turcs, des Avares, auxquels s'ajoutèrent plus tard beaucoup d'autres éléments asiatiques ; des Polonais, des Cumans, des Ogouzes, des Tsiganes et enfin des Turcs Osmanlis.

---

[1] Zanetov et Skorpil ont cru trouver les restes de ces anciens Bulgares chez les Gagaouz (voyez plus loin) et chez les Turcs de Deliorman entre Silistrie, Schoumla (Schoumen), Varna et Roustchouk, que les voisins bulgares appellent Gadjaly. Mochkov s'est prononcé contre leurs hypothèses.

L'empire bulgare, dès le règne de Siméon (893-927) acquit une étendue considérable ; il s'agrandit par des luttes perpétuelles contre les Byzantins d'une part et les Serbes de l'autre. Les Slaves qui appartenaient à ses marches les plus extrêmes à l'époque où le siège du tsar et du patriarche était à Ochrida[1], se sentaient d'autant plus Bulgares, qu'ils étaient plus éloignés du foyer primitif de la nation ; ils gardèrent ce sentiment de solidarité plus ou moins intensive, d'une part contre les Serbes dont l'empire confinait à leur région, d'autre part contre les Turcs Osmanlis. En 1393 les Turcs s'emparèrent de Trnovo ; en 1396 après la victoire de Nicopoli ils achevèrent la conquête de la Bulgarie. Le pays resta asservi jusqu'aux années 1876-1878 où l'intervention de la Russie lui rendit la liberté et l'indépendance. Le pays entre le Danube et la Stara Planina fut le premier affranchi ; en 1885 une révolution pacifique lui annexa la Roumélie bulgare, jusqu'au mont Dospad, au cours de l'Arda, à la Sakarska Planina (montagne) et au golfe de Bourgas. La partie des Bulgares qui forme un groupe compact en Macédoine attend jusqu'ici en vain sa délivrance et la fin d'une situation qui, malgré les efforts des puissances, reste toujours fort pénible.

---

[1] Aujourd'hui en Macédoine. Tr.

Telle est l'histoire politique du peuple bulgare. Le développement de la nation a été en outre gêné par des troubles perpétuels, par des ébranlements, par des déplacements de groupes ethniques. Lorsque les Grecs ont repris possession de leur domaine primitif les colonies slaves du sud ont dû remonter au nord, les Slaves de Grèce ont été complètement assimilés au cours du moyen âge. Mais la catastophe la plus grave a été l'invasion turque.

Lorsque les Turcs eurent pénétré dans la péninsule, sous le règne de Mourad I, ils s'établirent dans la région de Plovdiv (Philippopoli) et de Zagora; sous le règne de Bajazet I ils s'établirent entre Plovdiv et le Balkan et restèrent ensuite dans le bassin de la Maritsa, particulièrement dans les régions inférieures, jusqu'au XIX^e siècle. C'est ce qui résulte des renseignements fournis à la date de 1819 par le pope Constantin et de la nomenclature du pays qui est essentiellement turque (noms des villages, des champs, des ruisseaux, des bois, des pâturages, des buttes, etc.). Sur 52 villages de l'arrondissement de Tchirpan 2 seulement ont des noms non-turcs et 3 seulement dans l'arrondissement de Seïmen. Un autre centre de colonisation turque, ce fut la partie orientale de la Bulgarie du Nord, en particulier la Dobroudja, qui était devenue un désert au xve siècle. Dans cette région, avant l'arrivée des Turcs s'étaient établis un grand nombre de Petchenègues, d'Ouzes, et de Cumans (dont les descendants s'appellent aujourd'hui Gagaouz) et plus tard de Tatares.

A ce qu'il semble, la première colonisation turque s'établit dans la région de Deliorman vers le xve et le xvie siècle et plus tard à Touzlouk et à Gerilovo. Le Ragusain Paul Georgich qui voyagea dans ces contrées signale une nombreuse population turque à Gerilovo, à Deliorman et dans le Dobroudja. Ces pays ne furent complètement assimilés par les Turcs qu'au xviie siècle et pour Gerilovo qu'au xviiie. Mais beaucoup de villages turcs gardent encore leurs noms slaves.

Toute cette colonisation turque dans le nord-est de la Bulgarie avait évidemment pour objet d'assurer les défilés des Balkans, surtout après les échecs éprouvés dans la guerre contre le roi de Pologne Wladyslaw en 1443.

De la population slave primitive il n'est resté que quelques rares débris auprès de Provadia de Schoumen (Choumla) et de Razgrad. De même au xvie siècle un grand nombre de Turcs, des Iourouks et des Koniars vinrent d'Asie s'établir dans quelques parties de la Thrace et de la Macédoine. Les anciens Slaves bulgares après l'arrivée des Turcs se retirèrent naturellement dans les régions montagneuses. Au xvie siècle leur frontière était constituée par les villes de Devna, de Monastir, de Krivnia, de Ravna, de Nenovo, de Nevcha, de Kalougeritsa, de Divdiedovo, de Novo Selo, autrement dit, la ligne de Varna à Schoumen (Choumla). Mais vers le sud l'élément slave commenca bientôt à reprendre et à regagner du terrain. Les Osmanlis périssaient peu à peu dans des guerres perpétuelles et n'étaient pas remplacés par de nouveaux colons. D'autre part, de nouveaux Bulgares arrivaient des régions du Nord (Lovetch, Nikopol), théâtre de troubles et de dangers perpétuels.

C'était sur les bords du Danube qu'avaient lieu les principales guerres et les Slaves émigraient de tous les côtés. Sur ce mouvement d'émigration qui est fort ancien nous n'avons de documents qu'à partir du xviie siècle. Ainsi nous savons que dans le courant de l'année 1741 des colonies bulgares allèrent s'établir dans le Banat de Temesvar où leurs descendants sont encore établis à Vinga, Benesov. De 1752 à 1754 un grand nombre de Bulgares et de Gagaouz passèrent dans la Russie méridionale, d'autres en 1787-91 ; pendant les guerres de 1801 à 1812 un très grand nombre venant particulièrement de Viddin s'établirent en Bessarabie. Cette émigration se répète après la guerre de 1828-1829. En 1821 on comptait en Bessarabie 1.735 familles bulgares avec un total de 38.000 personnes ; en 1829 il arriva 4.400 familles, soit 270.000 âmes. Puis survint la réaction. Durant les cinquante années de paix qui suivirent, beaucoup de familles revinrent dans leur patrie en dépit des misères qu'elle subissait.

En 1833 il revint déjà 900 familles de Bessarabie. D'autre part, des régions balkaniques beaucoup de Bulgares descendirent vers la plaine, notamment sur Roustchouk, sur la Dobroudja, sur le pays situé entre Andrinople et Bourgaz, entre Tchirpan et Stara Zagora, aux environs de Kavakali, de Kyzil Agatch, d'Iambol et, sous le règne pacifique de Mahomed II jusqu'aux environs de Rodosto, de Derkos et de Constantinople.

La guerre de 1877-78 eut pour résultat de nouveaux mouvements dont les conséquences se font encore sentir aujourd'hui. Au commencement de cette campagne les Bulgares s'enfuirent en masse de Stara Zagora, de Kazanlyk, de Gjopsa, de Zlatitsa aux pays du nord et ne revinrent dans leurs foyers que lorsque les Russes s'avancèrent vers le sud. D'autres parts les Turcs et les Tcherkesses évacuèrent des villages qu'ils occupaient depuis très longtemps ; les uns émigrèrent de peur des Russes, les autres plus tard, parce qu'ils ne pouvaient s'accommoder au nouvel ordre de choses. M. Jireczek, l'historien des Bulgares, estime à 100.000 le nombre des Turcs qui émigrèrent de 1878 à 1884. Ils furent remplacés par des Bulgares venus de la Roumélie ou de la Macédoine que le traité de Berlin laissait soumises à la domination turque.

D'autre part, des émigrants revinrent de Roumanie, de Bessarabie, de la Tauride, de l'Asie Mineure et s'établirent aux environs de Svichtov, de Varna et de Tuzluk. Les Macédoniens continuant sans relâche d'immigrer, M. Jireczek donne des chiffres qui permettent de se faire une idée des changements opérés dans la population. En 1896, sur 338 localités chrétiennes des diocèses de Varna et de Schoumen (Choumla), 135 avaient depuis la guerre une population entièrement nouvelle. Il n'était resté que de très rares représentants de la génération antérieure. D'autre part, au dire de Miletitch, la population bulgare antérieure ne remonte pas au delà de cent vingt années.

A l'ouest de la Iantra il y a peu d'anciens villages et beaucoup de nouveaux fondés par des immigrés venus du pays de Lovetch et de Sevlievo. Ces nouvelles populations se distinguent des anciennes par les traditions, le costume et surtout par le dialecte. D'autre part, il y a beaucoup de nouveaux immigrés au sud du Balkan du côté de Bourgas, d'Aïtos, d'Iambol.

Ainsi donc le pays bulgare a été le théâtre de mouvements perpétuels et l'ordre définitif n'y sera rétabli que lorsque la question de la Macédoine sera définitivement résolue. Or, la solution du problème macédonien est sans cesse retardée par les puissances voisines.

§ 34. TERRITOIRE OCCUPÉ PAR LES BULGARES. — Il est borné au nord par le Danube, de Tcherna Voda à Viddin et ensuite par une ligne qui va de Viddin par Tsar-Petrovo, Boïnitsa et Schichintsi, jusqu'à la frontière serbe. De cette ligne se détache à Viddin une pointe qui remonte jusqu'à Novo-Selo sur le Danube. La frontière occidentale suit le Timok qui sert de frontière politique à la Serbie et à la Bulgarie. Mais les philologues ne sont pas d'accord sur les caractères du dialecte intermédiaire de la région Pirot Vrania. Belitch le rattache au serbe, Tsonev au bulgare et ne considère comme intermédiaire que le dialecte de la Morava Resava. Ainsi que nous l'avons déjà expliqué, dans le bassin du Timok, dans la région de Pirot, Nich, Vrania, Prizren on parle un dialecte intermédiaire entre le serbe et le bulgare. Mais, en laissant de côté des nuances dialectiques assez indifférentes au point de vue national, et en tenant compte des autres facteurs qui déterminent la conscience nationale, on ne peut pas dire que la frontière de la nationalité bulgare suit le Timok et remonte vers Nich et Vrania, comme le veut Tsonev, mais qu'elle part de Veliki Izvor sur le Timok, qu'elle suit l'arête de la Stara Planina, autrement dit la frontière politique jusqu'au mont Kom ; ensuite elle passe entre Pirot et Tsaribrod, à travers la Ruia Planina, passe auprès de Vlasina et atteint la Morava supérieure à Vrania. Puis elle suit la route de Nich à Skoplie, contourne cette ville et se dirige à travers les contreforts orientaux du Chardagh vers la Dibra. Sur cette ligne très peu connue, le territoire des Bulgares et de leurs voisins les Serbes est pénétré dans la direction du sud-ouest par un coin albanais. De Vrania à Koumanovo, de Skoplie à Tetovo on rencontre un grand nombre de villages slaves plus ou moins albanisés. Il est difficile dans ces régions de tracer une frontière bien nette.

Vers la Dibra la frontière bulgare tourne vers le sud et suit la rive gauche du Drin noir dans la direction du lac d'Ochrida qu'elle contourne en partie, puis suit la rivière Devola, le lac Malik, gagne la ville de Goritsa et ensuite celle de Kostour. Les environs de Kostour sont encore bulgares jusqu'à Kroupichté sur la rivière Bystritsa. Ici la frontière tourne au nord-est, vers le lac d'Ostrov, puis elle passe à Voden vers le cours inférieur de la Bystritsa et gagne le golfe de Salonique qu'elle suit jusqu'à cette ville.

Les environs de Salonique sont slaves. Après cette ville la frontière court à travers la plaine de Langadino vers la Chalcidique, passe à Visoka, Zarovo, Soukho, Niegovan jusqu'au confluent de la Strouma dans le lac Takhin et vers Seres où se heurtent les populations grecque, turque et bulgare. De Seres, d'après Tsanov, la frontière suit une ligne brisée, mal connue dans ses détails, qui traverse la Roumélie turque, atteint Dimotika sur la Maritsa inférieure, puis par Ouzounköprü, Baba Eski, Tchorla, Kataldja arrive jusqu'aux environs de Constantinople.

La frontière orientale de la nationalité bulgare est constituée par le littoral de la Mer Noire jusqu'au Danube.

Mais la frontière tracée par Tsonev ne délimite pas une population compacte et seulement l'extrême limite des groupes bulgares dans la péninsule balkanique. Déjà les parties les plus méridionales des arrondissements de Philippopoli et Stara Zagora sont plus faiblement peuplées de Bulgares. Je ne puis parler, faute de renseignements précis, des conditions ethnographiques de la Roumélie turque. D'autre part, nous savons que les régions situées entre la Iantra et la mer sont plus faiblement peuplées de Bulgares.

Il y a une trentaine d'années cette région était en majorité peuplée de Mahométans. Quelques districts étaient même purement turcs, notamment celui de Chaskiöï, auprès de Silistrie qui ne comptait que 6 p. 100 de Bulgares, d'Osman Bazar (12,5 p. 100), de Bazaourt (14 p. 100), de Kemanlar (19 p. 100), de Choumen (Choumla 24,3 p. 100). Les Bulgares étaient les plus nombreux dans les districts de Kesarevo (59 p. 100) et de Roustchouk (59 p. 100). Dans ces régions ils n'avaient la majorité que dans les villes. D'après Sarafov, il y avait en 1881, 482.000 Bulgares dans cette région. En 1888 il n'y en avait plus que 443.000. En 1900 on trouve dans les arrondissements de Routschouk, de Varna, de Schoumen, de Trnovo 417.694 Turcs, 9.824 Gagaouz et 18.079 Tatares.

D'après Iourkevitch le nombre des Turcs dans toute la Bulgarie a diminué depuis 1888 de 12,5 p. 100. Ainsi la situation s'est singulièrement améliorée en faveur des Bulgares.

Voici d'après le recensement de 1900 quelle est la situation relative des Turcs et des Bulgares :

Arrondissement de Roustchouk : 153.730 Turcs (sans les Gagaouz et les Tatares) et 175.216 Bulgares.
Arrondissement de Plevna : 12.261 Turcs et 270.010 Bulgares.
Arrondissement de Trnovo : 25.180 Turcs et 366.687 Bulgares.
Arrondissement de Viddin : 4.444 Turcs et 142.975 Bulgares.
Arrondissement de Schoumen (Choumla) : 130.975 Turcs et 108.579 Bulgares.
Arrondissement de Varna : 107.839 Turcs et 131.325 Bulgares (soit en tout, 433.779 Turcs et 1.194.943 Bulgares).

Les districts qui offrent les masses les plus compactes de Turcs sont ceux de Baltchik, Varna, Dobritch, Kourtbounar, Provadia dans l'arrondissement de Varna, ceux d'Eski Djoumaïa, Osman Pazar, Popovo, Preslav, Schoumen dans l'arrondissement de Schoumen, Elena, Svichtov, Sevlievo dans l'arrondissement de Trnovo, de Biela, de Razgrad, de Roustchouk, de Silistrie, de Toutrakan dans l'arrondissement de Roustchouk. L'arrondissement de Bourgas comptait en 1900 37.041 Turcs, 39.652 Grecs, et 218.189 Bulgares ; celui de Starazagora, 31.379 Turcs à côté de 350.380 Bulgares. Celui de Plovdiv (ou Philippopoli) 24.886 Turcs contre 313.847 Bulgares (sans les Pomaks[1]). Dans cette

---

[1] Sur les Pomaks, voir le paragraphe suivant.

Les principales nationalités de la Bulgarie en 1900.

CERCLES	BULGARES	POMAKS	SERBES	TURCS	GAGAOUZ	TATARES	GRECS	TSIGANES	ROUMAINS
I. Bourgas	218.189	3	26	37.041	28	132	39.152	10.985	29
II. Varna	131.325	37	43	107.839	9.809	11.329	7.720	9.000	752
III. Vidin	142.975	24	398	4.444	2	20	163	5.686	39.977
IV. Vratsa.	230.536	631	145	2.039	—	109	45	9.081	12.225
V. Küstendil	191.477	—	8	599	—	—	82	1.605	141
VI. Plovdiv	313.847	17.055	57	24.886	1	31	14.880	11.146	115
VII. Pleven.	270.010	2.837	133	12.261	2	510	46	7.277	9.752
VIII. Roustchouk . . .	175 216	10	62	153.730	6	3.919	697	8.403	5.697
IX. Sofia.	365.364	30	545	874	—	1	845	5.838	286
X. St. Zagora. . . .	350.380	2	12	31.379	5	2	2.720	7.823	12
XI. Tirnovo	366.837	13	67	25.180	3	173	122	5.206	1.841
XII. Schoumen	108.579	2	20	130.945	6	2.658	230	7.513	196
Total.	2.864.735	20.644	1.516	531.217	9.862	18.884	66.702	89 563	71.023

région les Turcs résident particulièrement dans les arrondissements de Karlovo, Pechtera, Plovdiv, Stanimaka, Kazanlik, Harmanli, Khaskovo, Aïtos, Anchialo, Karnobat et Sliven. On verra les chiffres détaillés dans le tableau cidessus.

A côté des Turcs les Tatares diminuent également, sauf dans la région de Varna où ils ont augmenté. Après eux viennent les Gagaouz, descendants chrétiens des anciens envahisseurs turco-tatares.

Les Grecs, comme il faut s'y attendre, sont surtout établis au bord de la Mer Noire, notamment dans la région de Bourgas, et dans l'intérieur des terres autour de Plovdiv (Philippopoli), particulièrement dans le rayon de Stanimaka — cette ville est aujourd'hui grecque — à l'ouest de Kyzyl Agatch, à Kavakla et aux environs. Sur le littoral, la colonie grecque la plus septentrionale est Novoselo près de Varna; parmi les villes grecques il faut citer encore Mesembria, Anchialo, Sozopol, et en partie Bourgas.

Les Juifs et les Arméniens ne forment nulle part des groupes compactes. Les Tsiganes sont nombreux, mais ils sont disséminés par tout le royaume.

Dans les régions montagneuses ils forment parfois la majorité de la population, par exemple aux environs d'Elena et de Plovdiv. Il y a très peu de Serbes d'après le dernier recensement (en tout 1.516). C'est la conséquence du développement intensif des Bulgares et aussi des conflits des trente dernières années. En revanche, les Roumains sont groupés en masses compactes sur le Danube, notamment entre l'embouchure du Timok et Viddin, entre l'embouchure du Cibr et Svichtov. On trouve aussi une majorité de Roumains à Toutrakan, et dans l'intérieur du pays à Serbenitsa près de Biela Slatina et à Debovo près de Nicopoli. On rencontre des Tsintsares[1] dans les alentours de Sophie et de Plovdiv. Nous avons parlé plus haut des colonies russes et tchèques de Voïvodova, Gorna, Métropolis et Breslianitsi.

En dehors de la région que nous venons d'étudier, nous rencontrons encore des groupes bulgares au delà du Danube. Ce sont des colonies qui sont venues au courant du XVIIIe et du XIXe siècle. Les colonies antérieures ont été absorbées par les éléments magyare et roumain. Elles remontaient au XIIIe siècle; c'étaient les Bulgares de Brasso (Blasendorf), de Nagy et de Kis Csegerd (près de Blasendorf), de Baumgart (Bongard) et de Reussdörfchen (Roszczur) aux environs de Sibin. Ils sont aujourd'hui complètement roumanisés. Au temps jadis on les prenait tantôt pour des Serbes, tantôt pour des Slovènes. Leur nationalité bulgare a été démontrée par le professeur L. Miletitch. Ils étaient catholiques. Il y a encore dans la Hongrie méridionale —

---

[1] Nom donné aux Roumains dans la péninsule.

dans le Banat — les colonies de Vinga, entre Arad et Temesvar, Brestie près de Versec et Stary Bechenov près de Szegedin. Ces colonies datent de 1741 ; elles sont aussi catholiques. Il y a aussi un grand nombre de colonies bulgares dans la Valachie méridionale. Weigand en évalue le nombre à cinquante, avec une population de cinquante mille âmes. Elles sont établies autour de Dolz (12 hameaux), Oltenitsa (2), Teleorman (5), Vlaska (7), Ialomica (3), Ilfov (22). Les plus considérables sont celles d'Afumatz et de Kisele Sirbi. Il y a d'ailleurs de nombreux Bulgares dans les villes de Galats, Braila, Bucarest, Buzau, Oltenitsa, Giurgevo, Craïova et Ploiesti qui en compte cinq à sept mille.

En Russie, les Bulgares se sont établis vers le milieu du VIIIe siècle. Ils sont mentionnés dès cette époque à Tchesma, sur la rivière Visa et Schinoucha. C'est après l'année 1769, qu'eut lieu la principale immigration. Des colonies bulgares s'établirent à côté de colonies serbes sur le cours supérieur de l'Ingoul et de l'Ingoulka [1]. Elles ont disparu aujourd'hui. En revanche, des groupes compacts sont restés en Bessarabie ; ils étaient fortement mélangés d'éléments turcs. On les trouve surtout dans les districts d'Akkermann, d'Izmaïl et de Bender. On les rencontre aussi dans le gouvernement de Kherson, auprès d'Odessa et de Nikolaev et dans le gouvernement de Tauride (districts de Berdiansk et de Feodosia). La statistique, au commencement de l'année 1897, a compté encore 172.659 Bulgares : pour la Bessarabie 103.225, pour le gouvernement de Kherson 25.685, pour la Tauride 41.260. Dans ce gouvernement, ils s'assimilent rapidement. D'après Mochkov, la statistique officielle a aussi compris parmi les Bulgares, les Gagaouz dont on estime le nombre à 70.000 groupés autour de Komrat, dans le district de Bender.

---

[1] Affluents du Boug et du Dnieper.

Dans l'Asie Mineure, les colonies bulgares se rencontrent principalement aux environs de Brousse, d'une part dans tout un groupe de communes autour de la petite ville de Mikhalitch (en turc Moukhalitch), d'autre part, autour de celle de Kodjebunar, à Souïout, Kobach, Toïbelen, Novoselo, Mandr, Khaladjebaïr, et à Kilik ; il y a encore quelques communes, occupées surtout par des bergers, sur le littoral et auprès de Kyzdervent, non loin de Scutari. Kantchov compte ici une vingtaine de communes bulgares.

Dans ces derniers temps les statistiques américaines attestent aussi l'existence d'émigrants bulgares ; mais ils sont confondus avec les Serbes, de sorte qu'il est difficile de donner des chiffres précis. Il doit y en avoir environ 50.000. Valjavec en suppose 4.000. Mais ce chiffre est évidemment insuffisant.

§ 37. Statistique. — Étant donné que l'on ne sait pas exactement le nombre des Slaves dans la Turquie proprement dite, il est très difficile de donner une statistique absolument exacte des Bulgares. On ne peut faire que des conjectures et, pour le reste, se rapporter aux statistiques officielles du royaume qui sont malheureusement assez sommaires.

A la fin de l'année 1900 l'effectif total des Bulgares devait se décomposer ainsi :

Royaume (d'après le recensement du 31 décembre 1900)	2.885.379
Roumélie turque, Albanie, Constantinople, Asie Mineure	600.000
Macédoine (d'après Kantchov) . . .	1.200.000
Roumanie avec la Dobroudja	180.000
Autres pays	50.000
Total.	4.915.379

En Bulgarie il y avait, d'après la dernière statistique, 2.684.735 Bulgares et 20.664 Pomaks ; la statistique bulgare, ne l'oublions pas, combine la langue maternelle et la nationalité. En Roumanie, la statistique officielle ne reconnaît pas de Bulgares indigènes ; elle les considère comme des Roumains et elle ne fait état que de 7.810 Bulgares sujets étrangers. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Weigand évalue les indigènes à 50.000 ; Kantchov évalue le nombre des Bulgares en Dobroudja à 40.000, Ichirkov à 30.000. En Hongrie, il y en avait en 1900 environ 12.000 (d'après V. Cintula). En 1891 la statistique en avait compté 23.000 ; mais elle avait confondu avec les Bulgares d'autres Slaves, par exemple les Serbes de Krasso.

En Amérique, Valjavec a compté 4.000 Bulgares, mais c'est évidemment trop peu ; car dans les plus récentes statistiques des Bulgares apparaissent sans cesse à côté des Serbes. Nous avons vu qu'en Russie la statistique en avait — au cours de 1897 — compté 172.659.

C'est en Turquie que les conjectures sont les plus difficiles. Pour la Macédoine je m'en suis tenu aux chiffres de Kantchov, eu égard à son opinion sur la question macédonienne.

Tsviitch a évalué le nombre des Slaves dans les vilayets de Kosovo, de Salonique et de Bitolia à 1.300.000 (450+500+340.000). Brankov et Skopalski ont compté 1.172.000 Bulgares. Dans la Roumélie turque je compte les Pomaks parmi les Bulgares. Dans le vilayet d'Andrinople Mach évalue le nombre des Bulgares à 370.000 de religion orthodoxe et 115.000 de religion musulmane.

D'après un recensement opéré par Hilmi Pacha et communiqué par M. René Pinon (dont les résultats sont d'ailleurs loin d'être rigoureux), il y aurait dans le vilayet de Kosovo 164.476 patriarchistes, 184.912 exarchistes[1], 420.388 musulmans; dans le vilayet de Bitolia, 309.759 patriarches grecs, 11.301 roumains, 8.461 serbes, 178.527 exarchistes, 509.307 musulmans ; dans le vilayet de Salonique, 311.982 patriarchistes grecs, 24.377 roumains, 244.723 exarchistes, 531.431 musulmans. Pour ces trois vilayets, en admettant les anciennes statistiques de certains districts, M. Pinon donne un total de 3.267.265 âmes, dont 1.795.359 musulmans et seulement environ 600.000 exarchistes bulgares. Il compte 850.000 patriarchistes grecs, roumains et serbes ; mais dans ce nombre les Serbes ne figurent que pour un chiffre insignifiant.

---

[1] Sujets spirituels de l'exarque bulgare de Constantinople, autrement dit Bulgares. Tr.

Les autres données statistiques ne peuvent, pour des raisons connues, s'appliquer qu'aux Bulgares du royaume. C'est le seul pays qui nous fournit des données statistiques. Nous les étudions ici d'après les travaux de Vrbanic qui se rapportent au recensement de 1888.

Ils présentent les résultats suivants :

Chez les Bulgares le nombre des hommes est de 1.000 pour 965 femmes ; les hommes présentent un excédent de naissances de 54,2 p. 1.000 ; la proportion des célibataires aux gens mariés est de 53 p. 100 : 41,9 p. 100 (4,4 p. 100 de veufs). La natalité est de 36,36 sur 1.000 ; elle est inférieure à celles des Serbes ; en revanche, la mortalité est moindre que chez eux, seulement de 18,0 (comparez les chiffres donnés plus haut, § 31). En Bulgarie très peu d'enfants meurent dans la première année. C'est chez eux — parmi les Sudslaves — que la mortalité infantile est la plus faible (8,3 p. 100 seulement, contre 15,4 p. 100, en Dalmatie, 16,3 p. 100, en Serbie, 21,2 p. 100, en Croatie). Par suite de cette particularité le coefficient de la natalité est, si l'on en croit Jireczek, aussi avantageux qu'en Serbie; il représente 1,83. Pour les années 1881-1887, Sarafov a trouvé un accroissement de 1,85 (pendant cette période il est né 100 garçons pour 89,7 filles) ; pour la période 1890-1900, le coefficient a été, à ce qu'il semble, un peu moindre. Plus récemment, Iourkevitch propose le chiffre de 1,5 pour la Bulgarie du Nord et de 1,2 pour celle du Sud.

Suivant Popov, la densité de la population est de 38,8 habitants par kilomètre carré.

Au point de vue religieux les Bulgares appartiennent à l'église orthodoxe orientale. Ils ont une église à eux dont le chef appelé exarque réside à Orta Kiöï, près de Constantinople. A côté de la majorité orthodoxe on rencontre deux groupes dissidents. D'abord les Bulgares catholiques ou Pauliciens (Pavlikiani). Ils parlent le dialecte oriental et vivent dans les cercles de Nicopol, de Svichtov, dans sept villages des environs de Plovdiv. Il y a encore une communauté catholique à Berdavski Geran, près de Biéla Slatina, et une autre, celle de Gostilia près d'Oriechov (cercle de Vratsa). Tous sont originaires de la région de Plovdiv ou Philippopoli, où était naguère leur centre. Ils formaient naguère toute une série de communautés entre Plovdiv et

Nicopol. C'est d'eux que sont venues les colonies de Bulgares qui se sont établies en Hongrie (Vinga, Besenov) et qui sont catholiques.

Une autre portion assez considérable est constituée par les Bulgares qui, sous la domination turque, ont embrassé l'Islam. On les appelle les Pomaks. Ils sont établis de préférence dans le Rhodope, où ils constituent un groupe assez considérable entre Plovdiv et Salonique. On les rencontre aussi à l'état sporadique au nord du Balkan dans la région de Lovetch, Pleven (Plevna), particulièrement entre les rivières Vid et Panega, au sud de Pleven. Dans le royaume de Bulgarie leur nombre a beaucoup diminué; car, par suite de leurs sympathies turques, ils étaient depuis 1878 en conflit perpétuel avec les autres Bulgares. La dernière statistique en a compté 20.644 en Bulgarie, dont 17.055 dans l'arrondissement de Plovdiv et 2.837 dans celui de Plevna.

Au point de vue de l'éducation les Bulgares ne sont pas encore très avancés, ce qui s'explique par les circonstances difficiles au milieu desquelles ils ont vécu, privés de toutes les ressources de la civilisation. Ils s'efforcent maintenant de rattraper le temps perdu. D'après la dernière statistique le nombre des lettrés était dans la principauté de 28,4 p. 100 en moyenne. Les cercles se classaient dans l'ordre suivant :

Roustchouk 38,5 p. 100, Schoumen (Choumla) 35,9 p. 100, Varna 34, 8 p. 100, Trnovo

34, 1 p. 100, Plovdiv 29,6 p. 100, Bourgas 29,4 p. 100, Sofia 28,8 p. 100, Stara Zagora 28,3 p, 100 Pleven 23,1 p. 100, Küstendil 20,1 p. 100, Viddin 19,8 p. 100, Vratsa, 19 p. 100. Le plus haut degré d'instruction se rencontre naturellement dans les districts des grandes villes: 60 p. 100 à Sofia, Roustchouk et Varna, 49 p. 100 à Plovdiv, 47 p. 100 à Kotel et à Schoumen, 37 p. 100 à Kazanlyk. Les régions les moins lettrées sont celles de Radomir (20 p. 100), Tsaribrod (19 p. 100), Kyzilagatch (19 p. 100), Berkovitsa (16 p. 100), Koula (14 p. 100) Bielogradtchik (13 p. 100), Ferdinandovo 13 p. 100.

§ 38. DIFFÉRENCIATION INTÉRIEURE. — Les Bulgares sont partagés en trois groupes au point de vue de la langue.

1° Celui du dialecte occidental : il est borné à l'est par une ligne qui part de l'embouchure du Vid dans le Danube et court vers Salonique à travers les régions de Nicopol, Pleven, Lovetch, Teteven, Pirdop, Novoselo, Panagiourichté, Ikhtiman, Tchepino, Razlog, Nevrokop, Melnik, Petrisch, Demirhissar, Seres, Salonique.

2° Le groupe de l'est se divise lui-même en deux branches:

A. Celle du nord-est où le peuple porte le nom général de Zagortsi (Transmontagnards), ou Khertsoi, ou Poliantsi.

B. Celle du sud-est, ou branche du Rhodope, dont les représentants s'appellent les Rouptsi, les Roupalani; leur noyau se trouve entre Stanimaka et les sources de l'Arda dans le pays appelé Rouptchos. On donne pour frontière à ces deux groupes orientaux la chaîne des Balkans et de la Sredna Gora (chaîne centrale). Mais cette frontière est alternativement franchie par les deux dialectes. Les autres démarcations imaginées par les philologues sont peu d'accord entre elles et on ne peut en établir de plus précises. Tsonev tire une ligne de Bourgas par Iambol et Stara Zagora sur Tatar Pazardjik; Miletitch d'Andrinopole sur Plovdiv le long de la Maritsa (avec des pointes sur Tchirpan et Kotel).

A l'ouest le dialecte des Roupci va jusqu'à Tchepino. Evidemment, avant l'invasion ils allaient jusqu'au Balkan et à la Sredna Gora et constituaient la tribu la plus puissante du sud. On n'est pas non plus d'accord sur les frontières du dialecte occidental. D'après Miletitch il va jusqu'à Tatar Pazardjik (région des Schopi).

Chez les Bulgares des trois groupes, il existe beaucoup de groupes secondaires pourvus de noms spéciaux et distingués par les coutumes, les traditions, les noms locaux ou les dialectes. Ainsi les habitants des régions montagneuses du Balkan s'appellent en général Balkantsi, ceux des monts Rhodope (en bulgare Rodopska Planina) Planintsi[1], ceux des vallées de Sofia, de Küstendil, de Kratovo, Poliantsi, Poltsi, Poltchene[2].

---

[1] *Planina* veut dire montagne en bulgare. Tr.

[2] Pole veut dire champ. Tr.

Les Bulgares du sud appellent les Bulgares du Nord les Zagortsi (les gens d'outre-montagne), et les Bulgares du nord les appellent les Otvedentsi (les séparés). Mais nous trouvons des Zagortsi venus du nord aux environs d'Aïtos et de Bourgas. Miletitch signale de l'est à l'ouest les dénominations suivantes empruntées à des noms de localités : Erketchani (Erketch), Goulitchani (Goulitsa), Tchengentsi (Tchenge), Richani (Rich), Kotlentsi (Kotel), Titchani (Titsa), Bebrovtsi, Bebroveni (Bebrovo), etc. Les Rouméliotes reçoivent des surnoms empruntés à leur lieu d'origine : Odrintsi (d'Odrin, ou Andrinople), Iamboltsi d'Iambol), Starozagortsi (de Stara Zagora), etc.

Dans la Macédoine bulgare on rencontre aussi une infinité de dénominations locales. On appelle Mervatsi les populations établies entre la Strouma et les monts Rhodope dans la région de Sier (Serrés), Demir-hissar, Melnik, Drama, Nevrokop et Bratsigovo. Dans la Macédoine occidentale il y a une région nommée Mala reka, la Petite Rivière, dont les habitants ont reçu le surnom de Miaks. Ils appellent les habitants de Kitchevo, Bitolia, Priliep et Veles des Brsiaks : (comparez le grec βερζῆται). Parmi les autres noms macédoniens, Kantchov mentionne encore les Esti sur la rive droite du Drin noir, les Kekovtsi dans la région de Popolie, les Poulivakovtsi dans la partie occidentale de la plaine de Salonique, les Ketskari, les Oulioufs. Citons encore les Touriaki et les Torlaki dont le nom est aussi appliqué par les Sofiotes aux habitants des régions de Pirot et de Tsaribrod, les Tokountsi, les Niniovtsi, les Maratchi entre l'Osem et l'Isker, etc...

Les Bulgares musulmans qui vivent près des sources de l'Ardar sont appelés Achrians; ce nom vient de l'ancienne forme Agariane, les enfants d'Agar[1]; entre le Dospat et la Mesta on trouve les Tsechtentsi, et sous le Chardagh les Torbechi.

Nous avons parlé plus haut (§ 33) des noms des anciens Bulgares. On leur applique aussi une dénomination énigmatique. On les appelle les Khrtsoï, et ce mot veut généralement dire un homme grossier, un villageois. Ils s'étendent entre la Mer Noire et l'Isker et aussi dans la région de Viddin et au sud jusqu'à la Strandja Planina. Ils parlent le dialecte du nord-est et se distinguent par un costume spécial. De même le costume des femmes se distingue par la couleur sombre de la robe de laine appelée soukman.

Les immigrés balkaniques qui viennent dans les régions de Schoumen, de Razgrad et de Roustchouk sont surnommés par les indigènes les noirs à cause de leurs culottes noires.

Dans la Bulgarie occidentale on distingue les vêtus de blanc et les vêtus de noir. D'autres sobriquets sont dus à la coupe des culottes.

---

[1] Voir sur ce nom l'index de ma Chronique dite de Nestor. Tr.

Nous devons une mention spéciale aux Schopi. Ils habitent particulièrement la région montagneuse de Kustendil, Kratovo, Radomir, Breznik et Sofia. D'après Broch ils commencent immédiatement à la frontière serbe, à Kriva Feïa, à l'est de Vrania, et se distingent des autres Bulgares par le costume (culottes blanches) et la physionomie. Quelques observateurs voient en eux une ancienne tribu thrace slavisée, les Sapaioi. C'est ainsi qu'on a cru retrouver dans le nom des Rouptsi l'ancien nom grec Méropé qui aurait perdu sa première syllabe atone.

D'ailleurs, les Bulgares de l'est appellent Schopi même les habitants de Vratsa et de Trn, bien qu'ils ne se servent pas eux-mêmes de ce nom. Si l'on en croit Miletitch, c'est au village de Metchka, sur la route de Nicopoli à Pleven, que s'arrêtent les Khrtsoï et que commencent les Schopi. Autrefois les Schopi ne dépassaient pas l'Isker.

Notons encore que dans diverses parties de la Bulgarie il existe des communes dites Arnautes, autrement dit Albanaises (Arnaoutlar), par exemple dans les arrondissements de Varna, de Provadia, de Razgrad, de Kermanlar. Les habitants de ces villages sont en partie d'origine non slave-albanaise ou grecque. Mais ce sont en partie de purs Bulgares. On les appelle des Arnautes parce qu'ils étaient venus de la Macédoine, notamment des régions de Kostour et de Voden. Tels sont les prétendus Arnautes de Silistrie, de Razgrad, de Bratsigovo. En revanche, on doit considérer comme sans fondement la thèse souvent répétée qui prête une origine slave aux Tsakoniens et aux Maïnotes de la Grèce méridionale.

Dans la partie nord-est de la Bulgarie vivent les Gagaouz. Ce sont des chrétiens qui parlent turc. Un certain nombre de ces Gagaouz parlent bulgare et se déclarent Bulgares. Certains les considèrent comme des descendants de Bulgares turcisés.

Les Gagaouz du littoral sont établis à Varna et dans quelques communes à Kestritch, Kara-Hussein, Djevizliji, Djaperliji, Ala Klise, Giaour-Souïoutchouk, Eni Kiöï, Kavarna, Biela. Les Gagaouz bulgares sont établis dans quelques communes des environs de Varna et de Provadia et surtout au village de Beïdaout dans la Dobroudja. On n'est pas d'accord sur l'origine des Gagaouz. Jireczek les considérait comme les descendants des Kumans, Mochkov, des Karakalpaks des chroniqueurs russes, Zanetov des anciens Bulgares du Volga.

Beaucoup de Gagaouz bulgares se trouvent également dans la Bessarabie, dans le district de Bender, où ils sont concentrés aux environs de Komrat. Mochkov évalue leur nombre à 70.000; mais dans la statistique officielle on les considère comme Bulgares. D'après Zanetov les Slaves bulgares de Bessarabie seraient appelés des Toukani.

Au point de vue anthropologique, le spécialiste le plus documenté, M. Vatev, distingue un certain nombre de groupes dans la nation bulgare. Mais jusqu'ici ces groupes ne concordent pas avec les groupes linguistiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'est diffère de l'ouest, notamment de la région de Sofia et de la Macédoine, et que le sud offre des traits caractéristiques.

En se fondant sur les mensurations de 320.000 enfants des écoles, de 36.000 soldats et de 1.330 crânes, il est arrivé aux conclusions suivantes sur le type bulgare :

Ce type est de taille moyenne : 1m,665 pour les hommes, 1m,567 pour les femmes; le brun domine (50 p. 100 contre 5 p. 100 blond clair; le reste mixte). Mais il faut noter que le teint foncé domine vers l'est, tandis qu'à l'ouest et dans la Macédoine, qui fut naguère le centre des Slaves balkaniques, le type brun est déjà rare. Le Bulgare a le nez régulier, les orbites élevées et la tête haute. En ce qui concerne la largeur, il y a 77 p. 100, de mésocéphales (indice 75-80) L'indice moyen chez les soldats est de 79,65 (en Macédoine 79,45) et sur les crânes 77,97.

Les types dolichocéphales se rencontrent surtout au sud, les brachycéphales à l'ouest; au sud de la Macédoine l'indice moyen dépasse 85.

§ 39. Les Slaves de Macédoine. — Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, les Slaves de la Macédoine et de la Vieille-Serbie sont disputés à la fois par les Serbes et par les Bulgares.

Notons d'abord que l'on ne sait pas très bien où commence et où finit la Macédoine et la Vieille-Serbie. Ainsi les Bulgares rattachent à la Macédoine les régions de Skople, de Tetovo, de Koumanovo ; au contraire, les Serbes rattachent Skople et Tetovo à la Vieille-Serbie ; certains revendiquent même Prilep, Bitolia, Ochrida, Veles ; toutes ces revendications, bien entendu, dans un but politique.

La Macédoine et la Vieille-Serbie représentent le pays borné — *grosso modo* — à l'ouest par le lac d'Ochrida, le Drin, le Chardagh, au nord par les frontières de la Serbie, par les monts Osog et Rilo, à l'est, par la rivière Mesta (Karasou des Turcs). Serbes et Bulgares revendiquent également ces deux provinces. Dans ce conflit les savants des deux parties n'ont pas toujours pu s'empêcher de faire preuve d'une certaine partialité ; des savants étrangers, slaves et non-slaves, des Russes particulièrement, ont pris une part plus objective à cette polémique et il s'est produit une troisième théorie d'après laquelle les Slaves de Macédoine ne sont pas des Serbes ni des Bulgares, mais un peuple particulier. Tel était par exemple le point de vue de P. Draganov, en 1887, et c'est en s'inspirant de cette idée que la Société de bienfaisance slave de Pétersbourg a publié la carte ethnographique des Balkans élaborée par Komarov et Zarianko, et c'est la théorie que défend un éminent ethnographe serbe, Tsviitch[1].

Les historiens se sont occupés des rapports de la Macédoine avec les Etats serbe et bulgare ; les ethnographes ont comparé le folklore des Slaves de Macédoine avec celui des Serbes et des Bulgares ; enfin les philologues se sont donné beaucoup de mal pour étudier les traits caractéristiques des dialectes macédoniens et voir auquel des deux idiomes voisins ils se rattachaient. Ce conflit a provoqué toute une littérature scientifique ; mais il n'est pas fini et il ne le sera pas de longtemps, parce qu'il ne s'agit pas de questions scientifiques, mais avant tout de politique.

Et au point de vue politique on trouvera toujours des raisons pour que la solution reste suspendue. Les Serbes ont besoin de la mer et l'Autriche leur a interdit l'accès de l'Adriatique en s'emparant de la Bosnie-Herzégovine ; ils tournent désormais des regards de convoitise vers l'Archipel, particulièrement vers l'embouchure du Vardar, vers Salonique, et pour cette raison ils s'efforcent de démontrer par tous les moyens possibles que la Macédoine appartient à leur nation.

D'autre part, les Bulgares ne veulent pas renoncer à ce qui est aujourd'hui un fait, à ce qu'attestent les siècles passés, à l'étroite dépendance de la Macédoine et de la Bulgarie. A côté de ces deux principaux prétendants d'autres Etats, la Grèce et la Roumanie, font valoir des prétentions fort exagérées; sans compter la Turquie aujourd'hui légitime propriétaire du pays contesté, sans parler des grandes puissances, notamment la Russie, l'Italie et l'Autriche, qui ont l'œil sur la Macédoine.

---

[1] Voir sur cette question notre étude sur l'Expansion des langues slaves (*Le Monde slave*, 1er vol., Paris, Hachette, 1897, p. 309). Tr.

De tout ce tourbillon d'efforts littéraires, politiques et scientifiques, un observateur désintéressé ne peut dégager aujourd'hui que ces conclusions évidentes:

1° Les Slaves de Macédoine et de la Vieille-Serbie représentent un peuple dont la conscience nationale n'est pas encore complètement et également développée, si nous les comparons aux deux peuples voisins. Cependant il est hors de doute que la partie la plus considérable de ce peuple se sent et se proclame Bulgare, qu'elle se rattache à l'église bulgare autocéphale dont le chef est l'exarque résident à Ortakiöï[1]. D'autre part, il est certain que le nom des Bulgares est dans ces régions un nom historique et qu'il n'y a pas pénétré par la propagande religieuse des dernières années. Bien que ces régions aient été naguère annexées à l'Etat serbe, le nom de Serbe n'a pas pris dans le peuple. C'est pour cela que dans ces derniers temps, la propagande bulgare, propagande ecclésiastique et politique a trouvé un écho profond dans le pays ; la propagande serbe n'a de chance d'avenir que dans la région du nord qui est en contact, en relation d'intérêts immédiats avec le royaume serbe ; cette région, c'est la Vieille-Serbie.

---

[1] D'après Brankov, il y a en Macédoine 77 p. 100 d'exarchistes et 23 p. 100 de patriarchistes. D'après Hilmi pacha la proportion serait tout autre. Voy. plus haut, § 37.

2° Au point de vue philologique la langue des Slaves de Macédoine présente, il est vrai, un ensemble de dialectes locaux assez distincts les uns des autres. Ils constituent comme un idiome intermédiaire entre le serbe chtokavski et la langue bulgare proprement dite[1]. Mais dans son ensemble et par certains détails elle se rapproche beaucoup plus du bulgare que du serbe. Ces traits particuliers sont l'emploi de l'article postpositif (employé après le substantif), la perte de la déclinaison et la conservation des nasales. Seul le dialecte de la région du nord se rattache plus intimement au groupe dialectique de Vrania, Nich, Timok, que le professeur Belitch rattache au domaine de la langue serbe, mais certains philologues ne sont point d'accord avec lui. Pour ces raisons j'ai, ainsi qu'on l'a vu plus haut, et sur la carte qui accompagne ce livre, adjugé les Slaves de Macédoine aux Bulgares, tout en reconnaissant qu'il y a dans la Vieille-Serbie une majorité de familles qui se réclament de la nation serbe..

3° Il est d'ailleurs certain que cette question de savoir si la Macédoine est serbe ou bulgare ne peut pas être décidée par des indices secondaires linguistiques et ethnographiques, par exemple l'habitude de célébrer la fête appelée *Slava*[1], mais, par d'autres facteurs. Tels sont la tradition historique, la juridiction ecclésiastique, les idées et les tendances politiques. Mais, même à ce point de vue, la Macédoine n'est pas tranquille; elle est le théâtre d'une agitation incessante. On agit par la propagande politique, par l'argent, par l'école, par l'église du côté bulgare et serbe. Sur le point où tous ces efforts se sont concentrés ils peuvent faire de l'individu le moins conscient un Serbe ou un Bulgare, en dépit du dialecte qu'il parle. Tous ces facteurs n'ont pas cessé d'agir et ils ne cesseront pas tant que la Macédoine et la Vieille-Serbie ne seront pas au pouvoir de la Serbie ou de la Bulgarie. L'État qui le premier occupera la région pour un long temps lui donnera le premier un caractère durable.

---

[1] Voir plus haut, § 32.

Aujourd'hui, la Macédoine est bulgare ; mais c'est encore une question, question de force et d'avenir, de savoir si elle sera toujours bulgare ou si elle se serbisera en partie. La solution naturelle serait celle qui adjugerait la Vieille-Serbie aux Serbes et la Macédoine aux Bulgares. Les relations des deux peuples se trouveraient ainsi réglées et leur développement national assuré. Mais arrivera-t-on à cette solution politique et nationale du problème macédonien ? C'est fort douteux.

---

[1] Fête annuelle où l'on répète à diverses reprises le mot *slava*, gloire, qui lui a donné son nom. Tr.

RESUMÉ

CHIFFRE TOTAL DES SLAVES

§ 40. — Pour l'année 1900 j'ai évalué le chiffre total des Slaves à 137 ou 138 millions. Après avoir revisé mes évaluations en 1908 je suis arrivé au chiffre de 139 millions, dont voici le détail :

Russes	environ.	94.000.000
Polonais	— .	20.000.000
Serbes de Lusace	— .	150.000
Tchèques et Slovaques .	— .	9.800.000
Slovènes	— .	1.500.000
Serbo-Croates.	— .	8.550.000
Bulgares	— .	5.000.000
Total	1900.	139.000.000

Ce total n'est qu'une évaluation conjecturale, car, ainsi qu'on l'a vu pour chaque nation en particulier, on ne peut que très rarement garantir de façon absolue le nombre des sujets slaves, surtout dans la péninsule balkanique, et aussi en Allemagne et dans l'Autriche-Hongrie. Le chiffre des colons établis hors d'Europe est dû à des conjectures.

Comme point de comparaison, je rappelle que Langhans en 1900 évaluait le total des Allemands dans le monde entier à 85 millions, en 1904 Henoch à 82 millions (dont 69.663.000 pour l'Europe, 11.600.000 pour l'Amérique), total inférieur à celui des seuls Russes. Le professeur Florinsky de Kiev, à la fin de l'année 1906, trouvait un total de 148.521.000. En prenant pour base mes évaluations, en y ajoutant pour chaque année un accroissement de 1,4 p. 100, nous obtiendrons pour l'année 1910 un total de 158 à 159 millions.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Sur le développement primitif du monde slave avant l'apparition des *Antiquités slaves* de Schaffarik[2], il a paru un grand nombre de travaux qui sont indiqués dans l'ouvrage du même nom publié à Prague en langue tchèque par M. Niederle (2 volumes parus, Prague, 1902-1909).

La première description complète de la race slave a été publiée en langue tchèque par Schaffarik sous ce titre : *Ethnographie slave* (Prague, 1842). C'est un remaniement élargi de l'Histoire de la langue et de la littérature slaves, publiée à Bude en 1826 (*Geschichte der Slawischen Sprache und Litteratur* (1826). C'est un livre précieux pour le temps où il a été écrit. Ensuite sont venus un certain nombre d'ouvrages dont la plupart ne sont que des complications. *Le monde slave*, par Rittich (en russe, Varsovie, 1885) est un ouvrage sans valeur. L'ouvrage slovène de Majciger et Pletersnik, *Slovantsvo* (la Slavie) n'a pas été achevé. Peu de temps avant le présent travail a paru en russe le livre du professeur Florinsky, *La race slave*, Kiev, 1907[3], dont on peut rapprocher ce que l'auteur a dit dans un ouvrage antérieur : *Leçons sur la philologie slave* (Pétersbourg-Kiev, 1895-1897). A. Boudilovitch, *Coup d'œil sur le domaine des Slaves de l'Occident et de l'Est* (Pét., 1806, en russe); K. Czoernig, *Ethnographie der Œsterr. ungar. Monarchie* (Wien, 1855-57), *Vertheilung der Volkerstämme in Oesterreich* (Wien, 1856); A. Ficker, *Die Volkerstämme der oesterr. Monarchie, ihre Gebiete, Grenzen und Inseln* (Wien. 1869); P. Hunfalvy, *Die Ethnographie von Ungarn* (Budapest, 1877); Ed. Leipen, *Die Sprachgebiete in den Ländern der ungarischen Krone* (Wien, 1896); B. Auerbach, *Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie* (Paris, 1898); I. Zemmrich, *Die Volkerstämme Oesterreichs* (Geogr. Zs., 1899); Tezner Fr., *Die Slawen in Deutschland* (Braunschweig, 1902). Des cartes ethnographiques ont été publiées par Schaffarik (en tchèque, Prague, 1843); Mirkovitch (en russe S. Pg., 1861, 1874 et 1875): Cas. Delamarre (Paris, *Bulletin de la Société de géographie*, 1868), J. Erben (en tchèque, Prague, 1868). A. Rittich a publié en 1876 une carte ethnographique de la Russie d'Europe (S. Pbg.) et en 1885 une carte des Slaves de l'ouest et du sud. La première de ces deux cartes a paru en allemand dans les *Mittheilungen* de Petermann (1878; voir aussi année 1886). Citons encore les cartes de Zarianko (S. Pgb., 1809) et de Florinsky, à la suite de l'ouvrage cité plus haut.

---

[1] Nous avons omis dans la traduction un certain nombre de travaux d'ordre secondaire publiés dans des recueils inaccessibles au public français. Tr.

[2] Voir sur Schaffarik mes deux articles au *Journal des savants*, mars-avril 1910. Tr.

[3] Voir ce que j'ai dit de cet ouvrage dans l'Introduction. Tr.

Des cartes de l'expansion allemande dans les pays slaves ont été publiées par M. D. Vergoun dans son livre russe *Le Drang nach Osten allemand* (Vienne, 1905). Voyez aussi : Nabert H., *Karten der Verbreitung der Deutschen in Europa* (Glogau, 1891); Langhans P., *Alldeutscher Atlas* (Gotha, 1905), Karten der Verbreitung von Deutschen und Slawen in Oesterreich (Gotha, 1899), Karte der Verbreitung der Deutschen in Ungarn (Peterm. Geogr. M., 1900); Petzet Chr., Ubersichtskarte der Verbreitung der Deutschen in Mittel-Europa (*Handbuch des Deutschtums im Auslande*, Berlin, 1904).

Il convient de mentionner ici les cartes ethnographiques de l'Autriche-Hongrie : Berghaus H., Ethn. Karte des österr. Monarchie (Wien, 1848; *Phjsik. Atlas*, II, Abth.

VIII), Haeuffler J.-V., Sprachenkarte der österr. Monarchie (Pesth, 1846); Czoernig K., Sprachenkarte der öst.-ung. Monarchie (Wien, 1855); Le Monnier Fr., Ritter Sprachenkarte von öster.-ung. Monarchie (Wien, 1888, d'après le recensement de 1880), sans compter dans un moindre format les cartes de Hatska, Kiepert, Fichter, Bourgoing et Chavanne, la carte de la Transleithanie en hongrois, par Paul Balogh (dans son *Atlas* publié à Budapest en 1902), celles de Homolka (1893) et de Resthey (en magyare).

Pour la péninsule balkanique on peut consulter : A. Boué. Ethnograph. Karte des osmanischen Reiches., 1847 (Berghaus *phys. Atlas* II, VIII, Nr. 19), Lejean, *Ethnographie de la Turquie d'Europe* (Gotha, 1861) ; A. Petermann a Fr. Bradaska, Die Ausdehnung der Slaven in der Türkei und den angrenzenden Gebieten (*Peterm. Geogr.*, M. 1899, Taf. 22) ; G.-M. Mackenzie and A.-P. Irby, *The Turks, the Greeks and the Slavons* (London, 1867) ; H. Kiepert, *Etnographische Übersicht des europ. Orients* (Berlin, 1876), Turkey in Europe (*Markam's Geogr. Magazine* III. Oct., 1876); Bianconi, *Ethnographie et statistique de la Turquie d'Europe* (Paris, 1877, avec la carte), Synvet, Carte ethnographique de la Turquie d'Europe (Paris, 1877) ; Genadios, *An ethnological map of European Turkey and Greece* (London, 1877); Sax, Ethnogr. Karte des europ. Türkei und ihrer Dependenzen zu Anfang des J. 1877 (*Mitth. geogr. Ges.*, Wien, 1878, XXI, Taf 3); Dragasevic J., Carte ethnographique de la presqu'île des Balkans (en serbe, Belgrade, 1883).

Russie [1].

Koeppen, Carte ethnographique de la Russie d'Europe (S^t Pbg., 1851) ; J. Batiouchkov, Atlas ethnographique des régions de l'ouest (St Pbg., 1864); Erkert, Atlas ethnographique des gouvernements de l'ouest et des pays voisins (S. Pbg, 1863); M. Kiepert, Ethnographische Karte des russ. Reiches (Berlin, 1862); Rittich, Carte ethnogr. des provinces occidentales (S. Pbg., 1864); Carte ethn. de la Russie d'Europe (S. Pbg., 1876, édition allemande à Gotha, 1878); Ethn. Karte von Russland, *Petermann Geogr. Mittheilungen*, 1878; Velitchko. Carte ethn. du peuple ukrainien russe (en petit-russe, Lemberg, 1896); V. von Haardt, Ubersichttskarte der ethnogr. Verhältnisse von Asien und von den angrenzenden Theilen Europas (Vienne, 1887); Carte ethn. de la Russie d'Europe d'après Rittich et Venioukov (Saint-Pétersbourg, Iline); Rousov, Carte de la distribution du peuple ukrainien, Saint-Pétersbourg, 1906); Aïtoff, Carte de l'extension du peuple ukrainien.

---

[1] Toutes les publications pour lesquelles nous n'indiquons pas la langue de l'original sont en russe (tr.).

Pour le détail des frontières russes : Bielenstein, Atlas der ethn. Geographie des heutigen... Lettenlandes (Saint-Pétersbourg, 1892); Tezner (Globus, 1897, LXXI, 381) : Rozwadowski, Matériaux et travaux de la Commission de linguistique (en polonais, Cracovie, 1901); Talko-Hryncewicz (*Recueil anthropologique*, XVII, 53, en polonais, Cracovie); Kurschaat, *Die Verbreitung des litauisch-lettischen Volkstammes* (Heidelberg, 1899, Mitth. der lit. Gesellschaft. Atlas Bielenstein (Ciéchanowski, Karte des Gebietes Posin, Sibelin an der Ostgrenze von Polnisch-Livland); Anonyme, *Le domaine de la langue lithuanienne dans le gouvernement de Wilna* (Matériaux pour l'anthropologie, en pol., Cracovie, 1890); Kurschat, *Grammatik der litauischen Sprache* (Halle, 1876); Stchebalsky, Carte du pays russe au delà du Boug (1886); Koïalovitch, *La frontière ethnographique entre la Russie occidentale et la Pologne* (en russe, Vilna, 1885); Gloger, *Les fêtes du mariage* (en pol., Cracovie, 1869); Zakrzewski, Le pays de Bielsk (*Revue Wisla*, III, 309, en pol.); Ploschtansky, *Les frontières russes et polonaises* (Lwow, 1885); Golovatsky, *Chansons populaires de la Russie galicienne et hongroise* (Moscou, 1874, avec une carte); Tomachevsky, Carte ethnographique de la Russie hongroise (Saint-Pétersbourg, 1906); Niederle, Carte ethnographique des Slovaques de Hongrie (Prague, 1903); Czambel, *La langue slovaque et sa place dans la famille des langues slaves* (en slovaque, Saint-Martin, 1906); Klaus, *Nos colonies, Essais et matériaux pour l'histoire et la statistique de la colonisation étrangère en Russie* (Saint-Pétersbourg, 1869); Rittich, *Matériaux pour l'ethnographie de la Russie. Le gouvernement de Kazan* (Kazan, 1870); *Le Pays balkanique* (Saint-Pétersbourg, 1873); Matériaux pour l'ethnographie du royaume de Pologne (Saint-Pétersbourg, 1864); Esquisse ethnographique du gouvernement de Kharkov (Kharkov, 1880). Semenov, *La Russie, description complète de notre pays* (Saint-Pétersbourg, 1899, 1900); Frantsev, Carte de la population russe et orthodoxe de la région de Khelm (Varsovie, 1909).

M. W. de Kovalevsky, *La Russie à la fin du XIXe siècle* (Paris, 1900, en français); *Premier recensement général de la population de l'empire russe* (1890-1907); *Relevé général des résultats du premier recensement en 1907* (Saint-Pétersbourg, 1905, en français); Fortunatov, *Statistique rurale de l'empire de Russie* (Moscou, 1893).

Sobolevsky, *Essai de dialectologie russe* (Saint-Pétersbourg, 1899); *Essai de dialectologie russe* dans la *Revue l'Antiquité vivante*, année 1902); Karsky, *Les Russes Blancs* (Varsovie, 1903).

V. Hnatiouk, *Les Petits-Russes*, article de l'*Encyclopédie tchèque* (Prague, 1900); *Ruthenische Revue* (passim); Szujski, *Die Polen und Ruthenen in Galizien* (Vienne, 1882); Kaindl et Monastyrki, *Die Ruthenen in der Bukowina* (Czernowitz, 1879-1896); Kaindl, *Die Lippowaner* (Czernowitz, 1893); Pypine, *Histoire de l'ethnographie russe* (Saint-Pétersbourg, 1890-91).

Ivanovsky, La Constitution anthropologique de la population russe (*Bulletin de la Société des sciences naturelles* de Moscou, 1904); Talko Hryncewicz, *Les caractères physiques de Lithuanie et de la Petite-Russie* (Cracovie, 1893, en polonais); A. Volkov. *Zur anthropologie der Ukrainer* (Ukr. Rundschau, 1908).

Polonais[1].

A.-J. Parczewski, *Les frontières et le nombre de la population polonaise dans le rayon ethnographique polonais*. Poznan, 1900; E. Czynski, *Esquisse ethnographique et statistique de la population polonaise*, Varsovie, 1887; L. Leger, article *Pologne* dans la *Grande Encyclopédie* (Paris); D'Erckert, Atlas ethnographique des provinces habitées en totalité ou en partie par les Polonais (Pétersbourg, 1863, en français); Dufour Wrotnowski. Atlas de l'ancienne Pologne (Paris, 1850, en français).

J. Gregor, Carte de la Haute-Silésie (Mikolow, 1904); Nationalitätencarte der Provinz Schlesiens (Gotha, 1906); Weinholl, *Die Verbreitung und Herkunft der Deutschen in Schlésien* (Stuttgart, 1887); Langhans, *Nationalitäten und Ansiedlungskarte von Westpreussen und Posen* (Gotha, 1902, plusieurs éditions); Slupski, Carte du grand-duché de Poznan avec l'indication des possessions de la Commission prussienne de colonisation (Poznan, 1908); Romain Szymanski, *Statistique de la population polonaise en Prusse* (Poznan, 1874); Rapacki, *La population de la Galicie* (Lwow, 1874); Langhans, Karte der Thätigkeit der Ausiedlungscommission fur die Provinz West Preussen und Posen (Gotha, 1903); Bogulawski, 85 Jahre preussischen Politik in Posen (Berlin, 1901); Jankowski, *Six années de relations polono-prussiennes* (Wilna, 1903); Weber, Preussen und Polen (Munich, 1907); Mombert, *Die natürliche Vermehrung von Deutschen und Slaven* (Karlsruhe, 1901); Wegener, *Der wissenschaftliche Kampf der Deutschen mit den Polen und die Provinz Posen* (Posen, 1903); Essipoff, *Pologne russe* (Varsovie, 1907); *La population des dix gouvernements du royaume de Pologne en 1907* (en russe, Varsovie, 1907).

La Pologne, tableaux et descriptions (Lwow, 1906); Kol-

---

[1] Sauf indications contraires, les ouvrages cités sont en polonais.

Polonais[1].

A.-J. Parczewski, *Les frontières et le nombre de la population polonaise dans le rayon ethnographique polonais*. Poznan, 1900 ; E. Czynski, *Esquisse ethnographique et statistique de la population polonaise*, Varsovie, 1887 ; L. Leger, article *Pologne* dans la *Grande Encyclopédie* (Paris) ; D'Erckert, Atlas ethnographique des provinces habitées en totalité ou en partie par les Polonais (Pétersbourg, 1863, en français) ; Dufour Wrotnowski. Atlas de l'ancienne Pologne (Paris, 1850, en français).

J. Gregor, Carte de la Haute-Silésie (Mikolow, 1904) ; Nationalitätencarte der Provinz Schlesiens (Gotha, 1906) ; Weinholl, *Die Verbreitung und Herkunft der Deutschen in Schlésien* (Stuttgart, 1887) ; Langhans, *Nationalitäten und Ansiedlungskarte von Westpreussen und Posen* (Gotha, 1902, plusieurs éditions) ; Slupski, Carte du grand-duché de Poznan avec l'indication des possessions de la Commission prussienne de colonisation (Poznan, 1908) ; Romain Szymanski, *Statistique de la population polonaise en Prusse* (Poznan, 1874) ; Rapacki, *La population de la Galicie* (Lwow, 1874) ; Langhans, Karte der Thätigkeit der Ausiedlungscommission fur die Provinz West Preussen und Posen (Gotha, 1903) ; Bogulawski, 85 Jahre preussischen Politik in Posen (Berlin, 1901) ; Jankowski, *Six années de relations polono-prussiennes* (Wilna, 1903) ; Weber, Preussen und Polen (Munich, 1907) ; Mombert, *Die natürliche Vermehrung von Deutschen und Slaven* (Karlsruhe, 1901) ; Wegener, *Der wissenschaftliche Kampf der Deutschen mit den Polen und die Provinz Posen* (Posen, 1903) ; Essipoff, *Pologne russe* (Varsovie, 1907) ; *La population des dix gouvernements du royaume de Pologne en 1907* (en russe, Varsovie, 1907).

La Pologne, tableaux et descriptions (Lwow, 1906) ; Kolberg, *Le peuple polonais* (ouvrage publié en plusieurs séries); *La Revue Wisla*, année VI et VII; Talko Hryncewicz, *Matériaux anthropologiques*. II.

---

[1] Sauf indications contraires, les ouvrages cités sont en polonais.

Sur les Kachoubes, l'ouvrage principal est celui de Ramult, *Statistique du peuple kachoube* (en pol., Cracovie, 1805). Voir aussi : L'*Archiv für Slavische Philologie* (tome XXVI); la revue *Wisla* (année 1902); Tetzner, *Die Slovinzen und die Leba Kaschuben* (Berlin, 1899); Lorenz, *Slovinzische Grammatik* (Saint-Pétersbourg, 1903).

Serbes de Lusace.

Sur les Serbes du Lunebourg : Hilferding, *Die Sprachlischen Denkmäler der Drevjaner* (Bautzen, 1857); Hennings, *Das hannower. Wendland* (Liéchov, 1860); Tetzner, *Die Polaben im hannower. Wendland* (Globus, 1901); Rost, *Die Sprachreste der Drevano-Polaben.*

Boguslawski : *Esquisse de l'histoire des Serbes de Lusace* (Saint-Pétersbourg, 1861, en polonais); Andree, *Wendische Wanderstudien* (Stuttgart, 1874); E. Müller, *Das Wendenthum in der Niederlausitz* (Cottbus, 1893); Tetzner, *Slaven in Deutschland* (1902); A. Czerny, Articles *Serbes et Lusace* (Luzice) dans l'*Encyclopédie tchèque* d'Otto (Prague).

Tchèques et Slovaques[1].

Sur la question de délimitation des régions tchèques et allemandes, il existe toute une littérature. Travaux allemands : J. Zemmerich, Die Zustände an der Sprachgrenze in Westböhmen und Nordwestböhmen (*Globus*, LXXXVI, c. 1, LXXVIII, c. 7); *Sprachgrenze und Deutschthum in Böhmen* (Braunschweig, 1902); Die Sprachgebiete Böhmens nach der Volkszählung von 1900 (*Geogr. Zs.*, 1905, Heft, 4-9); Fr. Held, *Das deutsche Sprachgebiet von*

---

[1] Sauf indications contraires, les travaux cités sont en langue tchèque.

Mæhren und Schlesien im J. 1890. Brünn, 1888; Dr. Edv. HERBST, *Das deutsche Sprachgebiet in Böhmen* (1887); Dr. R. ANDRÉE, *Nationalitätenverhältnisse und Sprachgrenze in Bohmen* (1870); Dr. L. SCHLESINGER, *Nationalitäts-Verhältnisse Bœhmen* (1886); TÜRK K., *Der Kampf um das Deutschthum in Böhmen, Mahren und Schlesien* (München, 1898); ANDREE R. BÖHM, Sprachenkarten (*Globus*, LXXXVII, 350); WEINHOLD, *Die Verbreitung und Herkunft der die Deutschen in Schlesien* (Stuttgart, 1887); RAUCHBERG, *Der nationale Besitzstand in Böhmen* (Leipzig, 1905). Il n'y a pas encore de travail d'ensemble en langue tchèque, mais seulement des travaux sur des points de détails. LEPAR, *Les changements dans la population d'après le recensement de 1900* (Prague, 1904): SUBERT, *Le développement et la vie des minorités tchèques* (Most, 1900), et un grand nombre d'articles de revues. Outre les cartes générales de l'Autriche et des pays slaves, nous citerons parmi les cartes de Bohême; J. ERBEN : Carte politique et topographique du royaume de Bohême (Tabor, 10ᵉ édition, 1883): WAGNER, Carte des nationalités (Prague, 1880); RAUCHBERG, Sprachenkarte von Böhmen (Vienne, 1904); SEMBERA, Carte de la Moravie (Vienne, 1878); Fr. HELD, Nationalitätkarte von Mähren und Schlesien (*Petermann geogr. mitth.*, XXX, 161); CHYTIL, Carte des nationalités en Moravie (Olomouc, 1906-1907). Dans l'ouvrage intitulé la *Bohême historique* (Paris, 1867), par L. LEGER et Joseph FRICZ a été publiée une carte ethnographique de la Bohême et de la Moravie, la première qui ait paru en France.

VYHLIDAL, *Les Tchèques dans la Basse-Autriche*; OLICZ, *Histoire des émigrés tchèques en Russie*.

NIEDERLE, Carte des Slovaques de Hongrie (Prague, 1903, 2ᵉ édit., 1906); BALOGH, *Ethnographie de la Hongrie* (en magyare, Budapest, 1702); RETHEY, Carte ethnographique de la Hongrie (Budapest, d'après le recensement de 1880); CZAMBEL, *La langue slovaque et sa place dans la famille des langues* (en slovaque, Turciansky Saint-Martin, 1906); ZIVANSKY, La statistique des nationalités en

Autriche-Hongrie (dans l'ouvrage tchèque intitulé *La Politique tchèque*, par Toboleka, Prague, 1906); Sembera *Dialectologie tchèque* (Vienne, 1864); Bartos, *Dialectologie morave* (Brünn, 1886-1895); Zawilinski, *Les Slovaques, leur vie et leur littérature* (Varsovie, 1899); *Le pays slovaque, études ethnographiques* (Niederle, Pasternek, etc., Prague, 1904); Kalal, *Le pays slovaque* Prague, 1905); Czapek, *The Slovaks of Hungary* (New-York, 1906); Seton Watson, *Racial problem[illegible]n Hungary* (Londres, 1908) et les articles sur *les Tchèques* et *les Slovaques* dans l'*Encyclopédie tchèque*, Otto: la Collection de la revue *Le peuple tchèque*, publié par Zibert. L'exposition ethnographique de Prague, en 1896[1], Prague, 1896.

Slovènes.

Carte de Lemonnier. Langhans, Karte der Verbreitung der Deutschen und Winden in Südœsterreich, (Deutsche Erde, 1906); *La Matiça Slovenska*, de Lublania (Laybech) prépare, une carte ethnographique des pays slovènes; Marinelli, *Slavi, Tedeschi, Italiani nel littorale austriaco* (Venise, 1885); Le recueil publié par la Matiça sous ce titre *Slovenska Zemlia*, la terre slovène compte déjà quatre volumes: *Les Slovènes d'Italie, Trieste et l'Istrie, Gorica* et *Gradisca*, la *Carniole* (Lublania, 1896-1901); Suman, *Die Slowenen* (Vienne, 1881); L'article de Murko dans l'*Encyclopédie tchèque* d'Otto.

Serbes et Croates[2].

Miloievitch, Carte ethnographique des Serbes et des pays serbes (Belgrade, 1873); Veselinovitch, *Les Serbes*

---

[1] Voir sur cette exposition mon volume *Russes et Slaves*, 2ᵉ série, p. 340 et suivantes (Paris, Hachette, 1896. Tr.

[2] Les travaux pour lesquels il n'y a point d'indications spéciales sont en serbo-croate (tr.).

de Macédoine et de la Serbie méridionale (Belgrade, 1888); *Le dialecte intermédiaire entre les Serbes et les Bulgares* (Belgrade, 1900); Sp. Goptchevitch. *Altserbien und Macedonien*(Wien, 1900); Milan Andonitch, Carte ethnographique serbe (Belgrade, 1903, en français); Belitch, Carte ethnologique de la langue serbe (Saint-Pétersbourg, 1906); Vrbnanic, *La population de la Croatie et de la Slavonie de 1800 à 1900* (Agram, 1901); *Hauptresultate der Volkszahlung in Bosnien und Herzegowina von 22 April 1895* (Sarajevo, 1896); *Statistique du royaume de Serbie* (Belgrade, 1905); Jivoïnovitch, *La statistique hongroise et les Serbes de Hongrie* (Novi Sad, 1903); Rouvarats, *Les Serbes orthodoxes en Croatie et en Slavonie* (Agram, 1907); *Schriften der Balkankonsmission der Akademie in Wien* (passim); Schwicker, *Politische Geschichte der Serben in Ungarn* (Budapest, 1886); *Les Serbes de Hongrie* (Prague, Paris, 1873; on sait aujourd'hui que cet ouvrage est de M. Emile Picot, de l'Institut); Balogh. *op. cit.*, Sur les colonies en Italie, *Archiv für Slavische Philologie*, XIV; Kovaczic. *Gli Slavi Serbi nell'Italia* (Ancona, 1884); Joupanitch, *Le système anthropologique des nations balkaniques* (Belgrade, 1900); Ivanitch, *Les Bunjevci et les Schokci* (Belgrade, 1899); Hranilovic, *Description géographique et ethnographique de la Croatie, de la Slavonie et de la Dalmatie;* Staré, *Die Croaten im Kœnigreich Kroatien und Slavonien* (Vienne, 1882); Militchevitch, *Le royaume de Serbie* (Belgrade, 1884, résumé par Louis Leger, *Russes et Slaves*, Paris, Hachette, 1890); V. Karitch, *La Serbie* (Belgrade, 1888); A. Rovinsky, *Le Monténégro* (en russe, Saint-Pétersbourg, 1880, 1897, 1905); N. Doutchitch, *Le Monténégro* (Belgrade, 1874); Bezensek, *La Bulgarie et la Serbie* (Celovec, 1897, en slovène); Matkovic, *Croatien und Slavonien* (Agram, 1873); Berezine, *La Croatie* (en russe, Saint-Pétersbourg, 1879); Kanitz, *Das Kœnigreich Serbien* (2^{e} éd., Vienne, 1904); Koulakovsky, *Les Serbes, le pays et le peuple* (en russe, Saint-Pétersbourg, 1905); Petrovitch, *La bibliographie française des Serbes et des*

Croates (Belgrade, 1544, 1900); Recueil de folklore sud slave publié par A. Radic (Agram, 1896 et années suivantes) et le recueil publié par l'Académie de Belgrade, *La vie du peuple serbe* (Belgrade, 1902-1909).

Bulgares.

Il n'existe point jusqu'ici de carte ethnographique de la Bulgarie. Il faut donc se reporter aux cartes balkaniques. Comme cartes spéciales on peut citer : Gopcevic, *Makedonien und Alt Serbien*, Vienne, 1889; Weigand, *Arumunen* (Leipzig, 1895)[1]; Kantchov, *La Macédoine* (Sophie, 1900); Minhard, *Ethnographische Karte von Macedonien* (1889, 434); Cartes ethnographiques des villayets de Salonique, Kossovo et Monastir (Sofia, 1903); Eug. Barbarich, Carta etnografica della regione albanese (Albania, Roma, 1905); Marenin N., *L'Albanie et les Albanais* (Sofia, 1902); Branco D.-M., *La Macédoine* (Paris, 1905); Voinov J.-F., *La question macédonienne* (Paris, 1905); Tsonev, *Introduction à l'histoire de la langue bulgare* (Recueil de Folklore bulgare, XVIII); Jireczek, Ethnische Veränderungen in Bulgarien (*Oest. hung. Revue*, 1890); Schopov, Les Bulgares sous les murs de Constantinople (*Bulletin de la société des sciences de Sofia*); Sarafov, *La population de la principauté de Bulgarie* (Sofia, 1894); Dobrusky, La Turcisation des Bulgares du Rhodope (*Bulletin*. XXI, 332); Zanetov, *La population bulgare au moyen âge* (Roustchouk, 1902)[2].

Czirbusz, Die Südungar. Bulgaren (*Vœlker Œst. Ung.*, XI, Vienne, 1884); L. Miletitch, Les Bulgares catholiques dans la Transylvanie et le Banat (*Recueil bulgare*, 1897);

---

[1] Arumanen est le nom donné par M. Weigand aux Romains qui vivent au sud du Danube. Ce nom est dû à une particularité de leur prononciation (Tr.).

[2] Les publications qui ne portent pas de mentions spéciales sont en langue bulgare ou en français. Tr.

Skalkovsky, *Les colonies bulgares en Bessarabie et dans la Nouvelle Russie* (en russe, Odessa, 1848) ; Kœppen, *Die Bulgaren in Bessarabien* (Pétersbourg, 1853) ; Poprouĵenko, *Matériaux pour l'histoire des colonies slaves* (en russe, Odessa, 1902) ; Weingand, *Die Arumunen* (Leipzig, 1895-1899) ; Nenitsesco, *Les Roumains de Turquie* (en roumain, Bucarest, 1896) ; Kantchov, *La Macédoine* (déjà cité) ; Verkovitch, *Esquisse topographique de la Macédoine* (Saint-Pétersbourg, 1889, en russe). Id., *La vie des Bulgares de Macédoine.*

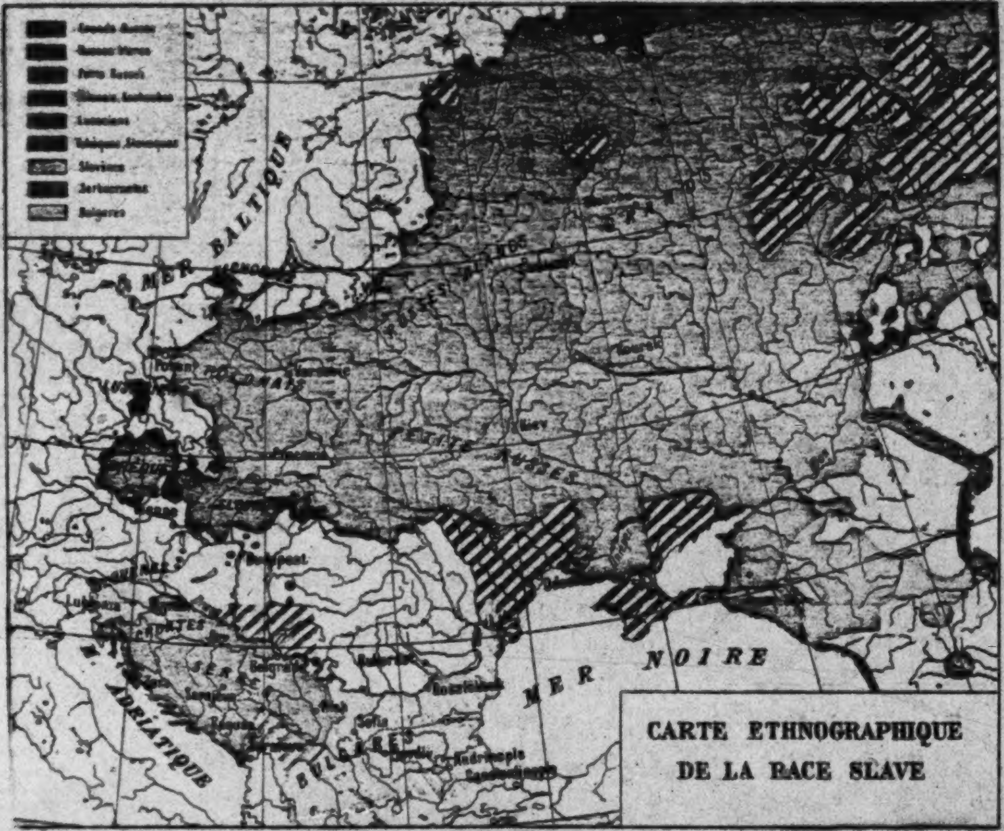
La statistique officielle de la Bulgarie pour l'année 1900 est plus exacte que toutes celles qui l'ont précédée. Damaïlov, Essai sur la démographie de la Bulgarie (*Revue bulgare*, 1895) ; Kanitz, Pomaci und Zigeuner im nordl. Balkangebiete (*Mitth. der anthrop. Gesellschaft* (Vienne, VI, 75). Le *Bulletin* de la Société slave de bienfaisance de Saint-Pétersbourg a publié en 1903 une carte de la péninsule balkanique au point de vue des religions ; Jireczek, *Das Fürstenthum Bulgarien* (Vienne, 1891) ; Le même, *Voyages en Bulgarie* (en tchèque, Prague, 1888, traduit en bulgare par M. Argirov, Plovdiv, 1899 : cet ouvrage a été résumé en français par M. Louis Leger, *Russes et Slaves*, 1re série. Paris, 1889) ; Ovsianny, *La Bulgarie et les Bulgares* (en russe, Saint-Pétersbourg, 1900) ; Grabowski, *La Bulgarie et les Bulgares* (en polonais, Varsovie, 1884) ; L. Leger, *La Bulgarie*, Paris, 1885 ; Id., *La Save, le Danube et le Balkan*, Paris, 1889 ; Kanitz, *Donaubulgarien und der Balkan* (Leipzig, 1875-77, traduction française par Emile Picot, Paris 1882) ; Léon Lamouche, *La Péninsule balkanique* (Paris, 1899) ; *Mémoires* de la Société d'anthropologie de Paris (année 1904).

Niederle, *La question macédonienne* (Prague, 1901 et 1903, en tchèque, trad. bulgare par Srebov, Sofia, 1902) ; L. Leger, *Grecs, Serbes et Bulgares* (Russes et Slaves, 2e série, Paris, 1896) ; Tsviitch, *Quelques observations sur l'ethnographie des Serbes de Macédoine*, Belgrade, 1906 ; Bianconi, *Ethnographie et statistique de la Turquie* (Paris, 1871) ; Ofeikov (pseudonyme de A. Schopov), *Eth-*

nographie de la Macédoine (en français, Plovdiv, 1881); Id., *La Macédoine au point de vue ethnographique, historique et philologique;* Gopcevitch, ouvrage déjà cité et *Die Warheit über Makedonien* (Vienne, 1890); W. Tomaschek, *Die heutigen Bewohner von Macedoniens* (Vienne, 1891); V. Bérard, *La Macédoine, le pays et les races* (Paris, 1897); Id., *La Turquie et l'hellénisme* (1893); R. von Mach, *Die Macedonische Frage* (Vienne, 1895); Oblak, Macedonische Studien (*Sitzungsberichte der kais. Akademie*, Vienne, 1896); Athanase. *Les prétentions serbes et l'éparchie d'Uskub* (en français, Paris, 1898); Nicolaides, *Macedonien* (Berlin, 1899); Roganovitch, *La question macédonienne* (en russe, Kazan, 1900); Gelzer, *Geistlicher und Weltliches aus den türkisch griechischen* Orient (Leipzig, 1900).

Kantchov, *La Macédoine, ethnographie et statistique* (Sofia, 1900); Tsviitch, Remarques sur l'ethnographie de la Macédoine, *Annales de géographie*, vol. XV, Paris); Povolni, *Le problème macédonien* (Paris, 1902); Anonyme, *La question macédonienne* (Sofia, 1902); Boudilovitch, *L'importance de la Macédoine dans les destinées du monde gréco-slave*, Saint-Pétersbourg, 1903, en russe); Kasasis, *L'hellénisme et la Macédoine* (Paris, 1903); Χρυσοχόος ὁ Ἑλληνισμός ἐθνολογικῶς καὶ τοπογραφικῶς (Athènes, 1904); Bérard. *Pro Macedonia* (Paris 1904); Routier, *La question macédonienne* (Paris, 1906); Ivanitch, *La Macédoine et les Macédoniens* (en serbe, Belgrade, 1900); Brailsford, *Macedonia, its races and their future* (Londres 1906); René Pinon, *L'Europe et l'empire ottoman* (Paris, 1909).

Pour l'ensemble des Slaves: Florinsky, *La race slave* (Kiev, 1908); Draganov, Les Slaves d'Amérique (*Bulletin de la Société de bienfaisance slave*, en russe, Saint-Pétersbourg, 1903).


Grands Russes
Russes blancs
Petits Russes
Slovènes
Serbocroates
Bulgares
MER BALTIQUE
RUSSES BLANCS
POLONAIS
Posen
Varsovie
PETITS RUSSES
Kiev
Budapest
CROATES
SERBES
Belgrade
Sarajevo
Sofia
BULGARES
Andrinople
Constantinople
M. ADRIATIQUE
MER NOIRE

CARTE ETHNOGRAPHIQUE
DE LA RACE SLAVE